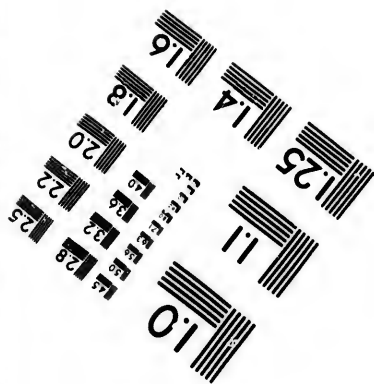
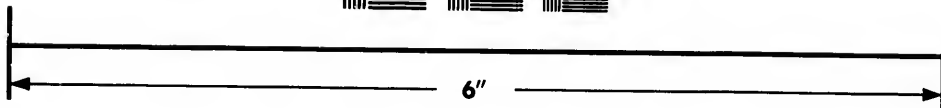
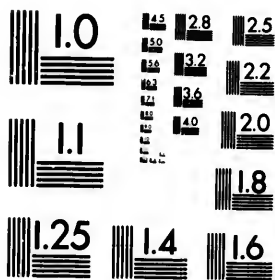


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Various pagings.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

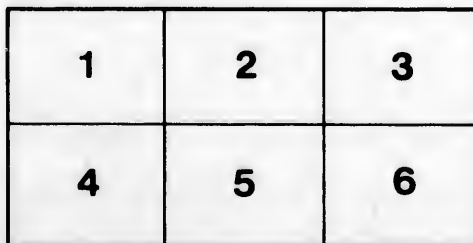
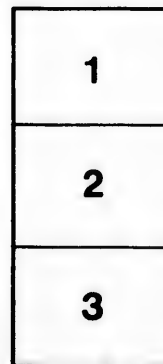
Library Division
Provincial Archives of British Columbia

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library Division
Provincial Archives of British Columbia

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
ndifier
une
nage

rrata
co

pelure,
n à

1101
2

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE
DES VOYAGES.

TOME SOIXANTE-DIX-SEPT.

Voyage de la Dérouse

AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES 1785, 1786, 1787 ET 1788.

Nouvelle Bibliothèque

DES VOYAGES,

OU

CHOIX DES VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANS.

LA PÉROUSE.

I.

A PARIS,

CHEZ LECOINTE, ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N^o 49.

1832.

NW
910.4F
L311.9
V.1

FRANCOIS
CHARONNAK
45 Francs
F. 01
T. 01
JUN 10 '82

SI
PÉ
Ses
ver
guc
biti
fut
de c
un
sièc
les
pre
but
tien
les c
pos

NOTICE

SUR LA PÉROUSE.

JEAN-FRANÇOIS GALAUP DE LA PÉROUSE naquit à Albi en 1741. Ses premiers regards se tournèrent vers ces navigateurs hardis, l'orgueil de leur patrie. La seule ambition qui vint agiter cette âme forte, fut celle de marcher un jour l'égal de ces hommes illustres, de laisser un nom dont l'éclat traversât les siècles et fût cité avec honneur dans les fastes de la France. Aussi ses premières études eurent-elles pour but de frayer à son esprit impatient un accès rapide vers toutes les connaissances spéciales que doit posséder un grand homme de mer;

I

234665

et, de bonne heure, la lecture des voyages, une maturité de raison, une expérience anticipées, le signalèrent à l'attention de ses chefs, dont la bienveillance le suivit, avec un vif intérêt, dans les différens grades qu'il eut à parcourir avant d'être désigné par le souverain à l'honneur du commandement important dont il se montra si digne, et qui était le dernier qu'on dut confier à son savoir et à son courage. Admis dans le corps royal de la marine, en qualité de garde, le 19 novembre 1756, il n'y eut plus aucune interruption dans ses services, pendant la guerre que la France eut à soutenir à cette époque contre l'Angleterre. Il fit d'abord cinq campagnes de guerre : la première sur *le Célèbre*, la seconde sur *la Pomone*, la troisième sur *le Zéphyr*, la quatrième sur *le Cerf*. La cinquième allait lui offrir l'occasion, plus favorable encore, de se

re des
ison ,
signa-
chefs,
avec
férens
avant
ain à
nt im-
ligne,
n dut
cou-
yal de
garde ,
y eut
ns ses
que la
poque
abord
: la
conde
e sur
Cerf.
l'oc-
de se

distinguer. Le jeune la Pérouse faisait partie de l'équipage du *Formidable*, commandé par M. St-André du Verger; ce vaisseau appartenait à l'escadre sous les ordres du maréchal de Conflans, lorsque la flotte anglaise la joignit à la hauteur de Belle-Ile. Trois vaisseaux de l'arrière-garde, au nombre desquels se trouvait le *Formidable*, eurent à soutenir le choc de huit bâtimens ennemis. Un combat violent s'engage; il devient terrible. Huit vaisseaux, tant anglais que français, sont coulés bas pendant cette action meurtrière, ou vont se perdre, ou devenir la proie des flammes sur les côtes de France. Un seul de l'escadre du maréchal de Conflans, plus maltraité que les autres, tombe au pouvoir des Anglais, après la résistance la plus courageuse; c'est le *Formidable*. La Pérouse, qui avait fait des prodiges de valeur dans le combat, est griè-

vement blessé et reste prisonnier. A peine rendu à sa patrie, il poursuit ses jeunes succès. Trois nouvelles campagnes, sur le vaisseau le *Robuste*, révèlent encore un mérite éclatant joint à la plus rare valeur. Le 1^{er} octobre 1764, il obtient le grade d'enseigne, et celui de lieutenant de vaisseau le 4 août 1777. Il pouvait, sans doute, profiter des 14 années de paix qui s'écoulèrent entre ces deux époques, pour se délasser, au milieu des plaisirs, d'une existence périlleuse. Mais déjà le repos lui était devenu impossible. Il lui fallait des dangers et de la gloire : il savait que l'expérience seule forme les grands marins, et que cette expérience, c'est sur la mer qu'il faut la chercher, l'acquérir. Aussi voyez avec quelle activité, pendant ce laps de temps, il parcourt les pays du globe les plus éloignés ; quelle est enfin sa vie militaire depuis 1764

ju
flu
la
m
la
en
Be
17
da
la
An
fin
so
l'A
de
co
fré
tie
Da
la
na
tou
de
de
au

jusqu'à 1777. En 1765, il monte la *flûte l'Adour*; l'année suivante, la *flûte le Gave*. En 1767, il commande la *flûte l'Adour*; en 1768, la *Dorothée*; en 1769, le *Bugalet*; en 1771 et 1772, il navigue sur la *Belle-Poule*. Passé lieutenant en 1777, il avait commandé, pendant les quatre années précédentes, la *flûte la Seine* et les *deux Amis*, sur la côte de Malabar. Enfin, lorsqu'en 1778 les hostilités sont reprises entre la France et l'Angleterre, il assiste au combat de la *Belle-Poule*. En 1779 on lui confie le commandement de la frégate *l'Amazone*, qui faisait partie de l'escadre du comte d'Estaing. Dans ce nouveau poste il protège la descente des troupes à la Grenade, parcourt intrépidement toute la ligne pendant le combat de l'escadre française contre celle de l'amiral Byron, pour transmettre aux divers commandans les ordres

du général ; s'empare de la frégate l'*Ariel* sur la côte de la Nouvelle-Angleterre , et a sa part de gloire dans la prise de l'*Expériment*. Devenu capitaine de vaisseau en 1780, il montait la frégate l'*Astrée* , sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, et se trouva en croisière avec l'*Hermione* , sous les ordres du capitaine la Touche-Tréville. Ce fut là qu'à six lieues du cap nord de l'île Royale , il offrit le combat à six bâtimens de guerre anglais. Ce combat durait à peine depuis une demi-heure , quand la frégate commandante, le *Charlestown* , fut obligée de se rendre ; les cinq autres bâtimens seraient, sans doute, aussi tombés au pouvoir des Français, si la nuit ne fût venue les soustraire à la poursuite de l'*Astrée* et de l'*Hermione*. La Pérouse, dont la gloire grandissait chaque jour, se rendit ensuite au cap Français. Ce fut là qu'il reçut

la
dest
glai
plus
pré
le 3
Sce
frég
de
mei
et l
de
eut
solu
tréc
pér
eut
gla
des
pré
bra
les
En
de
au

la mission difficile de tenter la destruction des établissemens anglais, dans la baie d'Hudson. La plus grande activité présida aux préparatifs de cette expédition ; et le 31 mai 1782, commandant le *Sceptre*, de 74 canons, suivi des frégates l'*Astrée*, sous les ordres de son ami Delangle, l'un des meilleurs officiers de la marine, et l'*Engageante*, la Pérouse sortit de la rade. Le 17 juillet, l'escadre eut connaissance de l'île de la Résolution, située au milieu de l'entrée du détroit d'Hudson, où il pénétra. Mais à peine la Pérouse eut-il fait vingt lieues, que les glaces s'opposèrent à son passage; des brumes épaisses rendirent plus pressans les dangers qu'il fallait braver, et presque insurmontables les difficultés qu'on avait à vaincre. Enfin, quoiqu'il fût environné de glaces à perte de vue, le 8 août au soir, ayant découvert le pa-

villon du fort du prince de Wales, qu'il se proposait d'attaquer d'abord, il disposa tout pour effectuer une descente la nuit même, quoique, d'après le rapport d'un de ses officiers, le fort parût en état de faire une vigoureuse résistance. Il n'en fut cependant pas ainsi; car, à la première sommation, les portes furent livrées, et l'ennemi se rendit à discrétion. La Pérouse s'empara aussi aisément du fort d'York, autrefois le fort Bourbon, et qui avait appartenu à la France, lorsqu'elle possédait le Canada. Mais que de peines, de fatigues bravées, de périls courus, pour arriver, de ces faciles résultats militaires, à la destruction entière des établissemens anglais. Cette expédition, qui indiqua la Pérouse au gouvernement français comme l'officier le plus capable de diriger une campagne de découvertes, offrit aussi à ce

bra
ner
son
mo
bie
s'al
hor
qu
qu
Wa
taie
pri
de
sau
dan
exp
vo
me
Et
de
bl
l'a
d'
de
co

Wales, brave marin l'occasion de donner des preuves de la générosité de son âme, de son humanité, de sa modération dans la victoire, vertu bien rare ! Si, militaire, il ne put s'affranchir d'un devoir rigoureux, homme, il n'oublia pas les égards qu'on doit au malheur. Instruit qu'à son approche des forts de Wales et d'York, des Anglais s'étaient retirés dans les bois, et que, privés, à son départ, de tout moyen de se défendre des attaques des sauvages, ils pourraient tomber dans les mains de ces barbares ou expirer de misère et de faim, il voulut qu'on leur rendît des armes, qu'on leur laissât des vivres. Et qui s'est le premier empressé de rendre hommage à cette noble conduite ? Un marin anglais, l'auteur d'une relation anglaise d'un voyage à Botany-Bay. « On doit, dit-il, se rappeler avec reconnaissance, en Angleterre sur-

tout, cet homme humain et généreux, pour la conduite qu'il a tenue lorsque l'ordre fut donné de détruire notre établissement de la baie d'Hudson, dans le cours de la dernière guerre. »

Mais une gloire nouvelle était réservée à la Pérouse. La lecture des voyages avait inspiré à Louis XVI, qui possédait des connaissances fort étendues en géographie, le désir que son règne fût illustré par une campagne de découvertes. Pourquoi la France n'aurait-elle pas aussi un émule de Cook ? Ce fut sur la Pérouse qu'aux acclamations des marins et des savans, le monarque jeta les yeux pour conduire à fin cette grande entreprise, cette belle campagne qui mit fin à sa vie et immortalisa son nom :

On sait que, depuis son départ de Botany-Bay, on n'eut plus de nouvelles de cet infortuné, qui laissait inconsolable une femme

charmante, Mlle Bourdon, qu'il avait épousée à l'île de France, et qui, privée de tout espoir, n'a pu survivre à cette perte douloureuse.

D'après les dernières lettres qu'on a de lui, datées de Botany-Bay, la Pérouse devait être rendu à l'île de France en 1788. Mais rien ne venant interrompre, pendant le cours des deux années suivantes, le silence de deuil qui environnait l'existence de ce grand homme de guerre, les membres de la société d'histoire naturelle se présentèrent à la barre de l'assemblée nationale, et dirent avec l'accent de la douleur : « Depuis deux ans la France attend inutilement le retour de M. de la Pérouse ; et ceux qui s'intéressent à sa personne et à ses découvertes n'ont aucune connaissance de son sort. Hélas ! celui qu'ils soupçonnent est peut-être encore plus affreux que celui

qu'il éprouve, et peut-être n'a-t-il échappé à la mort que pour être livré aux tourmens continuels d'un espoir toujours renaissant et toujours trompé; peut-être a-t-il échoué sur quelque'une des îles de la mer du Sud, d'où il tend les bras vers sa patrie, et attend vainement un libérateur.....

» Ce n'est pas pour des objets frivoles, pour son avantage particulier, que M. de la Pérouse a bravé des périls de tous les genres; la nation généreuse qui devait recueillir le fruit de ses travaux, lui doit aussi son intérêt et ses secours.

» Déjà nous avons appris la perte de plusieurs de ses compagnons, engloutis dans les ondes ou massacrés par les sauvages: soutenez l'espérance qui nous reste de recueillir ceux de nos frères qui ont échappé à la fureur des flots ou à la rage des cannibales; qu'ils

reviennent sur nos bords, dussent-ils mourir de joie en embrassant cette terre libre..... »

Les motifs d'après lesquels le décret suivant fut rendu, les termes mêmes employés dans le rapport, font assez connaître avec quel intérêt la demande de la société d'histoire naturelle fut accueillie :

« Depuis long-temps, dit le rapporteur, nos vœux appellent M. de la Pérouse, et les compagnons de son glorieux, trop vraisemblablement aussi de son infortuné voyage.

» La société des naturalistes de cette capitale est venue déchirer le voile que vous n'osiez soulever; le deuil qu'elle a annoncé est devenu universel; et vous avez paru accueillir avec transport l'idée qu'elle est venue vous offrir d'envoyer des bâtimens à la recherche de M. de la Pérouse. Vous avez ordonné à

vos comités de marine, d'agriculture et de commerce, de vous présenter leurs vues sur un objet si intéressant : le sentiment qui a semblé vous déterminer a aussi dicté leur avis.

» Il nous reste à peine la consolation d'en douter ; M. de la Pérouse a essuyé un grand malheur.

» Nous ne pouvons raisonnablement espérer que ses vaisseaux sillonnent, en ce moment, la surface des mers. Ou ce navigateur et ses compagnons ne sont plus ; ou bien, jetés sur quelque plage affreuse, perdus dans l'immensité des mers innaviguées, et confinés aux extrémités du monde, ils luttent peut-être contre le climat, contre les animaux, les hommes, la nature, et appellent à leur secours la patrie, qui ne peut que deviner leur malheur. Peut-être ont-ils échoué sur quelque côte inconnue, sur

quelque rocher aride. Là , s'ils ont pu trouver un peuple hospitalier , ils respirent , et vous implorent cependant ; ou , s'ils n'ont rencontré qu'une solitude , peut-être des fruits sauvages , des coquillages entretiennent leur existence : fixés sur le rivage , leur vue s'égaré au loin sur les mers , pour y découvrir la voile heureuse qui pourrait les rendre à la France , à leurs parens , à leurs amis.

» Réduits à embrasser une idée qui n'est peut-être qu'une consolante erreur , vous êtes portés sans doute , comme nous , à préférer cette conjecture à l'idée désespérante de leur perte : c'est celle qu'est venue vous présenter la société des naturalistes de Paris ; c'est celle que déjà M. de la Borde avait offerte à tous les cœurs sensibles , dans un mémoire lu à l'académie des sciences.

» Mais si cette idée vous touche ,

si elle vous frappe , vous ne pouvez plus dès-lors vous livrer à d'impuissans regrets : l'humanité le veut ; il faut voler au secours de nos frères. Hélas ! où les chercher ? qui interroger sur leur sort ? Peut-on explorer toutes les côtes sur une mer en quelque sorte inconnue ? Peut-on toucher à toutes les îles de ces archipels immenses qui offrent tant de dangers aux navigateurs ? Peut-on visiter tous les golfes , pénétrer dans toutes les baies ? Ne pourrait-on pas même, en atterrissant à l'île qui les recèlerait, aborder dans un point , et les laisser dans un autre ?

» Sans doute les difficultés sont grandes, le succès est plus qu'incertain ; mais le motif de l'entreprise est puissant. Il est possible que nos frères malheureux nous tendent les bras , il n'est pas impossible que nous les rendions à leur patrie ; et dès-lors il ne nous est plus permis

de nous refuser à la tentative d'une recherche qui ne peut que nous honorer. Nous devons cet intérêt à des hommes qui se sont dévoués ; nous le devons aux sciences , qui attendent le fruit de leurs recherches : et ce qui doit augmenter cet intérêt , c'est que M. de la Pérouse n'était pas de ces aventuriers qui provoquent de grandes entreprises, soit pour se faire, par elles, un nom fameux , soit pour les faire servir à leur fortune ; il n'avait pas même ambitionné de commander l'expédition qui lui fut confiée ; il eût voulu pouvoir s'y refuser ; et lorsqu'il en accepta le commandement, ses amis savent qu'il ne fit que se résigner.....

» Heureusement nous savons la route qu'il faut suivre dans une aussi douloureuse recherche ; heureusement nous pouvons remettre à ceux qui seront chargés de cette touchante mission , le fil conduc-

teur du périlleux labyrinthe qu'ils auront à parcourir.

» La proposition d'une recherche que l'humanité commande, ne peut être portée à cette tribune pour y être combattue par la parcimonie, ou discutée par la froide raison, quand elle doit être jugée par le sentiment.

» Cette expédition sera pour M. de la Pérouse, ou pour sa mémoire, la plus glorieuse récompense dont vous puissiez honorer ses travaux, son devouement ou ses malheurs. C'est ainsi qu'il convient de récompenser.

» De pareils actes illustrent aussi la nation qui sait s'y livrer; et le sentiment d'humanité qui les détermine, caractérisera notre siècle. Ce n'est plus pour envahir et ravager que l'Européen pénètre sous les latitudes les plus reculées, mais pour y porter des jouissances et des bienfaits; ce n'est plus pour y

qu'ils ravir des métaux corrupteurs , mais
recher- pour conquérir ces végétaux utiles
de , ne qui peuvent rendre la vie de l'hom-
e pour me plus douce et plus facile. Enfin
rcimo- l'on verra , et les nations sauvages
le rai- ne le considéreront pas sans at-
jugée tendrissement , l'on verra , aux
bornes du monde , de pieux na-
vicateurs interrogeant avec intérêt,
pour M. sur le sort de leurs frères , les hom-
moire, mes et les déserts , les antres , les
e dont rochers , et même jusqu'aux écueils ;
avaux , on verra sur les mers les plus per-
lheurs. fides , dans les sinuosités des ar-
récom- chipels les plus dangereux , autour
de toutes ces îles peuplées d'an-
thropophages , errer des hommes
rechercheant d'autres hommes pour
se précipiter dans leurs bras , les
secourir et les sauver. »

DÉCRET

Du 9 février 1791.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE , après avoir entendu ses comités réunis d'agriculture , de commerce et de marine , décrète ,

Que le roi sera prié de donner des ordres à tous les ambassadeurs, résidens , consuls , agens de la nation auprès des différentes puissances, pour qu'ils aient à engager, au nom de l'humanité , des arts et des sciences , les divers souverains auprès desquels ils résident , à charger tous les navigateurs et agens quelconques qui sont dans leur dépendance , en quelque lieu qu'ils soient , mais notamment dans la partie australe de la mer du Sud ,

de faire toutes recherches des deux frégates françaises la *Boussole* et l'*Astrolabe*, commandées par M. de la Pérouse, ainsi que de leurs équipages, de même que toute perquisition qui pourrait constater leur existence ou leur naufrage ; afin que, dans le cas où M. de la Pérouse et ses compagnons seraient trouvés ou rencontrés, n'importe en quel lieu, il leur soit donné toute assistance, et procuré tous les moyens de revenir dans leur patrie, comme d'y pouvoir rapporter tout ce qui serait en leur possession ; l'Assemblée nationale prenant l'engagement d'indemniser et même de récompenser, suivant l'importance du service, quiconque prêtera secours à ces navigateurs, pourra procurer de leurs nouvelles, ou ne ferait même qu'opérer la restitution à la France des papiers et effets quelconques qui pourraient appartenir ou avoir appartenu à leur expédition :

après
réunis
et de

donner
deurs,
la na-
puis-
gager,
arts et
verains
nt, à
tagens
s leur
qu'ils
ans la
Sud,

Décrète , en outre , que le roi sera prié de faire armer un ou plusieurs bâtimens , sur lesquels seront embarqués des savans , des naturalistes et des dessinateurs , et de donner aux commandans de l'expédition la double mission de rechercher M. de la Pérouse , d'après les documens , instructions et ordres qui leur seront donnés , et de faire en même temps des recherches relatives aux sciences et au commerce , en prenant toutes les mesures pour rendre , indépendamment de la recherche de M. de la Pérouse , ou même après l'avoir recouvré ou s'être procuré de ses nouvelles , cette expédition utile et avantageuse à la navigation , à la géographie , au commerce , aux arts et aux sciences.

Collationné à l'original, par nous président et secrétaires de l'Assemblée nationale. A Paris, ce 24 février 1791. *Signé*, DUPORT, président; LIORÉ, BOUSSION, secrétaires.

Le chevalier d'Entrecasteaux fut nommé pour commander les bâtimens envoyés à la recherche de la Pérouse, et le 22 avril suivant intervint un décret ainsi conçu :

L'ASSEMBLÉE NATIONALE décrète que les relations et cartes envoyées par M. de la Pérouse, de la partie de son voyage jusqu'à Botany-Bay, seront imprimées et gravées aux dépens de la nation, et que cette dépense sera prise sur le fonds de deux millions ordonné par l'article xiv du décret du 3 août 1790 ;

Décrète qu'aussitôt que l'édition sera finie et qu'on en aura retiré les exemplaires dont le roi voudra disposer, le surplus sera adressé à madame de la Pérouse avec une expédition du présent décret, en témoignage de satisfaction du dévouement de M. de la Pérouse à la chose publique, et à l'accroissement des connaissances humaines et des découvertes utiles ;

nous pré-
assemblée
4 février
président ;
res.

Décrète que M. de la Pérouse restera porté sur l'état de la marine jusqu'au retour des bâtimens envoyés à sa recherche , et que ses appointemens continueront à être payés à sa femme , suivant la disposition qu'il en avait faite avant son départ.

Signé REWBEL , président ; GOUPIL-PRÉFELIN , MOUGINS - ROQUEFORT, ROGER, secrétaires.

C'est la relation de ce voyage , tracée par la Pérouse lui-même , que nous donnons ici.

Beaucoup de conjectures différentes ont été faites sur la possibilité de l'existence de ce voyageur infortuné et de ses compagnons ; mais aucune , par malheur , n'a pu résister à un examen réfléchi. Il y a aujourd'hui quarante-quatre ans que la Pérouse aurait dû être de retour à l'île de France. Toutes les

recherches des navigateurs envoyés sur ses traces sont restées infructueuses ; des indices insignifiants n'ont pu conduire à aucun résultat heureux.

Parmi ces indices figure la déclaration d'un nommé Georges Bowen, capitaine de vaisseau, et qui porte :

Extrait des minutes de la justice de paix de la ville et commune de Morlaix.

« Georges Bowen, capitaine du vaisseau l'Albemarle, venant de Bombay à Londres, et conduit à Morlaix, interrogé s'il avait eu connaissance de la Pérouse, parti de France pour le tour du monde, a répondu qu'en décembre 1791 il a lui-même aperçu, dans son retour du port de Jakson à Bombay, sur la côte de la Nouvelle-Géorgie, dans la mer orientale, les débris du vais-

seau de M. la Pérouse , flottant sur l'eau , et qu'il estime être provenus de bâtiment de construction française ; qu'il n'a pas été à terre , mais que les naturels du pays sont venus à son bord ; qu'il n'a pu comprendre leur langage , mais que par leurs signes il avait compris qu'un bâtiment avait abordé sur ces parages ; que ces naturels connaissaient l'usage de plusieurs ouvrages en fer , dont ils étaient curieux ; et que lui , interrogé , avait échangé plusieurs ferraileries avec ces Indiens , contre des verroteries et des arcs : quant au caractère de ces Indiens , qu'ils lui avaient paru pacifiques , et plus instruits que les habitans de Taïti , puisqu'ils avaient une connaissance parfaite des ouvrages en fer ; que leurs pirogues étaient supérieurement travaillées : que lorsque les naturels du pays étaient à son bord , il n'avait encore eu aucune

con
lon
l'ai
re ,
179
vais
roch
l'in
par
Géo
non
ces
rob
d'ou
rou
pag
cor
bâti
par
Bou
dsh
et l'
con
les
Péro

connaissance de ces débris, et qu'en longeant la côte, il les aperçut, à l'aide d'un grand feu allumé à terre, vers minuit du 30 décembre 1791; que, sans ce feu, il eût vraisemblablement fait côte sur les roches du cap Déception. Déclare l'interrogé que, dans toute cette partie de la côte de la Nouvelle-Géorgie, il a reconnu un grand nombre de cabanes ou cases; que ces Indiens étaient d'une stature robuste et d'un caractère doux, d'où il présume que si M. de la Pérouse ou quelques-uns de son équipage sont à terre, ils existent encore; et qu'il sait que, de tous les bâtimens qui ont navigué dans ces parages, il n'y a eu que M. de Bougainville, l'Alexandre, Friendship de Londres, M. de la Pérouse et l'interrogé qui y aient été; qu'en conséquence il présume que ce sont les débris du bâtiment de M. de la Pérouse, puisque l'Alexandre a

été coulé bas dans le détroit de Macassa , et que Friendship est arrivé à port en Angleterre. Interrogé s'il avait vu sur les naturels du pays quelques hardes qui dénotassent qu'ils eussent communiqué avec des Européens , a répondu que ces Indiens étaient nus ; que le climat est très-chaud , et que , par leurs signes , il avait reconnu qu'ils avaient antérieurement vu des vaisseaux ; qu'il a aperçu en la possession de ces Indiens , des filets de pêche dont les fils étaient de lin , et dont la maille était de main-d'œuvre européenne ; qu'il en a , par curiosité , pris un morceau , d'après lequel il serait facile de juger que la matière et la main-d'œuvre proviennent d'Europe. »

Objet d
dans
Madé
îles.
— Re
du B

L'AN
entière
baie d

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES VOYAGES.

VOYAGE

DE

LA PÉROUSE.

Objet de l'armement des deux frégates ; séjour dans la rade de Brest. — Traversée de Brest à Madère et à Ténériffe ; séjour dans ces deux îles. — Voyage au Pic. — Arrivée à la Trinité. — Relâche à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil.

L'ANCIEN esprit de découvertes paraissait entièrement éteint. Le voyage d'Ellis à la baie d'Hudson, en 1747, n'avait pas ré-

pondu aux espérances de ceux qui avaient avancé des fonds pour cette entreprise. Le capitaine Bouvet avait cru apercevoir, le 1^{er} janvier 1739, une terre par les 54° sud : il paraît aujourd'hui probable que ce n'était qu'un banc de glace ; et cette méprise a retardé les progrès de la géographie. Les faiseurs de systèmes, qui, du fond de leurs cabinets, tracent la figure des continens et des îles, avaient conclu que le prétendu cap de la Circoncision était la pointe septentrionale des terres australes, dont l'existence leur paraissait démontrée comme nécessaire à l'équilibre du globe.

Ces deux voyages devaient, avec raison, décourager des particuliers qui, par un simple esprit de curiosité, sacrifiaient des sommes considérables à un intérêt qui avait cessé depuis long-temps de fixer les yeux des différentes puissances maritimes de l'Europe.

En 1764, l'Angleterre ordonna une nouvelle expédition dont le commandement fut confié au commodore Byron.

Au mois de novembre 1766, M. de Bougainville partit de Nantes, avec la frégate la Boudeuse et la flûte l'Etoile ; il

suiv
navi
îles
à de
verte
d'ém

En

pour
dont

pas
décer

naissa

l'emp

Plein

rope,

un cap

ment

lui pe

retour

veau

de su

gate p

couve

lever

avait

ce se

revin

suit à peu près la même route que les navigateurs anglais ; il découvrit plusieurs îles : et son voyage n'a pas peu contribué à donner aux Français ce goût des découvertes , qui venait de renaître avec tant d'énergie en Angleterre.

En 1771 , M. de Kerguelen fut expédié pour un voyage vers le continent austral , dont l'existence , à cette époque , n'était pas même contestée des géographes ; en décembre de la même année , il eut connaissance d'une île : le mauvais temps l'empêcha d'en achever la découverte. Plein des idées de tous les savans de l'Europe , il ne douta pas qu'il n'eût aperçu un cap des terres australes. Son empressement à venir annoncer cette nouvelle ne lui permit pas de différer un instant son retour ; il fut reçu en France comme un nouveau Christophe Colomb. On équipa tout de suite un vaisseau de guerre et une frégate pour continuer cette importante découverte. M. de Kerguelen eut ordre d'aller lever le plan du prétendu continent qu'il avait aperçu ; on sait le mauvais succès de ce second voyage. Enfin M. de Kerguelen revint en France aussi peu instruit que la

première fois. On ne s'occupa plus de découvertes. La guerre de 1778 tourna tous les regards vers des objets bien opposés.

L'objet principal de cette guerre était d'assurer la tranquillité des mers; il fut rempli par la paix de 1783. Ce même esprit de justice qui avait fait prendre les armes pour que les pavillons des nations les plus faibles sur mer y fussent respectés à l'égal de ceux de France et d'Angleterre, devait, pendant la paix, se porter vers ce qui peut contribuer au plus grand bien-être de tous les hommes.

Les voyages de divers navigateurs anglais, en étendant nos connaissances, avaient mérité la juste admiration du monde entier : l'Europe avait apprécié les talens et le grand caractère du capitaine Cook. Mais, dans un champ aussi vaste, il restera pendant bien des siècles de nouvelles connaissances à acquérir; des côtes à relever; des plantes, des arbres, des poissons, des oiseaux à décrire; des minéraux, des volcans à observer; des peuples à étudier, et peut-être à rendre plus heureux : car enfin une plante farineuse, un fruit de plus, sont des bienfaits inesti-

mabl
du Su

Ce

le pr

des s

ploye

de l'a

l'un

ques

en qu

Bous

M. d

corre

fut ch

relle

conn

Mon

neviè

deval

l'ana

diffé

Jussi

teur

pellie

* L

Brest

en Fr

mables pour les habitans des îles de la mer du Sud.

Ces différentes réflexions firent adopter le projet d'un voyage autour du monde ; des savans de tous les genres furent employés dans cette expédition. M. Dagelet , de l'académie des sciences, et M. Monge* , l'un et l'autre professeurs de mathématiques à l'école militaire, furent embarqués en qualité d'astronomes ; le premier sur la Boussole , et le second sur l'Astrolabe. M. de Lamanon , de l'académie de Turin , correspondant de l'académie des sciences , fut chargé de la partie de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère , connue sous le nom de géologie. M. l'abbé Mongès , chanoine régulier de Sainte-Genève , rédacteur du *Journal de Physique* , devait examiner les minéraux , en faire l'analyse , et contribuer au progrès des différentes parties de la physique. M. de Jussieu désigna M. de la Martinière , docteur en médecine de la faculté de Montpellier , pour la partie de la botanique ; il

* La santé de M. Monge devint si mauvaise de Brest à Ténériffe , qu'il fut obligé de retourner en France.

lui fut adjoint un jardinier du jardin du roi pour cultiver et conserver les plantes et graines de différentes espèces que nous aurions la possibilité de rapporter en Europe : sur le choix qu'en fit M. Thouin, M. Collignon fut embarqué pour remplir ces fonctions. MM. Prevost, oncle et neveu, furent chargés de peindre tout ce qui concerne l'histoire naturelle. M. Dufresne, grand naturaliste, et très-habile dans l'art de classer les différentes productions de la nature, nous fut donné par M. le contrôleur-général. Enfin M. Duché de Vancy reçut ordre de s'embarquer pour peindre les costumes, les paysages, et généralement tout ce qu'il est souvent impossible de décrire. Les compagnies savantes du royaume s'empressèrent de donner, dans cette occasion, des témoignages de leur zèle et de leur amour pour le progrès des sciences et des arts. L'académie des sciences, la société de médecine, adressèrent chacune un mémoire à M. le maréchal de Castries sur les observations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne.

M. l'abbé Tessier, de l'académie des

scienc
ver l'
Fourn
aussi c
sur le
M. le
de fai
mant,
des; i
de sa c
parer a
les de
furent
reau d
M.
génie
dition
en qua
pour
voyag
place
d'exar
génieu
cette p
Enf
de vai
naux,
vaient

sciences, proposa un moyen pour préserver l'eau douce de la corruption. M. du Fourni, ingénieur-architecte, nous fit part aussi de ses observations sur les arbres et sur le nivellement des eaux de la mer. M. le Dru nous proposa dans un mémoire de faire plusieurs observations sur l'aimant, par différentes latitudes et longitudes; il y joignit une boussole d'inclinaison de sa composition, qu'il nous pria de comparer avec le résultat que nous donneraient les deux boussoles d'inclinaison qui nous furent prêtées par les commissaires du bureau des longitudes de Londres.

M. de Monneron, capitaine au corps du génie, qui m'avait suivi dans mon expédition de la baie d'Hudson, fut embarqué en qualité d'ingénieur en chef; son amitié pour moi, autant que son goût pour les voyages, le déterminèrent à solliciter cette place: il fut chargé de lever les plans, d'examiner les positions. M. Bernizet, ingénieur-géographe, lui fut adjoint pour cette partie.

Enfin M. de Fleurieu, ancien capitaine de vaisseau, directeur des ports et arsenaux, dressa lui-même les cartes qui devaient nous servir pendant le voyage.

M. le maréchal de Castries , ministre de la marine , qui m'avait désigné au roi pour ce commandement , avait donné les ordres les plus formels dans les ports , pour que tout ce qui pouvait contribuer au succès de cette campagne nous fût accordé. M. d'Hector , lieutenant-général commandant la marine à Brest , répondit à ses vues , et suivit le détail de mon armement comme s'il avait dû commander lui-même. J'avais eu le choix de tous les officiers ; je désignai pour le commandement de l'Astrolabe , M. de Langle , capitaine de vaisseau , qui montait l'Astrée dans mon expédition de la baie d'Hudson , et qui m'avait , dans cette occasion , donné les plus grandes preuves de talent et de caractère. Cent officiers se proposèrent à M. de Langle et à moi pour faire cette campagne ; tous ceux dont nous fîmes choix étaient distingués par leurs connaissances. Enfin , le 26 juin , mes instructions me furent remises. Je partis le 1^{er} juillet pour Brest , où j'arrivai le 4 ; je trouvai l'armement des deux frégates très-avancé. On avait suspendu l'embarquement de différens effets , parce qu'il me fallait opter entre quelques arti-

cles
ges ,
me
donn
en s
cure
époq
serai

N
pont
neau
grat
cabe
quan
nard
ce z
souv
avai
artic

* C
fort
en H
rieur

**

dans
la m

cles propres aux échanges avec les sauvages, ou des vivres dont j'aurais bien voulu me pourvoir pour plusieurs années : je donnai la préférence aux effets de traite, en songeant qu'ils pourraient nous procurer des comestibles frais, et qu'à cette époque ceux que nous aurions à bord seraient presque entièrement altérés.

Nous avions en outre à bord un bot * ponté, en pièces, d'environ vingt tonneaux, deux chaloupes biscayennes **, un grand mât, une mèche de gouvernail, un cabestan ; enfin ma frégate contenait une quantité incroyable d'effets. M. de Clonard, mon second, l'avait arrimée avec ce zèle et cette intelligence dont il a si souvent donné des preuves. L'Astrolabe avait embarqué exactement les mêmes articles. Nous fûmes en rade le 11.

* Ou *boat* ou *boyer*, espèce de bâtiment très-fort à varangues plates, en usage en Flandre et en Hollande, très-bon pour les navigations intérieures. (N. D. R.)

** *Barca longa*, chaloupes longues, fort effilées dans les extrémités, propres à naviguer lorsque la mer est houleuse. (N. D. R.)

Les vents d'ouest nous retinrent en rade jusqu'au 1^{er} d'août; il y eut pendant ce temps des brumes et de la pluie. Je craignis que l'humidité ne nuisît à la santé de nos équipages; nous ne débarquâmes cependant, dans l'espace de dix-neuf jours, qu'un seul homme ayant la fièvre: mais nous découvrîmes six matelots et un soldat atteints de la maladie vénérienne, et qui avaient échappé à la visite de nos chirurgiens.

Je mis à la voile de la rade de Brest le 1^{er} août. Ma traversée jusqu'à Madère n'eut rien d'intéressant; nous y mouillâmes le 13; les vents nous furent constamment favorables. Pendant les belles nuits de cette traversée, M. de Lamanon observa les points lumineux qui sont dans l'eau de la mer, et qui proviennent, selon mon opinion, de la dissolution des corps marins. Si des insectes produisaient cette lumière, comme l'assurent plusieurs physiciens, ils ne seraient pas répandus avec cette profusion depuis le pôle jusqu'à l'équateur, et ils affecteraient certains climats.

Nous n'étions pas encore mouillés à

Mad
glais
bâti
sieur
dres
lettre
pour
qui
fit M
rions
nos p
avoir
fûme
déjeu
M. M
tourn
tero,
Franc
cette
la cor
nance
mes e
de la
pûme
offrait
nièces
prouv

Madère, que M. Johnston, négociant anglais, avait déjà envoyé à bord de mon bâtiment un canot chargé de fruits. Plusieurs lettres de recommandation de Londres nous avaient précédés chez lui; ces lettres furent un grand sujet d'étonnement pour moi, ne connaissant pas les personnes qui les avaient écrites. L'accueil que nous fit M. Johnston fut tel, que nous n'aurions pu en espérer un plus gracieux de nos parens ou de nos meilleurs amis. Après avoir rendu visite au gouverneur, nous fûmes dîner chez lui; le lendemain, nous déjeunâmes à la charmante campagne de M. Murray, consul d'Angleterre, et nous retournâmes en ville pour dîner chez M. Moutero, chargé des affaires du consulat de France. Nous goûtâmes, pendant toute cette journée, les délices que peuvent offrir la compagnie la mieux choisie, les prévenances les plus marquées, et nous admirâmes en même temps la situation ravissante de la campagne de M. Murray: nous ne pûmes être distraits des tableaux que nous offrait cette position, que par les trois jolies nièces de ce consul, qui vinrent nous prouver que rien ne manquait dans ce lieu

enchanteur. Sans les circonstances impérieuses où nous nous trouvions, il eût été bien doux de passer quelques jours à Madère, où nous étions accueillis d'une manière si obligeante; mais l'objet de notre relâche ne pouvait y être rempli. J'ordonnai donc de tout disposer pour partir le lendemain 16 août. Je reçus encore de M. Johnston une prodigieuse quantité de fruits de toute espèce, cent bouteilles de vin de Malvoisie, une demi-barrique de vin sec, du rum et des citrons confits. Depuis mon arrivée à Madère, tous les momens de mon séjour ont été marqués par les honnêtetés les plus recherchées de sa part.

Notre traversée jusqu'à Ténériffe ne fut que de trois jours; nous y mouillâmes le 19 à trois heures après midi. J'eus connaissance, le 18 au matin, de l'île Salvage, dont je rangeai la partie de l'est à environ une demi-lieue: elle est très-saine. Cette île est entièrement brûlée; il n'y a pas un seul arbre; elle paraît formée par des couches de lave et d'autres matières volcaniques.

Dès mon arrivée à Ténériffe, je m'occupai de l'établissement d'un observatoire à

terr
aou
nos
teu
été
me
ma
I
ave
No
me
tion
mo
nea
nir.
vé
fut
rot
de
N
à p
Cro
sieu
Ma
va
ma
bar

terre ; nos instrumens y furent placés le 22 août, et nous déterminâmes la marche de nos horloges astronomiques par des hauteurs correspondantes du soleil ou des étoiles, afin de vérifier le plus promptement possible le mouvement des horloges marines des deux frégates.

Le 30. août au matin, je mis à la voile avec un vent de nord-nord-est assez frais. Nous avons pris à bord de chaque bâtiment soixante pipes de vin : cette opération nous avait obligés de désarrimer la moitié de notre cale pour trouver les tonneaux vides qui étaient destinés à le contenir. Ce travail nous occupa dix jours ; à la vérité, le peu de célérité des fournisseurs fut ce qui nous retarda : ce vin venait d'Orotava, petite ville qui est de l'autre côté de l'île.

Nos naturalistes voulurent aussi mettre à profit leur séjour dans la rade de Sainte-Croix ; ils partirent pour le Pic avec plusieurs officiers des deux bâtimens. M. de la Martinière herborisa dans la route ; il trouva plusieurs plantes curieuses. M. de Lamanon mesura la hauteur du Pic avec son baromètre, qui descendit, sur le sommet

de la montagne , à 18 pouces $4 \frac{3}{10}$ lignes. Par l'observation faite à Sainte-Croix de Ténériffe dans le même instant , il était à 28 pouces 3 lignes. Le thermomètre , qui marquait $24^{\circ} \frac{1}{2}$ à Sainte-Croix , se tint constamment à 9° sur le haut du Pic. Je laisse à chacun la liberté d'en calculer la hauteur. Cette manière est si peu rigoureuse , que je préfère les données aux résultats. M. de Monneron , capitaine au corps du génie , fit aussi le voyage du Pic dans l'intention de le niveler jusqu'au bord de la mer ; c'était la seule manière de mesurer cette montagne qui n'eût pas été essayée. Les difficultés locales ne pouvaient l'arrêter si elles n'étaient insurmontables , parce qu'il était extrêmement exercé à ce genre de travail. Il trouva sur le terrain que les obstacles étaient beaucoup moindres qu'il ne l'avait imaginé ; car , dans une journée , il eut terminé tout ce qui était difficile : il était parvenu à une espèce de plaine encore très-élevée , mais d'un accès facile , et il voyait avec la plus grande joie la fin de son travail , quand il éprouva , de la part de ses guides , des difficultés qu'il lui fut impossible

de vaincre : leurs mules n'avaient pas bu depuis soixante-douze heures ; et ni prières ni argent ne purent déterminer les muletiers à rester plus long-temps. M. de Monneron fut obligé de laisser imparfait un travail qu'il regardait comme fini , qui lui avait coûté des peines incroyables , et une dépense assez considérable ; car il avait été obligé de louer sept mules et huit hommes pour porter son bagage , et l'aider dans son opération. Afin de ne pas perdre entièrement le fruit de son travail , il arrêta les principaux points.

M. le marquis de Branciforte , maréchal de camp et gouverneur général de toutes les îles Canaries , ne cessa , pendant notre séjour dans sa rade , de nous donner les plus grandes marques d'amitié.

Nous ne pûmes faire route qu'à trois heures après midi du 30 août. Nous étions encore plus encombrés d'effets qu'à notre départ de Brest ; mais chaque jour devait les diminuer , et nous n'avions plus que du bois et de l'eau à trouver jusqu'à notre arrivée aux îles de la mer du Sud. Je comptais me pourvoir de ces deux articles à la Trinité ; car j'étais décidé à ne pas

relâcher aux îles du cap Vert , qui , dans cette saison , sont très-malsaines , et la santé de nos équipages était le premier des biens : c'est pour la leur conserver que j'ordonnai de parfumer les entre-ponts , de faire branle-bas tous les jours , depuis huit heures du matin jusqu'au soleil couchant. Mais , afin que chacun eût assez de temps pour dormir , l'équipage fut mis à trois-quarts ; en sorte que huit heures de repos succédaient à quatre heures de service. Comme je n'avais à bord que le nombre d'hommes rigoureusement nécessaire , cet arrangement ne put avoir lieu que dans les belles mers , et j'ai été contraint de revenir à l'ancien usage , lorsque j'ai navigné dans les parages orageux. La traversée jusqu'à la ligne n'eut rien de remarquable. Les vents alizés nous quittèrent par les 14° nord , et furent constamment de l'ouest au sud-ouest jusqu'à la ligne ; ils me forcèrent de suivre la côte d'Afrique , que je prolongeai à environ soixante lieues de distance.

Nous coupâmes l'équateur , le 29 septembre , par 18° de longitude occidentale : j'aurais désiré , d'après mes instructions ,

pouv
mais
toujo
il m
naiss
vâme
ils m
20° 2
toujo
n'ai p
qu'à
Si j'e
de S
à do
J'a
bas-t
avoi
aucu
quel
frég
gran
jusq
ont

*
ordo
n'av

pouvoir le passer beaucoup plus à l'ouest ; mais heureusement les vents nous portèrent toujours vers l'est. Sans cette circonstance, il m'eût été impossible de prendre connaissance de la Trinité ; car nous trouvâmes les vents de sud-est à la ligne , et ils m'ont constamment suivi jusque par les 20° 25' de latitude sud ; en sorte que j'ai toujours gouverné au plus près , et que je n'ai pu me mettre en latitude de la Trinité qu'à environ vingt-cinq lieues dans l'est. Si j'eusse pris connaissance de Pennedo de S. Pedro * , j'aurais eu bien de la peine à doubler la pointe orientale du Brésil.

J'ai passé , suivant mon point , sur le bas-fond où le vaisseau le Prince crut avoir touché en 1747. Nous n'avons eu aucun indice de terre , à l'exception de quelques oiseaux connus sous le nom de *frégates* , qui nous ont suivis en assez grand nombre , depuis 8° de latitude nord jusqu'à 3° de latitude sud : nos bâtimens ont été , pendant ce même temps , envi-

* La reconnaissance de cette île ne m'était pas ordonnée , mais simplement indiquée , si je n'avais presque pas à me détourner de ma route.

ronnés de thons ; mais nous en avons très-peu pris , parce qu'ils étaient si gros qu'ils cassaient toutes nos lignes : chacun de ceux que nous avons pêchés pesait au moins soixante livres.

Les marins qui craignent de trouver , dans cette saison , des calmes sous la ligne , sont dans la plus grande erreur : nous n'avons pas été un seul jour sans vent , et nous n'avons eu de la pluie qu'une fois ; elle fut , à la vérité , assez abondante pour nous , permettre de remplir vingt-cinq barriques.

La crainte d'être porté trop à l'est dans l'enfoncement du golfe de Guinée est aussi chimérique : on trouve les vents de sud-est de très-bonne heure ; ils ne portent que trop rapidement à l'ouest. Peu de jours après notre départ de Ténériffe , nous perdîmes de vue ces beaux ciels qu'on ne trouve que dans les zones tempérées : une blancheur terne , qui tenait le milieu entre la brume et les nuages , dominait toujours ; l'horizon avait moins de trois lieues¹ d'étendue ; mais , après le coucher du soleil , cette vapeur se dissipait , et les nuits étaient constamment très-belles.

Le 16 octobre , à dix heures du matin , nous aperçûmes les îles Martin-Vas , dans le nord-ouest , à cinq lieues : elles auraient dû nous rester à l'ouest ; mais les courans nous avaient portés 13' dans le sud pendant la nuit : malheureusement les vents ayant été constamment au sud-est jusqu'alors , me forcèrent de courir plusieurs bords pour me rapprocher de ces îles , dont je passai à environ une lieue et demie. Après avoir bien déterminé leur position , et après avoir fait des relèvemens pour pouvoir tracer sur le plan leurs positions entre elles , je fis route au plus près vers l'île de la Trinité , distante de Martin-Vas d'environ neuf lieues dans l'ouest 174 sud-ouest. Ces îles Martin-Vas ne sont , à proprement parler , que des rochers ; le plus gros peut avoir un quart de lieue de tour : il y a trois îlots séparés entre eux par de très-petites distances , lesquels , vus d'un peu loin , paraissent comme cinq têtes.

Au coucher du soleil , je vis l'île de la Trinité qui me restait à l'ouest 8° nord. Lorsque le jour parut , je continuai ma bordée vers la terre , espérant trouver une

mer plus calme à l'abri de l'île. A dix heures du matin, je n'étais plus qu'à deux lieues et demie de la pointe du sud-est qui me restait au nord-nord-ouest, et j'aperçus, au fond de l'anse formée par cette pointe, un pavillon portugais hissé au milieu d'un petit fort autour duquel il y avait cinq ou six maisons en bois. La vue de ce pavillon piqua ma curiosité : je me décidai à envoyer un canot à terre, afin de m'informer de l'évacuation et de la cession des Anglais ; car je commençais déjà à voir que je ne pourrais me procurer, à la Trinité, ni l'eau ni le bois dont j'avais besoin : nous n'apercevions que quelques arbres sur le sommet des montagnes. La mer brisait partout avec tant de force, que nous ne pouvions supposer que notre chaloupe pût y aborder avec quelque facilité. Je pris donc le parti de courir des bordées toute la journée, afin de me trouver le lendemain, à la pointe du jour, assez au vent pour pouvoir gagner le mouillage, ou du moins envoyer mon canot à terre. Je hélai le soir à l'Astrolabe la manœuvre que je me proposais de faire, et j'ajoutai que nous n'observerions aucun ordre dans nos

bor
être
sem
que
vera
pou
pou
lenc
labo
déta
de V
la M
ralis
offic
entr
gros
raie
pro
ils
me
en
gra
con
ho
for
da
pe

bordées, notre point de réunion devant être, au lever du soleil, l'anse de l'établissement portugais. Je dis à M. de Langle que celui des deux bâtimens qui se trouverait le plus à portée, enverrait son canot pour s'informer des ressources que nous pourrions trouver dans cette relâche. Le lendemain 18 octobre au matin, l'Astrolabe n'étant qu'à une demi-lieue de terre, détacha la biscayenne commandée par M. de Vaujuas, lieutenant de vaisseau. M. de la Martinière, et le père Receveur, naturaliste infatigable, accompagnèrent cet officier : ils descendirent au fond de l'anse, entre deux rochers ; mais la lame était si grosse, que le canot et son équipage auraient infailliblement péri, sans les secours prompts que les Portugais lui donnèrent ; ils tirèrent le canot sur la grève pour le mettre à l'abri de la fureur de la mer : on en sauva tous les effets, à l'exception du grappin qui fut perdu. M. de Vaujuas compta dans ce poste environ deux cents hommes, dont quinze seulement en uniforme, les autres en chemise. Le commandant de cet établissement, auquel on ne peut donner le nom de colonie, puisqu'il

n'y a point de culture , lui dit que le gouverneur de Rio-Janéiro avait fait prendre possession de l'île de la Trinité depuis environ un an ; il ignorait , ou il feignait d'ignorer que les Anglais l'eussent précédemment occupée : mais on ne peut compter sur rien de ce qui fut dit à M. de Vaujuas dans cette conversation. Ce commandant se crut dans la triste nécessité de déguiser sur tous les points la vérité : il prétendait que sa garnison était de quatre cents hommes , et son fort armé de vingt canons ; tandis que nous sommes certains qu'il n'y en avait pas un seul en batterie aux environs de l'établissement. Cet officier était dans une telle crainte qu'on ne s'aperçût du misérable état de son gouvernement, qu'il ne voulut jamais permettre à M. de la Martinière et au père Receveur de s'éloigner du rivage pour herboriser. Après avoir donné à M. de Vaujuas toutes les marques extérieures d'honnêteté et de bienveillance, il l'engagea à se rembarquer, en lui disant que l'île ne fournissait rien ; qu'on lui envoyait tous les six mois des vivres de Rio-Janéiro , et qu'il y avait à peine assez d'eau et de bois pour sa garnison ; encore

fallait
fort le
ment
mer.

Dès
à terr
lieute
MM.
j'avai
si la l
avant
rade ,
serait
temp
quene
rivage
un fo
M. d
bien
de L
roche
mati
volca
mée
port
tout
qu'o

fallait-il aller chercher ces deux articles fort loin dans la montagne. Son détachement aida à mettre notre biscayenne à la mer.

Dès la pointe du jour j'avais aussi envoyé à terre un canot commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, accompagné de MM. de Lamanon et Monneron; mais j'avais défendu à M. Boutin de descendre, si la biscayenne de l'Astrolabe était arrivée avant lui: dans ce cas, il devait sonder la rade, et en tracer le plan le mieux qu'il lui serait possible dans un si court espace de temps. M. Boutin ne s'approcha en conséquence que jusqu'à une portée de fusil du rivage; toutes les sondes lui rapportèrent un fonds de roc, mêlé d'un peu de sable. M. de Monneron dessina le fort tout aussi bien que s'il avait été sur la plage; et M. de Lamanon fut à portée de voir que les rochers n'étaient que du basalte, ou des matières fondues, restes de quelques volcans éteints. Cette opinion fut confirmée par le père Receveur, qui nous apporta à bord un grand nombre de pierres toutes volcaniques, ainsi que le sable, qu'on voyait seulement mêlé de détrimens

de coquilles et de corail. D'après le rapport de M. de Vaujuas et de M. Boutin, il était évident que nous ne pouvions trouver à la Trinité l'eau et le bois qui nous manquaient. Je me décidai tout de suite à faire route pour l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil : c'était l'ancienne relâche des bâtimens français qui allaient dans la mer du Sud. Frézier et l'amiral Anson y trouvèrent abondamment à se pourvoir de tous leurs besoins. Ce fut pour ne pas perdre un seul jour, que je donnai la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio Janeiro, où les différentes formalités auraient exigé plus de temps qu'il n'en fallait pour faire l'eau et le bois qui nous manquaient. Mais en dirigeant ma route vers l'île Sainte-Catherine, je voulus m'assurer de l'existence de l'île de l'Ascençaon. Cette île n'offre aux yeux qu'un rocher presque stérile; on ne voit de la verdure et quelques arbustes que dans les gorges très-étroites des montagnes : c'est dans une de ces vallées, au sud-est de l'île qui n'a qu'environ trois cents toises de largeur, que les Portugais ont formé leur établissement.

La m
tiné ce
ni les
subsist
que qu
fitât de
merce
seul m
buer l
d'occu
leur es

Le
l'ouest
soir q
cette m
quinze
assez
avant.
l'Ascen
ron de
de la
20° 10
brasse
Le
orage
soir, m
feu; le

La nature n'avait certainement pas destiné ce rocher à être habité, les hommes ni les animaux n'y pouvant trouver leur subsistance; mais les Portugais ont craint que quelque nation de l'Europe ne profitât de ce voisinage pour établir un commerce interlope avec le Brésil : c'est à ce seul motif, sans doute, qu'on doit attribuer l'empressement qu'ils ont montré d'occuper une île qui, à tout autre égard, leur est entièrement à charge.

Le 18 octobre à midi, je fis route à l'ouest pour l'Ascençaon jusqu'au 24 au soir que je pris le parti d'abandonner cette recherche : j'avais fait alors cent quinze lieues à l'ouest, et le temps était assez clair pour découvrir dix lieues en avant. Ainsi je puis assurer que l'île de l'Ascençaon n'existe pas jusqu'à 7° environ de longitude occidentale du méridien de la Trinité, entre les latitudes sud de 20° 10', et de 20° 50', ma vue ayant pu embrasser tout cet espace.

Le 25 octobre, nous essayâmes un orage des plus violens. A huit heures du soir, nous étions au centre d'un cercle de feu; les éclairs partaient de tous les points

de l'horizon : le feu Saint-Elme* se posa sur la pointe du paratonnerre. Mais ce phénomène ne nous fut pas particulier; l'Astrolabe, qui n'avait point de paratonnerre, eut également le feu Saint-Elme sur la tête de son mât. Depuis ce jour, le temps fut constamment mauvais jusqu'à notre arrivée à l'île Sainte-Catherine; nous fûmes enveloppés d'une brume plus épaisse que celle que nous aurions pu trouver sur les côtes de Bretagne au milieu de l'hiver. Nous mouillâmes le 6 de novembre entre l'île de Sainte-Catherine et le continent,

Le milieu de l'île d'Alvaredo me restant au nord-est,

L'île des Flamands, au sud 174 sud-est.
Et l'île de Gal, au nord.

Après quatre-vingt-seize jours de navigation, nous n'avions pas un seul malade; la différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avait altéré la santé des équipages; mais nos vivres étaient d'une excellente qualité. Je n'avais négligé aucune des précautions que l'expérience e

* Feu électrique ou la matière du tonnerre.

la pru
avions
reten
pages
perme
dix.

Descrip
vatio
— De
à la C

L'IL
le 27°
27° 49
que d
contin
que F
C'est s
la vill
pitale
neur
plus
cents

la prudence pouvaient m'indiquer : nous avions eu en outre le plus grand soin d'entretenir la gaité, en faisant danser les équipages chaque soir, lorsque le temps le permettait, depuis huit heures jusqu'à dix.

Description de l'île Sainte-Catherine. — Observations et événemens pendant notre relâche. — Départ de l'île Sainte-Catherine. — Arrivée à la Conception.

L'ILE Sainte-Catherine s'étend depuis le $27^{\circ} 19' 10''$ de latitude sud, jusqu'au $27^{\circ} 49'$; sa largeur de l'est à l'ouest n'est que de deux lieues; elle n'est séparée du continent, dans l'endroit le plus resserré, que par un canal de deux cents toises. C'est sur la pointe de ce goulet qu'est bâtie la ville de Nostra-Senora del Destero, capitale de cette capitainerie, où le gouverneur fait sa résidence; elle contient au plus trois mille âmes et environ quatre cents maisons; l'aspect en est fort agréa-

ble. Suivant la relation de Frézier, cette île servait, en 1712, de retraite à des vagabonds qui s'y sauvaient des différentes parties du Brésil; ils n'étaient sujets du Portugal que de nom, et ils ne reconnaissaient aucune autorité. Le pays est si fertile, qu'ils pouvaient subsister sans aucun secours des colonies voisines; et ils étaient si dénués d'argent, qu'ils ne pouvaient tenter la cupidité du gouverneur général du Brésil, ni lui inspirer l'envie de les soumettre. Les vaisseaux qui relâchaient chez eux ne leur donnaient, en échange de leurs provisions, que des habits et des chemises, dont ils manquaient absolument. Ce n'est que vers 1740 que la cour de Lisbonne a établi un gouvernement régulier dans l'île Sainte-Catherine et les terres adjacentes du continent. Ce gouvernement s'étend soixante lieues du nord au sud, depuis la rivière S. Francisco jusqu'à Rio-Grande; sa population est de vingt mille âmes. J'ai vu dans les familles un si grand nombre d'enfans, que je crois qu'elle sera bientôt plus considérable. Le terrain est extrêmement fertile, et produit presque de lui-même toute sorte de fruits, de lé-

gumes
tous
trembl
pas po
moins
haches
pens,
habita
nent,
les boi
délicie
gers,
dont il
tages,
absolu
sorte d
ou co
qui se
cre, n
ves, q
achete
abond
couro
Lisbo
côte,
quels
tre ce

gumes et de grains : il est couvert d'arbres toujours verts ; mais ils sont tellement entremêlés de ronces et delianes , qu'il n'est pas possible de traverser ces forêts , à moins d'y pratiquer un sentier avec des haches : on a d'ailleurs à craindre les serpens , dont la morsure est mortelle. Les habitations , tant sur l'île que sur le continent , sont toutes sur le bord de la mer : les bois qui les environnent ont une odeur délicieuse par la grande quantité d'orangers , d'arbres et d'arbustes aromatiques dont ils sont remplis. Malgré tant d'avantages , le pays est fort pauvre et manque absolument d'objets manufacturés ; en sorte que les paysans y sont presque nus ou couverts de haillons : leur terrain , qui serait très-propre à la culture du sucre , n'y peut être employé faute d'esclaves , qu'ils ne sont pas assez riches pour acheter. La pêche de la baleine est très-abondante ; mais c'est une propriété de la couronne , affermée à une compagnie de Lisbonne : cette compagnie a , sur cette côte , trois grands établissemens dans lesquels on pêche chaque année environ quatre cents baleines , dont le produit , tant

en huile qu'en *sperma-céti*, est envoyé à Lisbonne par Rio-Janéiro. Les habitans ne sont que simples spectateurs de cette pêche, qui ne leur procure aucun profit. Si le gouvernement ne vient à leur secours, et ne leur accorde des franchises ou autres encouragemens qui puissent y appeler le commerce, un des plus beaux pays de la terre languira éternellement, et ne sera d'aucune utilité à la métropole.

L'atterrage de Sainte-Catherine est très-facile. La passe ordinaire est entre l'île d'Alvaredo et la pointe du nord de l'île Sainte-Catherine. Il y a aussi un passage entre l'île de Gal et l'île d'Alvaredo, mais il faut le connaître : nos canots furent si occupés pendant cette relâche, que je ne pus le faire sonder. Le meilleur mouillage est à une demi-lieue de l'île de la Forteresse. On y est au milieu de plusieurs aiguades tant sur l'île que sur le continent; et, selon les vents, on peut faire choix de l'anse dont l'abord est le plus aisé. Cette considération est d'une grande importance; car la navigation des chaloupes est très-difficile dans ce canal, qui a deux lieues de largeur jusqu'au goulet de la ville : la lame y

est fa
oppo
irrég
passe
ville

Il
une g
rens
canon
mouil
canot
conna
nos b
rafra
je ch
petite
mes;
com
cha s
le g
brig
sanc
Lisb
je lu
sur
les p
don

est fatigante et y brise toujours sur la côte opposée au vent. Les marées sont très-irrégulières : le flot entre par les deux passes nord et sud jusqu'au goulet de la ville ; il ne monte que de trois pieds.

Il me parut que notre arrivée avait jeté une grande terreur dans le pays : les différens forts tirèrent plusieurs coups de canon d'alarme ; ce qui me détermina à mouiller de bonne heure et à envoyer mon canot à terre avec un officier, pour faire connaître nos intentions très-pacifiques et nos besoins d'eau, de bois, et de quelques rafraîchissemens. M. de Pierrevert, que je chargeai de cette négociation, trouva la petite garnison de la citadelle sous les armes ; elle consistait en quarante soldats, commandés par un capitaine, qui dépêcha sur-le-champ un exprès à la ville vers le gouverneur don Francisco de Baros, brigadier d'infanterie. Il avait eu connaissance de notre expédition par la gazette de Lisbonne ; et une médaille en bronze que je lui envoyai, ne lui laissa aucun doute sur l'objet de notre relâche. Les ordres les plus précis et les plus prompts furent donnés pour qu'on nous vendît, au plus

juste prix, ce qui nous était nécessaire : un officier fut destiné à chaque frégate ; il était entièrement à nos ordres ; nous l'envoyions avec les commis du munitionnaire pour acheter des provisions chez les habitans. Le 9 de novembre, je me rapprochai de la forteresse, dont j'étais un peu éloigné. Je fus, le même jour, avec M. de Langle et plusieurs officiers, faire ma visite au commandant de ce poste, qui me fit saluer de onze coups de canon ; ils lui furent rendus de mon bord. J'envoyai le lendemain mon canot, commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, à la ville de Nostra-Senora del Destero, pour faire mes remerciemens au gouverneur de l'extrême abondance où nous étions par ses soins. MM. de Monneron, de Lamanon, et l'abbé Mongès, accompagnèrent cet officier, ainsi que M. de la Borde Marchainville et le père Receveur, qui avaient été dépêchés par M. de Langle pour le même objet ; tous furent reçus de la manière la plus honnête et la plus cordiale. Don Francisco de Baros, gouverneur de cette capitainerie, parlait parfaitement français, et ses vastes connaissances inspi-

raient
çais di
le dîn
tait pa
gnage
généra
derniè
tes les
cette i
n'ayan
cartes
cienne
nité a
session
l'avaie
qui le
Portu
ayant
vait ja
semen
partic
l'Astre
retou
la vis
de la
n'arri
porta

raient la plus grande confiance. Nos Français dînèrent chez lui : il leur dit , pendant le dîner , que l'île de l'Ascençaon n'existant pas ; que cependant , sur le témoignage de M. Daprès , le gouverneur général du Brésil avait expédié , l'année dernière , un bâtiment pour parcourir toutes les positions assignées précédemment à cette île ; et que le capitaine de ce bâtiment n'ayant rien trouvé , on l'avait effacée des cartes , afin de ne pas éterniser une ancienne erreur. Il ajouta que l'île de la Trinité avait toujours fait partie des possessions portugaises , et que les Anglais l'avaient évacuée à la première réquisition qui leur en avait été faite par la reine de Portugal , le ministre du roi d'Angleterre ayant de plus répondu que la nation n'avait jamais donné sa sanction à cet établissement , qui n'était qu'une entreprise de particuliers. Le lendemain , les canots de l'Astrolabe et de la Boussole étaient de retour à onze heures ; ils m'annoncèrent la visite très-prochaine du major général de la colonie , don Antonio de Gama ; il n'arriva cependant que le 13 , et il m'apporta la lettre la plus obligeante de son

commandant. La saison était si avancée , que je n'avais pas un instant à perdre : nos équipages jouissaient de la meilleure santé. Je m'étais flatté, en arrivant, d'avoir pourvu à tous nos besoins , et d'être en état de mettre à la voile sous cinq ou six jours ; mais les vents du sud et les courans furent si violens, que la communication avec la terre fut souvent interrompue : cela retarda mon départ.

J'avais donné la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio-Janéiro , pour éviter seulement les formalités des grandes villes , qui occasionent toujours une perte de temps ; mais l'expérience m'apprit que cette relâche réunissait bien d'autres avantages. Les vivres de toute espèce y étaient dans la plus grande abondance ; un gros bœuf coûtait huit piastres ; un cochon pesant cent cinquante livres en coûtait quatre ; on avait deux dindons pour une piastre ; il ne fallait que jeter le filet pour le retirer plein de poisson ; on apportait à bord et on nous y vendait cinq cents oranges pour moins d'une demi-piastre , et les légumes étaient aussi à un prix très-modéré. Le fait suivant donnera une idée de l'hos-

pitali
été r
je fai
aidèr
nauf
couch
lieu d
touch
ils ra
les m
canot
qui le
utilite
sont
geans
leurs
publi
No
oisea
entre
bleu
Buffo
N
retin
nous
astro
à six

pitalité de ce bon peuple. Mon canot ayant été renversé par la lame dans une anse où je faisais couper du bois , les habitans qui aidèrent à le sauver forcèrent nos matelots naufragés à se mettre dans leurs lits, et couchèrent à terre sur des nattes au milieu de la chambre où ils exerçaient cette touchante hospitalité. Peu de jours après ils rapportèrent à mon bord les voiles , les mâts , le grappin et le pavillon de ce canot , objets très-précieux pour eux , et qui leur auraient été de la plus grande utilité dans leurs pirogues. Leurs mœurs sont douces ; ils sont bons , polis , obligeans , mais superstitieux et jaloux de leurs femmes , qui ne paraissent jamais en public.

Nos officiers tuèrent à la chasse plusieurs oiseaux variés des plus brillantes couleurs, entre autres un rolhier d'un très-beau bleu , qui n'a point été décrit par M. de Buffon ; il est très-commun dans ce pays.

N'ayant pas prévu les obstacles qui nous retinrent douze jours dans cette rade , nous ne descendîmes point nos horloges astronomiques , croyant n'avoir que cinq à six jours à passer au mouillage ; nous en

eûmes peu de regret , parce que le ciel fut toujours couvert : nous ne déterminâmes donc la longitude de cette île que par des distances de la lune au soleil. Suivant nos observations , la pointe la plus est et la plus nord de l'île Sainte-Catherine peut être fixée par $49^{\circ} 49'$ de longitude occidentale , et $27^{\circ} 19'$ de latitude sud.

Le 16 au soir , tout étant embarqué , j'envoyai mes paquets au gouverneur , qui avait bien voulu se charger de les faire parvenir à Lisbonne , où je les adressai à M. de Saint-Marc , notre consul-général : chacun eut la permission d'écrire à sa famille et à ses amis. Nous nous flattions de mettre à la voile le lendemain ; mais les vents de nord , qui nous auraient été si favorables si nous eussions été en pleine mer , nous retinrent au fond de la baie jusqu'au 19 novembre. J'appareillai à la pointe du jour ; le calme me força de remouiller pendant quelques heures , et je ne fus en dehors de toutes les îles qu'à l'entrée de la nuit.

Nous avons acheté à Sainte-Catherine assez de bœufs , de cochons et de volailles , pour nourrir l'équipage en mer pendant

plus d'
orange
tion d
de Br
dans l
et par
dinier
ges et
mais ,
les com
des nav
des îles
analogu
de vivr
France
immens
Le j
l'Astrola
plus éto
servi ju
au mil
très-ora
geaient
convinn
cas de
vous se
e détr
7

plus d'un mois , et nous avons ajouté des orangers et des citronniers à notre collection d'arbres , qui , depuis notre départ de Brest , s'était parfaitement conservée dans les caisses faites à Paris sous les yeux et par les soins de M. Thouin. Notre jardinier était aussi pourvu de pepins d'oranges et de citrons , de graines de coton , de maïs , de riz , et généralement de tous les comestibles qui , d'après les relations des navigateurs , manquent aux habitans des îles de la mer du Sud , et sont plus analogues à leur climat et à leur manière de vivre que les plantes potagères de France , dont nous portions aussi une immense quantité de graines.

Le jour de mon départ , je remis à l'Astrolabe de nouveaux signaux beaucoup plus étendus que ceux qui nous avaient servi jusqu'alors : nous devions naviguer au milieu des brumes , dans des mers très-orageuses ; et ces circonstances exigeaient de nouvelles précautions. Nous convînmes aussi avec M. de Langle , qu'en cas de séparation , notre premier rendez-vous serait le port de Bon-Succès , dans le détroit de le Maire , en supposant que

nous n'eussions pas dépassé sa latitude le 1^{er} janvier ; et le second , la pointe de Vénus , dans l'île d'O-Taïti. Je l'informai de plus que j'allais borner mes recherches dans la mer Atlantique à l'île Grande de la Roche , n'ayant plus le temps de chercher un passage au sud des terres de Sandwich. Je regrettai fort alors de ne pouvoir commencer ma campagne par l'est ; mais je n'osai changer aussi diamétralement le plan qui avait été adopté en France , parce que je n'aurais reçu nulle part les lettres du ministre qui m'avaient été annoncées , et par lesquelles les ordres les plus importants pouvaient me parvenir.

Le temps fut très-beau jusqu'au 28 que nous eûmes un coup de vent très-violent de la partie de l'est ; c'était le premier depuis notre départ de France : je vis avec grand plaisir que , si nos bâtimens marchaient fort mal , ils se comportaient très-bien dans les mauvais temps , et qu'ils pouvaient résister aux grosses mers que nous aurions à parcourir. Nous étions alors par 35° 24' de latitude sud , 43° 40' de longitude occidentale ; je faisais route à l'est-sud-est , parce que je me proposais

dans m
mettre
du poin
rentes
l'extrê
ter : ma
la néce
à l'oues
Maire ;
cette ai
de l'île
des Pa
prendre
Horn. J
l'île Gr
terminé
rencont
les 45°
ligne d
pu le fa
l'est , le
dans ce
les trop
On v
cun av
qu'aprè
fructue

dans ma recherche de l'île Grande, de me mettre en latitude à environ 10° dans l'est du point qui lui a été assigné sur les différentes cartes. Je ne me dissimulais pas l'extrême difficulté que j'aurais à remonter : mais, dans tous les cas, j'étais dans la nécessité de faire beaucoup de chemin à l'ouest pour arriver au détroit de le Maire ; et tout le chemin que je ferais à cette aire de vent, en suivant le parallèle de l'île Grande, m'approchait de la côte des Patagons, dont j'étais forcé d'aller prendre la sonde avant de doubler le cap Horn. Je croyais de plus que la latitude de l'île Grande n'étant pas parfaitement déterminée, il était plus probable que je rencontrerais en louvoyant entre les 44° et les 45° de latitude, que si je suivais une ligne droite par $44^{\circ} 30'$, comme j'aurais pu le faire en faisant route de l'ouest à l'est, les vents d'ouest étant aussi constans dans ces parages que ceux de l'est entre les tropiques.

On verra bientôt que je n'ai retiré aucun avantage de mes combinaisons, et qu'après quarante jours de recherches infructueuses, pendant lesquels j'ai essuyé

cinq coups de vent, j'ai été obligé de faire route pour ma destination ultérieure.

Le 7 décembre, j'étais sur le parallèle prétendu de l'île Grande, par $44^{\circ} 38'$ de latitude sud, et 34° de longitude occidentale, suivant une observation de distances faites le jour précédent. Nous voyions passer des goémons, et nous étions depuis plusieurs jours entourés d'oiseaux, mais de l'espèce des albatros et des pétrels, qui n'approchent jamais des terres que dans la saison de la ponte.

Ces faibles indices de terre entretenaient cependant nos espérances, et nous consolait des mers affreuses dans lesquelles nous naviguions; mais je n'étais pas sans inquiétude en considérant que j'avais encore 35° à remonter dans l'ouest jusqu'au détroit de le Maire, où il m'importait beaucoup d'arriver avant la fin de janvier.

Le 27 décembre, j'abandonnai ma recherche, bien convaincu que l'île de la Roche n'existait pas, et que les goémons et les pétrels ne prouvent point le voisinage d'une terre, puisque j'ai vu des algues et des oiseaux jusqu'à mon arrivée sur la côte des Patagons. Je suis convaincu

que les
dans c
heureu
persua
l'île Pa
port de
de gran
sembla
on ne
une île
dional
seul gr
d'Acun
niment

Le 2
alors le
à l'île
saison
nai à n
procha
beauco
cap Ho
temps
n'avais
cessèr
mois d
que ce

que les navigateurs qui me succéderont dans cette recherche ne seront pas plus heureux que moi. Je suis dans la ferme persuasion que l'île Grande est, comme l'île Pepis, une terre fantastique ; le rapport de la Roche, qui prétend y avoir vu de grands arbres, est dénué de toute vraisemblance : il est bien certain que, par 45° , on ne peut trouver que des arbustes sur une île placée au milieu de l'Océan méridional, puisqu'on ne rencontre pas un seul grand arbre sur les îles de Tristan d'Acunha, situées dans une latitude infiniment plus favorable à la végétation.

Le 25 décembre, comme j'avais dépassé alors le point assigné sur toutes les cartes à l'île Grande de la Roche, et que la saison était très-avancée, je me déterminai à ne plus faire que la route qui m'approchait le plus de l'ouest, craignant beaucoup de m'être exposé à doubler le cap Horn dans la mauvaise saison. Mais les temps devinrent plus favorables que je n'avais osé l'espérer : les coups de vents cessèrent avec le mois de décembre, et le mois de janvier fut à peu près aussi beau que celui de juillet sur les côtes d'Europe.

Nous n'eûmes que des vents du nord-ouest au sud-ouest, mais nous pouvions mettre toutes voiles dehors ; et ces variétés étaient si parfaitement indiquées par l'état du ciel, que nous étions certains de l'instant où le vent allait changer, ce qui nous mettait toujours en mesure de courir la bordée la plus avantageuse. Dès que l'horizon devenait brumeux, et que le temps se couvrait, les vents de sud-ouest passaient à l'ouest ; deux heures après, ils étaient au nord-ouest : réciproquement, lorsque le temps brumeux s'éclaircissait, nous étions certains que les vents ne tarderaient pas à revenir au sud-ouest par l'ouest. Je ne crois pas qu'en soixante-six jours de navigation, les vents aient été du nord au sud par l'est pendant plus de dix-huit heures.

Nous eûmes quelques jours de calme et de belle mer, pendant lesquels les officiers des deux frégates firent des parties de chasse en canot, et tuèrent une quantité considérable d'oiseaux dont nous étions presque toujours environnés. Ces chasses, assez ordinairement abondantes, procuraient des rafraîchissemens en viande à nos équipages, et il nous est arrivé plu-

sieurs
tité pe
rales
viande
buaien
nir da

Nou
excurs
et de l
de pé
comm
étaient
creuse

Le
sonde
de lati
occide
vation

Le
Beau-
la riv
tagon
de te
Patag

Le
des V
cette

sieurs fois d'en tuer une assez grande quantité pour en faire des distributions générales : les matelots les préféraient à la viande salée, et je crois qu'elles contribueraient infiniment davantage à les maintenir dans leur bonne santé.

Nous ne tuâmes, dans nos différentes excursions, que des albatros de la grande et de la petite espèce, avec quatre variétés de pétrels; ces oiseaux écorchés, et accommodés avec une sauce piquante, étaient à peu près aussi bons que les macreuses qu'on mange en Europe.

Le 14 janvier, nous eûmes enfin la sonde de la côte des Patagons, par $47^{\circ} 50'$ de latitude sud, et $64^{\circ} 37'$ de longitude occidentale, suivant nos dernières observations de distances.

Le 21, nous eûmes connaissance du cap Beau-Temps, ou de la pointe du nord de la rivière de Gallegos, sur la côte des Patagons; nous étions à environ trois lieues de terre. Nous prolongeâmes la côte des Patagons à trois et cinq lieues de distance.

Le 22, nous relevâmes à midi le cap des Vierges, à quatre lieues dans l'ouest: cette terre est basse, sans aucune ver-

daire; la vue qu'en a donnée l'éditeur du *Voyage de l'amiral Anson* m'a paru très-exacte, et sa position est parfaitement déterminée sur la carte du *second Voyage de Cook*.

Les sondes, jusqu'au cap des Vierges, apportent toujours de la vase ou de petits cailloux mêlés de vase, qui se trouvent ordinairement dans la direction de l'embouchure des rivières: mais, sur la terre de Feu, nous eûmes presque toujours fonds de roche, et de vingt-quatre à trente brasses seulement, quoiqu'à trois lieues de terre; ce qui me fait croire que cette côte n'est pas aussi saine que celle des Patagons.

La carte du capitaine Cook a déterminé avec la plus grande précision la latitude et la longitude des différens caps de cette terre.

Le gisement des côtes entre ces caps a été tracé d'après de bons relèvemens; mais les détails qui font la sûreté de la navigation n'ont pu être soignés: le capitaine Cook et tous les autres navigateurs ne peuvent répondre que des routes qu'ils ont faites ou des sondes qu'ils ont prises;

et il est
ils aient
qui ne l
tion de
tions qu

Le 25

lieue au
la poin
Maire;
la terre
sur la c
M. Bar
des pla
l'attend

Le to
me fut
plaisan
heures
arrond
où il y
je croi
mer l
gouver
de ces
étaient
les re
loin d

et il est possible qu'avec de belles mers , ils aient passé à côté de bancs ou battures qui ne brisaient point : ainsi cette navigation demande beaucoup plus de précautions que celle de nos continens d'Europe.

Le 25, à deux heures , je relevai à une lieue au sud le cap San-Diego , qui forme la pointe occidentale du détroit de le Maire ; j'avais prolongé , depuis le matin , la terre à cette distance , et j'avais suivi , sur la carte du capitaine Cook , la baie où M. Banks débarqua pour aller chercher des plantes , pendant que la Résolution l'attendait sous voiles.

Le temps nous était si favorable , qu'il me fut impossible d'avoir la même complaisance pour nos naturalistes. A trois heures je donnai dans le détroit , ayant arrondi à 3/4 de lieue la pointe San-Diego , où il y a des brisans qui ne s'étendent , je crois , qu'à un mille : mais , ayant vu la mer briser beaucoup plus au large , je gouvernai au sud-est , afin de m'éloigner de ces brisans ; je m'aperçus bientôt qu'ils étaient occasionés par les courans , et que les ressifs du cap San-Diego étaient fort loin de moi.

Comme il ventait bon frais du nord , j'étais le maître de me rapprocher de la terre de Feu ; je la prolongeai à une petite demi-lieue. Je trouvai le vent si favorable et la saison si avancée , que je me déterminai tout de suite à abandonner la relâche de la baie de Bon-Succès , et à faire route sans perdre un instant pour doubler le cap Horn. Je considérai qu'il m'était impossible de pourvoir à tous mes besoins sans y employer dix ou douze jours ; que ce temps m'avait été rigoureusement nécessaire à Sainte-Catherine , parce que dans ces baies ouvertes , où la mer brise avec force sur le rivage , il y a une moitié des jours pendant lesquels les canots ne peuvent pas naviguer. Si à cet inconvénient s'étaient joints des vents de sud , qui m'eussent arrêté pendant quelque temps dans la baie de Bon-Succès , la belle saison se serait écoulée , et j'aurais exposé mon vaisseau à des avaries , et mon équipage à des fatigues , très-préjudiciables au succès du voyage.

Ces considérations me déterminèrent à faire route pour l'île Juan Fernandez , qui était sur mon chemin , et où je devais

trouve
rafraic
goins
époqu
quatre
de Fe
que je
à ce q

Per
le M
grand
nous
sur la
Succè
de la
comm
mouil
baies
mais
Noël
tent u

Du
à une
fûme
vait e
tées ;
elles

trouver de l'eau et du bois , avec quelques rafraîchissemens bien supérieurs aux pingoins du détroit. Je n'avais pas à cette époque un seul malade ; il me restait quatre-vingts barriques d'eau ; et la terre de Feu a été si souvent visitée et décrite , que je ne pouvais me flatter de rien ajouter à ce qui en avait déjà été dit.

Pendant notre route dans le détroit de le Maire , les sauvages allumèrent de grands feux , suivant leur usage , pour nous engager à mouiller ; il y en avait un sur la pointe du nord de la baie de Bon-Succès , et un autre sur la pointe du nord de la baie de Valentin. Je suis persuadé , comme le capitaine Cook , qu'on peut mouiller indifféremment dans toutes ces baies ; on y trouve de l'eau et du bois , mais moins de gibier sans doute qu'au port Noël , à cause des sauvages qui les habitent une grande partie de l'année.

Durant notre navigation dans le détroit, à une demi-lieue de la terre de Feu , nous fûmes entourés de baleines : on s'apercevait qu'elles n'avaient jamais été inquiétées ; nos vaisseaux ne les effrayaient point ; elles nageaient majestueusement à la por-

tée du pistolet de nos frégates : elles seront souveraines de ces mers jusqu'au moment où des pêcheurs iront leur faire la même guerre qu'au Spitzberg ou au Groënland. Je doute qu'il y ait un meilleur endroit dans le monde pour cette pêche : les bâtimens seraient mouillés dans de bonnes baies, ayant de l'eau, du bois, quelques herbes antiscorbutiques et des oiseaux de mer ; les canots de ces mêmes bâtimens, sans s'éloigner d'une lieue, pourraient prendre toutes les baleines dont ils auraient besoin pour composer la cargaison de leurs vaisseaux. Le seul inconvénient serait la longueur du voyage, qui exigerait à peu près cinq mois de navigation pour chaque traversée ; et je crois qu'on ne peut fréquenter ces parages que pendant les mois de décembre, janvier et février.

L'horizon était si embrumé dans la partie de l'est, que nous n'avions pas aperçu la terre des États, dont nous étions cependant à moins de cinq lieues, puisque c'est la largeur totale du détroit. Nous avions serré la terre de Feu d'assez près pour apercevoir, avec nos lunettes, des sauvages qui allumaient de grands feux,

seule
désirs

Un
m'ava
de la
depuis
campa
pouva
le cap

Ce
sur la
savais
c'était
pas l
course
nissai
de fai
des pa
de ren
second
expéd
indiqu
l'hém
mispl
portai
mis d
nière

seule manière qu'ils aient d'exprimer leurs désirs de voir relâcher les vaisseaux.

Un autre motif plus puissant encore m'avait déterminé à abandonner la relâche de la baie de Bon-Succès ; je combinais depuis long-temps un nouveau plan de campagne , sur lequel cependant je ne pouvais rien décider qu'après avoir doublé le cap Horn.

Ce plan était de me rendre cette année sur la côte nord-ouest de l'Amérique : je savais que , si je n'en avais pas reçu l'ordre, c'était dans la seule crainte que je n'eusse pas le temps de faire une aussi longue course avant l'hiver ; car ce projet réunissait une infinité d'avantages : le premier de faire une route nouvelle , et de couper des parallèles sur lesquels il était possible de rencontrer plusieurs îles inconnues ; le second , de parcourir , d'une manière plus expéditive , tous les lieux qui m'étaient indiqués , en employant deux ans dans l'hémisphère nord , et deux ans dans l'hémisphère sud. Comme mes instructions portaient expressément qu'il m'était permis d'exécuter les ordres du roi de la manière qui me paraîtrait la plus convenable

au succès de ma campagne , je n'attendais, pour adopter entièrement ce nouveau plan, que de savoir l'époque où je serais enfin dans la mer du Sud.

Je doublai le cap Horn avec beaucoup plus de facilité que je n'avais osé l'imaginer ; je suis convaincu aujourd'hui que cette navigation est comme celle de toutes les latitudes élevées : les difficultés qu'on s'attend à rencontrer sont l'effet d'un ancien préjugé qui doit disparaître , et que la lecture du *Voyage de l'amiral Anson* n'a pas peu contribué à conserver parmi les marins.

Le 9 février , j'étais par le travers du détroit de Magellan dans la mer du Sud , faisant route pour l'île de Joan Fernandez : j'avais passé , suivant mon estime , sur la prétendue terre de Drake ; mais j'avais perdu peu de temps à cette recherche , parce que j'étais convaincu qu'elle n'existait pas. Depuis mon départ d'Europe , toutes mes pensées n'avaient eu pour objet que les routes des anciens navigateurs : leurs journaux sont si mal faits , qu'il faut en quelque sorte les deviner ; et les géographes qui ne sont pas marins , sont géné-

raler
qu'il
sainc
avai
quen
ou q
deva

Es
aprè
assa
par
rent
suiv
enfin
57 °
beau
nord
d'au
avai
du
Con
terr
ché
mir
la p
la
Ma

ralement si ignorans en hydrographie , qu'ils n'ont pu porter les lumières d'une saine critique sur des journaux qui en avaient grand besoin ; ils ont , en conséquence , tracé des îles qui n'existaient pas , ou qui , comme des fantômes , ont disparu devant les nouveaux navigateurs.

En 1578 , l'amiral Drake , cinq jours après sa sortie du détroit de Magellan , fut assailli , dans le grand Océan occidental , par des coups de vent très-forts qui durèrent près d'un mois. Il est difficile de le suivre dans ses différentes routes : mais enfin il eut connaissance d'une île par les 57° de latitude sud ; il y relâcha et y vit beaucoup d'oiseaux : courant ensuite au nord l'espace de vingt lieues , il trouva d'autres îles habitées par des sauvages qui avaient des pirogues ; ces îles produisaient du bois et des plantes antiscorbutiques. Comment méconnaître à cette relation la terre de Feu , sur laquelle Drake a relâché , et vraisemblablement l'île Diego-Ramirès , située à peu près par la latitude de la prétendue île de Drake ? A cette époque , la terre de Feu n'était pas connue. Le Maire et Schouten ne trouvèrent le détroit

qui porte leur nom qu'en 1616; et, toujours persuadés qu'il y avait dans l'hémisphère sud, comme dans l'hémisphère nord, des terres qui s'étendent jusqu'aux environs des pôles, ils crurent que la partie du sud de l'Amérique était coupée par des canaux, et qu'ils en avaient trouvé un second comme Magellan. Ces fausses idées étaient bien propres à jeter dans l'erreur l'amiral Drake, qui fut porté par les courans 12 ou 15° dans l'est, de son estime, ainsi qu'il est arrivé depuis, dans les mêmes parages, à cent autres navigateurs : cette probabilité devient une certitude, lorsqu'on réfléchit qu'un vaisseau de cette escadre, qui prit la bordée du nord pendant que son général courait celle du sud, rentra dans le même détroit de Magellan dont il venait de sortir; preuve évidente qu'il n'avait guère fait de chemin à l'ouest, et que l'amiral Drake n'avait pas dépassé la longitude de l'Amérique. On pourrait ajouter qu'il est contre toute vraisemblance qu'une île fort éloignée du continent, et par 57° de latitude, soit couverte d'arbres, lorsqu'on ne trouve pas même une plante ligneuse sur les îles Malouines, qui ne sont que par 53°; qu'il

n'y a a
pas m
séparé
cinq li
Drake
des ar
aux Pe
autres
de Feu
l'île de
cartes.

Les
vorabl
pas à
précie
l'île de
miné
bord,
pain e
obligé
ser ce
pour
s'étaie
rendat
dimin
qu'ien
déter

n'y a aucun habitant sur ces mêmes îles , pas même sur celle des États , qui n'est séparée du continent que par un canal de cinq lieues ; et qu'enfin la description que Drake fait des sauvages , des pirogues , des arbres et des plantes , convient si fort aux Pecherais , et généralement à tous les autres détails que nous avons sur la terre de Feu , que je suis à concevoir comment l'île de Drake peut encore exister sur les cartes.

Les vents d'ouest-sud-ouest m'étant favorables pour gagner au nord , je ne perdis pas à cette vaine recherche un temps si précieux , et je continuai ma route vers l'île de Juan Fernandez. Mais ayant examiné la quantité de vivres que j'avais à bord , je vis qu'il nous restait très-peu de pain et de farine , parce que j'avais été obligé , ainsi que M. de Langle , d'en laisser cent quarts à Brest , faute d'espace pour les contenir : les vers d'ailleurs s'étaient mis dans le biscuit ; ils ne le rendaient pas immangeable , mais ils en diminuaient la quantité d'environ un cinquième. Ces différentes considérations me déterminèrent à préférer la Conception à

l'île de Juan Fernandez. Je savais que cette partie du Chili était très-abondante en grains , qu'ils y étaient à meilleur marché que dans aucune contrée de l'Europe , et que j'y trouverais en abondance , et au prix le plus modéré , tous les autres comestibles : je dirigeai , en conséquence , ma route un peu plus à l'est.

Le 22 au soir , j'eus connaissance de l'île Mocha , qui est environ à cinquante lieues dans le sud de la Conception. La crainte d'être porté au nord par les courans m'avait fait rallier la terre ; mais je crois que c'est une précaution inutile , et qu'il suffit de se mettre en latitude de l'île Sainte-Marie , qu'il faut reconnaître , ayant attention de ne l'approcher qu'à la distance d'environ trois lieues , parce qu'il y a des roches sous l'eau qui s'étendent fort au large de la pointe du nord-ouest de cette île.

Lorsqu'elle est doublée , on peut ranger la terre ; tous les dangers sont alors hors de l'eau et à une petite distance du rivage. On a , en même temps , connaissance des Mamelles de Biobio : ce sont deux montagnes peu élevées dont le nom indique la

form
des l
cette
la ba
viro
tant
cette
quiri
deux
et la
lieue
Quiq
guère
plie
qu'av
On
Saint
la Co
dans
des v
Tale
A
blân
mais
été
cont
ayan

forme. Il faut gouverner un peu au nord des Mamelles sur la pointe de Talcaguana : cette pointe forme l'entrée occidentale de la baie de la Conception, qui s'étend environ trois lieues de l'est à l'ouest, et autant en profondeur du nord au sud ; mais cette entrée est rétrécie par l'île de Quiquirine, qui est placée au milieu et forme deux entrées : celle de l'est est la plus sûre et la seule pratiquée ; elle a environ une lieue de large : celle de l'ouest, entre l'île de Quiquirine et la pointe de Talcaguana, n'a guère qu'un quart de lieue ; elle est remplie de rochers, et on ne doit y passer qu'avec un bon pilote.

On trouve fonds sur la côte depuis l'île Sainte-Marie jusqu'à l'entrée de la baie de la Conception. Il y a un excellent mouillage dans toute cette baie ; mais on n'est à l'abri des vents du nord que devant le village de Talcaguana.

A deux heures après midi, nous doublâmes la pointe de l'île de Quiquirine ; mais les vents du sud, qui nous avaient été si favorables jusque-là, nous furent contraires : nous courûmes différens bords, ayant l'attention de sonder sans cesse.

Nous cherchions avec nos lunettes la ville de la Conception, que nous savions, d'après le plan de Frézier, devoir être au fond de la baie, dans la partie du sud-est; mais nous n'apercevions rien. A cinq heures du soir, il nous vint des pilotes qui nous apprirent que cette ville avait été ruinée par un tremblement de terre en 1751, qu'elle n'existait plus, et que la nouvelle ville avait été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière de Biobio. Nous apprîmes aussi, par ces pilotes, que nous étions attendus à la Conception, et que les lettres du ministre d'Espagne nous y avaient précédés. Nous continuâmes à louer pour approcher le fond de la baie; et à neuf heures du soir nous mouillâmes, à environ une lieue dans le nord-est du mouillage de Talcaguana, que nous devions prendre le lendemain. Vers dix heures du soir, M. Postigo, capitaine de frégate de la marine d'Espagne, vint à mon bord, dépêché par le commandant de la Conception; il y coucha, et il partit à la pointe du jour pour aller rendre compte de sa commission: il désigna auparavant au pilote du pays l'ancrage où il convenait

de no
cheval
che, d
abond
pour t
parut
eun va
n'était
lades;
deux

A s
lâmes
Talc
de fév
guana

Le

Le

au no

De

nous

vatio

point

37° 1

longi

de T

et 75

vatio

de nous mouiller ; et avant de monter à cheval , il envoya à bord de la viande fraîche, des fruits, des légumes en plus grande abondance que nous n'en avons besoin pour tout l'équipage , dont la bonne santé parut le surprendre. Jamais peut-être aucun vaisseau n'avait doublé le cap Horn et n'était arrivé au Chili sans avoir des malades : et il n'y en avait pas un seul sur nos deux bâtimens.

A sept heures du matin , nous appareillâmes , et nous mouillâmes dans l'anse de Talcaguana à onze heures , le 24 du mois de février, le milieu du village de Talcaguana nous restant au sud 21° ouest ;

Le fort Saint-Augustin au sud ;

Le fort Galves, auprès de notre aiguade, au nord-ouest 3° ouest.

Depuis notre arrivée sur la côte du Chili, nous avons fait , chaque jour, des observations de distances ; nous placerons la pointe du nord de l'île Sainte-Marie par $37^{\circ} 1'$ de latitude sud , et $75^{\circ} 55' 45''$ de longitude occidentale ; le milieu du village de Talcaguana, par $36^{\circ} 42' 21''$ de latitude et $75^{\circ} 20'$ de longitude , suivant les observations faites par M. Dagelet, dans nos

tentes astronomiques dressées sur le bord de la mer.

Description de la Conception. — Mœurs et coutumes des habitans. — Départ de Talcaguana. — Arrivée à l'île de Pâque.

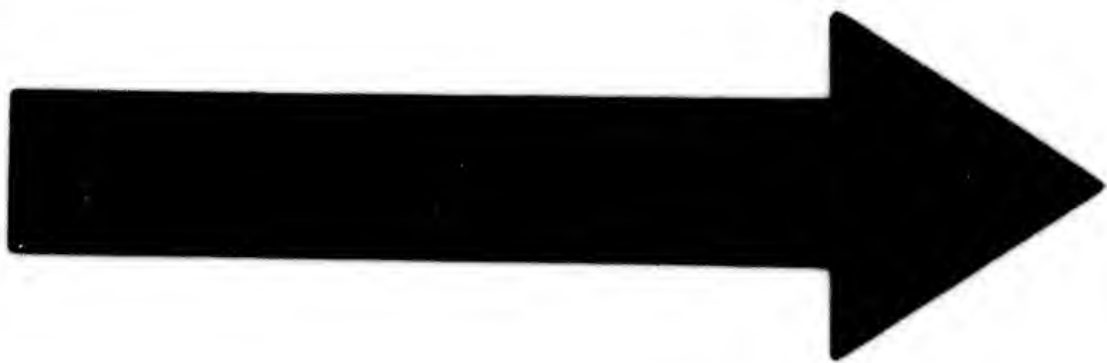
LA baie de la Conception est une des plus commodes qu'on puisse rencontrer dans aucune partie du monde : la mer y est tranquille ; il n'y a presque point de courans , quoique la marée y monte de six pieds trois pouces ; elle est haute les jours de nouvelle et pleine lune , à une heure 45 minutes. Cette baie n'est ouverte qu'au vent du nord , qui n'y souffle que pendant l'hiver de ces climats , c'est-à-dire depuis la fin de mai jusqu'en octobre : c'est la saison des pluies , qui sont continuelles durant cette mousson ; car on peut donner ce nom à ces vents constans auxquels succèdent des vents de sud qui durent le reste de l'année , et sont suivis du plus beau temps. Le seul mouillage où l'on soit à

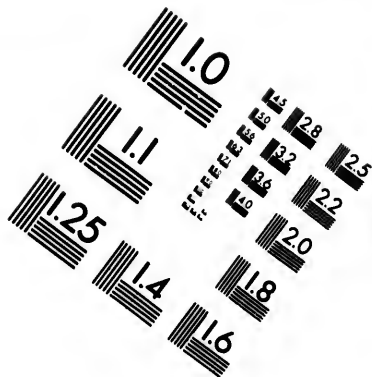
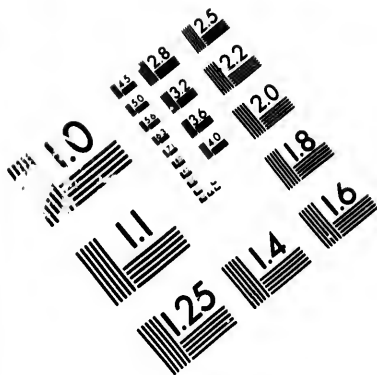
l'abri
ver, es
sur la
aujourd
de cett
ception
renven
en 175
la rivi
Talcag
qui ne
Palmy
tant co
cuites
tuiles
vinces

Apr
fut pl
sée pa
tans
haute
1763
place
de B
Cone
ils y
la ca

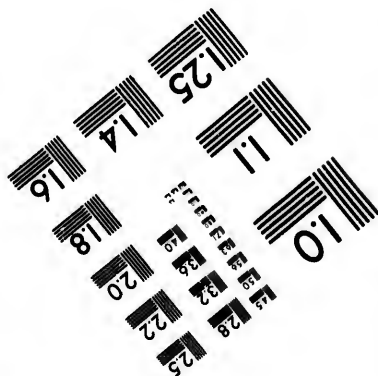
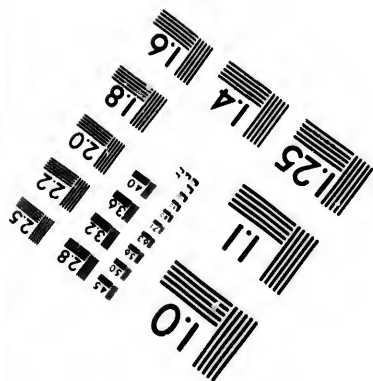
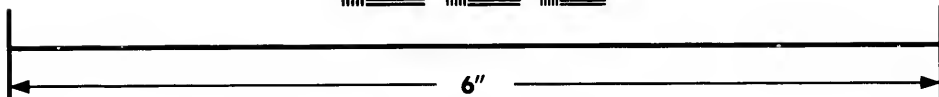
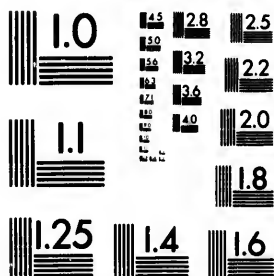
l'abri des vents de nord-est pendant l'hiver, est devant le village de Talcaguana, sur la côte du sud-ouest : c'est d'ailleurs aujourd'hui le seul établissement espagnol de cette baie, l'ancienne ville de la Conception, comme je l'ai déjà dit, ayant été renversée par un tremblement de terre en 1751 : elle était bâtie à l'embouchure de la rivière de Saint-Pierre, dans l'est de Talcaguana ; on en voit encore les ruines, qui ne dureront pas autant que celles de Palmyre, tous les bâtimens du pays n'étant construits qu'en torchis ou en briques cuites au soleil : les couvertures sont en tuiles creuses, comme dans plusieurs provinces méridionales de France.

Après la destruction de cette ville, qui fut plutôt engloutie par la mer que renversée par les secousses de la terre, les habitans se dispersèrent et campèrent sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement à un quart de lieue de la rivière de Biobio, et à trois lieues de l'ancienne Conception, et du village de Talcaguana : ils y bâtirent une nouvelle ville ; l'évêché, la cathédrale, les maisons religieuses, y





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST HANCOCK STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

24
26
28
32
36
40
45
50
56
63
72
84
96
108
125
144
168
200
225
256
300
360
420
480
540
600
648
720
800
900
1000

11
12
15
20
25
30
36
45
54
60
72
90
108
125
144
168
200
225
256
300
360
420
480
540
600
648
720
800
900
1000

furent transférés ; elle a une grande étendue , parce que les maisons n'ont qu'un seul étage , afin de mieux résister aux tremblemens de terre qui se renouvellent presque tous les ans.

Cette nouvelle ville contient environ dix mille habitans : c'est la demeure de l'évêque et du mestre-de-camp gouverneur militaire. Cet évêché confine au nord avec celui de San-Jago , capitale du Chili , où le gouverneur général fait sa résidence ; il est borné à l'est par les Cordilières , et s'étend au sud jusqu'au détroit de Magellan : mais ses vraies limites sont la rivière de Biobio , à un quart de lieue de la ville. Tout le pays au sud de ladite rivière appartient aux Indiens , à l'exception de l'île de Chiloé et d'un petit arrondissement autour de Ba'divia. On ne peut donner à ces peuples le nom de sujets du roi d'Espagne , avec lequel ils sont presque toujours en guerre ; aussi les fonctions du commandant espagnol sont-elles de la plus grande importance. Cet officier commande aux troupes réglées et aux milices , ce qui lui donne de grands rapports d'autorité avec tous les citoyens , qui , au civil , sont com-

mar
cha
de
Une
me
rera
rité
l'in
a pe
nies
l'au
civi
ou
par
peu
doi
sub
que
san
plu
rés
I
plu
Ch
la v
les
inn

mandés par un corrégidor : il est, de plus, chargé seul de la défense du pays, et obligé de combattre ou de négocier sans cesse. Une nouvelle administration est au moment de succéder à l'ancienne ; elle différera peu de celle de nos colonies : l'autorité sera partagée entre le commandant et l'intendant. Mais il faut observer qu'il n'y a point de conseil souverain dans les colonies espagnoles ; ceux qui sont revêtus de l'autorité du roi sont aussi juges des causes civiles , avec quelques assesseurs légistes : on sent que la justice n'étant pas rendue par des juges égaux en dignité , il est à peu près certain que l'opinion du chef doit presque toujours entraîner celle des subalternes ; ainsi la justice n'est rendue que par un seul , et il faudrait le supposer sans préjugés , sans passions , et doué des plus grandes lumières , pour qu'il n'en résultât pas de grands inconvéniens.

Il n'est point dans l'univers de terrain plus fertile que celui de cette partie du Chili : le blé y rapporte soixante pour un ; la vigne produit avec la même abondance : les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables , qui , sans aucun soin , y

multiplient au-delà de toute expression ; le seul travail est d'enclorre de barrières les propriétés de chaque particulier, et de laisser dans ces enceintes les bœufs, les chevaux, les mules et les moutons. Le prix ordinaire d'un gros bœuf est de huit piastres : mais il n'y a point d'acheteurs, et les habitans sont dans l'usage de faire tuer tous les ans une grande quantité de bœufs dont on conserve les cuirs et le suif ; ces deux articles sont envoyés à Lima. On boucane aussi quelques viandes pour la consommation des équipages qui naviguent sur les petits bâtimens caboteurs de la mer du Sud.

Aucune maladie n'est particulière à ce pays : mais il en est une qui y est assez commune et que je n'ose nommer ; ceux qui sont assez heureux pour s'en garantir parviennent à un âge très-avancé : il y a à la Conception plusieurs centenaires.

Malgré tant d'avantages, cette colonie est bien loin d'avoir fait les progrès qu'on devait attendre de sa situation, la plus propre à favoriser une grande population ; mais l'influence du gouvernement contrarie sans cesse celle du climat. Le régime

pro
éter
tion
aliu
les
Fra
em
ven
fait
tits
Lin
obj
ma
la s
ces
me
ent
écl
qu
au
cu
la
dé
so
qu

prohibitif existe au Chili dans toute son étendue : ce royaume, dont les productions, si elles étaient à leur *maximum*, alimenteraient la moitié de l'Europe ; dont les laines suffiraient aux manufactures de France et d'Angleterre ; dont les bestiaux, employés en salaison, produiraient un revenu immense ; ce royaume, dis-je, ne fait aucun commerce. Quatre ou cinq petits bâtimens lui apportent tous les ans de Lima, du sucre, du tabac, et quelques objets manufacturés en Europe, que ses malheureux habitans n'obtiennent que de la seconde ou troisième main, et après que ces mêmes objets ont payé des droits immenses à Cadix, à Lima, et enfin à leur entrée au Chili : ils ne peuvent donner en échange que du blé, qui est à si vil prix, que le cultivateur ne met aucun intérêt à augmenter ses défrichemens ; du suif, des cuirs, et quelques planches ; en sorte que la balance du commerce est toujours au désavantage du Chili, qui ne peut, avec son or* et ses minces objets d'échange,

* Suivant les notes qui m'ont été remises, l'or qu'on ramasse chaque année dans l'évêché de la

solder le sucre, l'herbe du Paraguai, le tabac, les étoffes, les toiles, les batistes, et généralement les différentes quincailleries nécessaires aux besoins ordinaires de la vie.

D'après ce tableau très-succinct, il est évident que, si l'Espagne ne change pas de système, si la liberté du commerce n'est pas autorisée, si les différens droits sur les consommations étrangères ne sont pas modérés, enfin si l'on perd de vue qu'un très-petit droit sur une consommation immense est plus profitable au fisc qu'un droit trop fort qui anéantit cette même consommation, le royaume du Chili ne parviendra jamais au degré d'accroissement qu'il doit attendre de sa situation.

Malheureusement ce pays produit un peu d'or; presque toutes les rivières y sont aurifères; l'habitant en lavant de la terre, peut, dit-on, gagner chaque jour une demi-piastre: mais comme les comestibles sont très abondans, il n'est excité au tra-

Conception, peut être évalué à deux cent mille piastres; il y a telle habitation à Saint-Domingue qui donne autant de revenu.

vail par aucun vrai besoin ; sans communication avec les étrangers, il ne connaît ni nos arts ni notre luxe, et il ne peut rien désirer avec assez de force pour vaincre son inertie : les terres restent en friche ; les plus actifs sont ceux qui donnent quelques heures au lavage du sable des rivières, ce qui les dispense d'apprendre aucun métier : aussi les maisons des habitans les plus riches sont-elles sans aucun meuble, et tous les ouvriers de la Conception sont étrangers.

La parure des femmes consiste en une jupe plissée, de ces anciennes étoffes d'or ou d'argent qu'on fabriquait autrefois à Lyon ; ces jupes, qui sont réservées pour les grandes occasions, peuvent, comme les diamans, être substituées dans les familles, et passer des grand'mères aux petites-filles : d'ailleurs ces parures sont à la portée d'un petit nombre de citoyennes ; les autres ont à peine de quoi se vêtir.

La paresse, bien plus que la crédulité et la superstition, a peuplé ce royaume de couvens de filles et d'hommes : ceux-ci jouissent d'une beaucoup plus grande liberté que dans aucun autre pays ; et le

malheur de n'avoir rien à faire, de ne tenir à aucune famille, d'être célibataires par état sans être séparés du monde, et de vivre retirés dans leurs cellules, les a rendus et devait les rendre les plus mauvais sujets de l'Amérique. Leur effronterie ne peut être exprimée; j'en ai vu rester au bal jusqu'à minuit, à la vérité éloignés de la bonne compagnie, et placés parmi les valets. Personne, plus que ces mêmes religieux, ne donnait à nos jeunes gens des renseignemens plus exacts sur des endroits que des prêtres n'auraient dû connaître que pour en interdire l'entrée.

Le peuple de la Conception est très-voleur, et les femmes y sont extrêmement complaisantes: c'est une race dégénérée, mêlée d'Indiens; mais les habitans du premier état, les vrais Espagnols, sont extrêmement polis et obligeans. Je manquerais à toute reconnaissance, si je ne les peignais avec les vraies couleurs qui conviennent à leur caractère; je tâcherai de le faire connaître en racontant notre propre histoire.

J'étais à peine mouillé devant le village de Talcaguana, qu'un dragon vint m'ap-

porter une lettre de M. Quexada , commandant par *interim* ; il m'annonçait que nous serions reçus comme des compatriotes , ajoutant , avec la plus extrême politesse , que les ordres qu'il avait reçus étaient , dans cette occasion , bien conformes aux sentimens de son cœur et à ceux de tous les habitans de la Conception. Cette lettre était accompagnée de rafraîchissemens de toute espèce , que chacun s'empressait d'envoyer en présent à bord ; nous ne pouvions consommer tant d'objets , et nous ne savions où les placer.

Obligé de donner mes premiers soins aux réparations de mon vaisseau , à l'établissement de nos horloges astronomiques à terre , et à celui de nos quarts de cercle , je ne pus tout de suite aller faire mes remerciemens à ce gouverneur : j'attendais avec impatience le moment de remplir ce devoir ; mais il me prévint , et il arriva à mon bord , suivi des principaux officiers de la colonie. Le lendemain , je rendis cette visite , accompagné de M. de Langle , de plusieurs officiers et passagers ; nous étions précédés par un détachement de dragons , dont le commandant avait can-

tonné une demi-compagnie à Talcaguana : depuis notre arrivée, elle était à nos ordres ainsi que leurs chevaux. M. Quexada, M. Sabatero, commandant l'artillerie, et le major de la place, vinrent au-devant de nous à une lieue de la Conception : nous descendîmes tous chez M. Sabatero, où l'on nous servit un très-bon dîner ; et, à la nuit, il y eut un grand bal où furent invitées les principales dames de la ville.

Le costume de ces dames, très-différent de celui auquel nos yeux étaient accoutumés, a été peint par M. Duché de Vancy. Une jupe plissée qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée fort au-dessous de la ceinture ; des bas rayés de rouge, de bleu et de blanc ; des souliers si courts, que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond ; voilà l'habillement des dames du Chili. Leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules. Leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent ; il est recouvert de deux mantilles, la première de mousseline, et la seconde, qui est par-dessus, de laine de différentes

couleurs, jaune, bleue ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid ; mais, dans les appartemens, elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux ; et il y a un jeu de mantilles de mousseline qu'on place et replace sans cesse, auquel les dames de la Conception ont beaucoup de grâce. Elles sont généralement jolies et d'une politesse si aimable, qu'il n'est certainement aucune ville maritime en Europe où des navigateurs étrangers puissent être reçus avec autant d'affection et d'aménité.

Vers minuit le bal cessa : la maison du commandant et de M. Sabatero ne pouvant contenir tous les officiers et passagers français, chaque habitant s'empessa de nous offrir des lits ; et nous fûmes ainsi répartis dans les différens quartiers de la ville.

Avant le dîner, nous avons été faire des visites aux principaux citoyens et à l'évêque, homme d'esprit, d'une conversation agréable, et d'une charité dont les évêques d'Espagne donnent de fréquens exemples. Il est créole du Pérou ; il n'a jamais été en Europe, et il ne doit son élévation qu'à

ses vertus. Il nous entretint du chagrin qu'aurait M. Higuins, le mestre-de-camp, d'être retenu par les Indiens sur la frontière pendant notre court séjour dans son gouvernement. Le bien que chacun disait de ce militaire, l'estime générale qu'on avait pour lui, me faisaient regretter que les circonstances le tinsent éloigné. On lui avait dépêché un courier; sa réponse, qui arriva pendant que nous étions encore à la ville, annonçait son prochain retour: il venait de conclure une paix glorieuse, et surtout bien nécessaire aux peuples de son gouvernement, dont les habitations éloignées sont exposées aux ravages de ces sauvages, qui massacrent les hommes, les enfans, et emmènent les femmes en captivité.

Les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains auxquels les armes des Européens inspiraient la terreur: la multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts immenses de l'Amérique, celle des bœufs et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont fait de ces peuples de vrais Arabes, que l'on peut comparer en

magrin
camp ,
entière
n gou-
sait de
n avait
que les
On lui
se , qui
re à la
our : il
use , et
ples de
itations
de ces
mmes ,
mes en

lus ces
armes
eur : la
se sont
rts im-
œufs et
nement
ples. de
arer en

tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de très-petits voyages ; ils marchent avec leurs troupeaux ; ils se nourrissent de leur chair, de leur lait, et quelquefois de leur sang* ; ils se couvrent de leur peau, dont ils font des casques, des cuirasses et des boucliers. Ainsi l'introduction de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui habitent depuis S. Jago jusqu'au détroit de Magellan : ils ne suivent presque plus aucun de leurs anciens usages ; ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits ; ils n'ont plus les mêmes vêtemens ; et ils ont une ressemblance bien plus marquée avec les Tartares ou avec les habitans des bords de la mer Rouge, qu'avec leurs ancêtres qui vivaient il y a deux siècles.

Il est aisé de sentir combien de tels peuples doivent être redoutables aux Espa-

* On m'a assuré qu'ils saignaient quelquefois leurs bœufs et leurs chevaux, et qu'ils en buvaient le sang.

gnols. Comment les suivre dans des courses aussi longues ? comment empêcher des attroupemens qui rassemblent en un seul point des peuples épars dans quatre cents lieues de pays , et forment des armées de trente mille hommes ?

M. Higuins a réussi à capter la bienveillance de ces sauvages , et a rendu le plus signalé service à la nation qui l'a adopté ; car il est né en Irlande , d'une de ces familles persécutées pour cause de religion , et pour leur ancien attachement à la maison de Stuart. Je ne puis me refuser au plaisir de faire connaître ce loyal militaire , dont les manières sont si fort de tous les pays. Comme les Indiens , je lui avais donné ma confiance après une heure de conversation. Son retour à la ville suivit de bien près sa lettre ; j'en étais à peine informé , qu'il arriva à Talcaguana , et je fus encore prévenu. Un mestre-de-camp de cavalerie est plutôt à cheval qu'un navigateur français ; et M. Higuins , chargé de la défense du pays , était d'une activité difficile à égaler : il renchérit encore , s'il est possible , sur les politesses de M. Quexada ; elles étaient si vraies , si affectueuses pour tous les

Français , que nulle expression ne pouvait rendre nos sentimens de reconnaissance. Comme nous en devions à tous les habitans , nous résolûmes de donner une fête générale avant notre départ , et d'y inviter toutes les dames de la Conception. Une grande tente fut dressée sur le bord de la mer ; nous y donnâmes à dîner à cent cinquante personnes , hommes ou femmes , qui avaient eu la complaisance de faire trois lieues pour se rendre à notre invitation : ce repas fut suivi d'un bal , d'un petit feu d'artifice , et enfin d'un ballon de papier , assez grand pour faire spectacle.

Le lendemain , la même tente nous servit pour donner un grand dîner aux équipages des deux frégates ; nous mangéâmes tous à la même table , M. de Langle et moi à la tête , chaque officier jusqu'au dernier matelot rangé suivant le rang qu'il occupait à bord : nos plats étaient des gamelles de bois. La gaité était peinte sur le visage de tous les matelots ; ils paraissaient mieux portans et mille fois plus heureux que le jour de notre sortie de Brest.

Le mestre-de-camp voulut à son tour

donner une fête : nous nous rendîmes tous à la Conception , excepté les officiers de service. M. Higuins vint au-devant de nous , et conduisit notre cavalcade chez lui , où une table de cent couverts était dressée : tous les officiers et habitans de marque y étaient invités , ainsi que plusieurs dames. A chaque service , un franciscain improvisateur récitait des vers espagnols pour célébrer l'union qui régnait entre les deux nations. Il y eut grand bal pendant la nuit ; toutes les dames s'y rendirent , parées de leurs plus beaux habits ; des officiers masqués y donnèrent un très-joli ballet : on ne peut , dans aucune partie du monde , voir une plus charmante fête ; elle était donnée par un homme adoré dans le pays , et à des étrangers qui avaient la réputation d'être de la nation la plus gaillante de l'Europe.

Mais ces plaisirs et cette bonne réception ne me faisaient pas perdre de vue mon objet principal. J'avais annoncé , le jour de mon arrivée , que je mettrai à la voile le 15 de mars , et que si , avant cette époque , les bâtimens étaient réparés , nos vivres , notre eau et nos bois embarqués ,

chacun aurait la liberté d'aller se promener à terre : rien n'était plus propre à hâter le travail que cette promesse, dont je craignais autant l'effet que les matelots le désiraient, parce que le vin est très-commun au Chili, que chaque maison du village de Talcaguana est un cabaret, et que les femmes du peuple y sont presque aussi complaisantes qu'à Taïti : il n'y eut cependant aucun désordre, et mon chirurgien ne m'a point annoncé que cette liberté ait eu des suites fâcheuses.

Le 15, à la pointe du jour, je fis signal de se préparer à appareiller ; mais les vents se fixèrent au nord : ils avaient été constamment du sud-sud-ouest au sud-ouest depuis notre séjour dans cette rade ; la brise commençait ordinairement à dix heures du matin, et finissait à la même heure de la nuit, cessant de meilleure heure, si elle avait commencé plus tôt, et réciproquement, durant jusqu'à minuit, si elle n'avait commencé qu'à midi ; en sorte qu'il y avait à peu près douze heures de brise et autant de calme. Cette règle eut lieu constamment jusqu'au 15, que les vents, après un calme absolu et une cha-

leur excessive , se fixèrent au nord ; il venta très-grand frais de cette partie , avec beaucoup de pluie pendant la nuit du 15 au 16 ; et le 17 , vers midi , il y eut une légère brise du sud-ouest avec laquelle j'appareillai : elle était très-faible , et elle ne nous conduisit qu'à deux lieues en dehors de la baie , où nous restâmes en calme plat , la mer fort houleuse des derniers vents du nord. Nous fûmes toute la nuit environnés de baleines ; elles nageaient si près de nos frégates , qu'elles jetaient l'eau à bord en soufflant : il est à remarquer qu'aucun habitant du Chili n'en a jamais harponné une seule ; la nature a accumulé tant de biens sur ce royaume , qu'il faut plusieurs siècles avant que cette branche d'industrie y soit cultivée.

Le 19 , les vents du sud me permirent de m'éloigner de terre ; je dirigeai ma route à l'est de l'île de Juan Fernandez , dont je ne pris pas connaissance , parce que sa position ayant été fixée d'après les observations du père Feuillée à la Conception , il est impossible qu'il y ait une erreur en longitude de 10 minutes.

Le 4 avril, je n'étais plus qu'à soixante lieues de l'île de Pâque; je ne voyais point d'oiseaux; les vents étaient au nord-nord-ouest: il est vraisemblable que si je n'eusse connu avec certitude la position de cette île, j'aurais cru l'avoir dépassée, et j'aurais reviré de bord. J'ai fait ces réflexions sur les lieux, et je suis contraint d'avouer que les découvertes des îles ne sont dues qu'au hasard, et que très-souvent des combinaisons fort sages en apparence en ont écarté les navigateurs.

Le 8 avril, à deux heures après midi, j'eus connaissance de l'île de Pâque, qui me restait à douze lieues dans l'ouest 5° sud: la mer était fort grosse, les vents au nord; ils ne s'étaient pas fixés depuis quatre jours, et ils avaient varié du nord au sud par l'ouest. Je crois que la proximité d'une petite île ne fut pas la seule cause de cette variété, et il est vraisemblable que les vents alizés ne sont pas constans, dans cette saison, au 27° degré. La pointe que j'apercevais était celle de l'est: j'étais précisément au même endroit où le capitaine Davis avait rencontré, en 1686, une île de sable, et, douze lieues

plus loin, une terre à l'ouest, que le capitaine Cook et M. Dalrymple ont cru être l'île de Pâque, retrouvée en 1722 par Roggwein.

Je prolongeai, pendant la nuit du 8 au 9 avril, la côte de l'île de Pâque, à trois lieues de distance : le temps était clair, et les vents avaient fait le tour du nord au sud-est, dans moins de trois heures. Au jour, je fis route par la baie de Cook : c'est celle de l'île qui est le plus à l'abri des vents du nord au sud, par l'est ; elle n'est ouverte qu'aux vents d'ouest ; et le temps était si beau, que j'avais l'espoir qu'ils ne souffleraient pas de plusieurs jours. A onze heures du matin, je n'étais plus qu'à une lieue du mouillage : l'Astrolabe avait déjà laissé tomber son ancre ; je mouillai très-près de cette frégate : mais le fond était si rapide, que les ancres de nos deux bâtimens ne prirent point ; nous fûmes obligés de les relever et de courir deux bords pour régagner le mouillage.

Cette contrariété ne ralentit pas l'ardeur des Indiens : ils nous suivirent à la nage jusqu'à une lieue au large ; ils montèrent à bord avec un air riant et une sécurité qui

me donnèrent la meilleure opinion de leur caractère. Des hommes plus soupçonneux eussent craint, lorsque nous remîmes à la voile, de se voir enlever et arracher à leur terre natale ; mais l'idée d'une perfidie ne parut pas même se présenter à leur esprit : ils étaient au milieu de nous, nus et sans armes ; une simple ficelle autour des reins servait à fixer un paquet d'herbes qui cachait leurs parties naturelles.

M. Hodges, peintre, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage, a fort mal rendu leur physionomie ; elle est généralement agréable, mais très-variée ; et n'a point, comme celle des Malais, des Chinois, des Chiliens, un caractère qui lui soit propre.

Je fis divers présens à ces Indiens ; ils préféraient des morceaux de toile peinte, d'une demi-aune, aux clous, aux couteaux et aux rassades ; mais ils désiraient encore davantage les chapeaux : nous en avions une trop petite quantité pour en donner à plusieurs. A huit heures du soir, je pris congé de mes nouveaux hôtes, leur faisant entendre, par signes, qu'à la pointe du jour je descendrais à terre : ils s'embar-

quèrent dans le canot en dansant , et ils se jetèrent à la mer à deux portées de fusil du rivage , sur lequel la lame brisait avec force : ils avaient eu la précaution de faire de petits paquets de mes présens , et chacun avait posé le sien sur sa tête pour le garantir de l'eau.

Description de l'île de Pâque. — Événemens qui nous y sont arrivés. — Mœurs et coutumes des habitans.

LA baie de Cook , dans l'île d'*Easter* ou de Pâque , est située par $27^{\circ} 11'$ de latitude sud , et $111^{\circ} 55' 30''$ de longitude occidentale. C'est le seul mouillage à l'abri des vents du sud-est et d'est , qui sont les vents ordinaires dans ces parages : on y serait en très-grand danger avec des vents d'ouest ; mais ils ne soufflent jamais de cette partie de l'horizon qu'après avoir passé de l'est au nord-est , au nord , et successivement à l'ouest : on a donc le temps d'appareiller ; et il suffit d'être à

un quart de lieue au large pour n'en avoir rien à craindre. Cette baie est facile à reconnaître : après avoir doublé les deux rochers de la pointe du sud de l'île, on doit ranger la terre à un mille de distance ; on aperçoit bientôt une petite anse de sable, qui est la reconnaissance la plus certaine. Lorsque cette anse reste à l'est 174 sud-est, et que les deux rochers dont j'ai parlé sont fermés par la pointe, on peut laisser tomber son ancre par vingt brasses, fond de sable, à un quart de lieue du rivage : si l'on est plus au large, on ne trouve fond que par trente-cinq ou quarante brasses, et il augmente si rapidement, que l'ancre ne tient point. Le débarquement est assez facile au pied d'une des statues dont je parlerai bientôt.

A la pointe du jour, je fis tout disposer pour notre descente à terre. Je devais me flatter d'y trouver des amis, puisque j'avais comblé de présens tous ceux qui étaient venus à bord la veille ; mais j'avais trop médité les relations des différens voyageurs, pour ne pas savoir que ces Indiens sont de grands enfans dont la vue de nos différens meubles excite si fort les désirs, qu'ils

mettent tout en usage pour s'en emparer. Je crus donc qu'il fallait les retenir par la crainte, et j'ordonnai qu'on mît à cette descente un petit appareil guerrier; nous la fîmes en effet avec quatre canots, et douze soldats armés. M. de Langle et moi étions suivis de tous les passagers et officiers, à l'exception de ceux qui étaient nécessaires à bord des deux frégates pour le service; nous composions, en y comprenant l'équipage de nos bâtimens à rames, environ soixante-dix personnes.

Quatre ou cinq cents Indiens nous attendaient sur le rivage: ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes; mais le plus grand nombre était nu: plusieurs étaient tatoués et avaient le visage peint d'une couleur rouge; leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie; ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

L'île, dans cette partie, est élevée d'environ vingt pieds; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur; et du pied de ces montagnes, le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet

espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux ; cette herbe recouvre de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre ; elles m'ont paru absolument les mêmes que celles de l'île de France , appelées dans le pays *giraumons* , parce que le plus grand nombre est de la grosseur de ce fruit : et ces pierres , que nous trouvions si incommodes en marchant , sont un bienfait de la nature ; elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité , et suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres que ces habitans ont eu l'imprudence de couper , dans des temps sans doute très-reculés ; ce qui a exposé leur sol à être calciné par l'ardeur du soleil , et les a réduits à n'avoir ni ravins , ni ruisseaux , ni sources : ils ignoraient que , dans les petites îles , au milieu d'un océan immense , la fraîcheur de la terre couverte d'arbres peut seule arrêter , condenser les nuages , et entretenir ainsi sur les montagnes une pluie presque continue , qui se répand en sources ou en ruisseaux dans les différens quartiers. Les îles qui sont privées de cet avantage , sont réduites à une sécheresse horrible , qui

peu à peu en détruit les plantes , les arbustes , et les rend presque inhabitables. M. de Langle et moi ne doutâmes pas que ce peuple ne dût le malheur de sa situation à l'imprudence de ses ancêtres ; et il est vraisemblable que les autres îles de la mer du Sud ne sont arrosées que parce que , très-heureusement , il s'y est trouvé des montagnes inaccessibles où il a été impossible de couper du bois : ainsi la nature n'a été plus libérale pour ces derniers insulaires qu'en leur paraissant plus avare , puisqu'elle s'est réservé des endroits où ils n'ont pu atteindre. Un long séjour à l'île de France , qui ressemble si fort à l'île de Pâque , m'a appris que les arbres n'y repoussent jamais , à moins d'être abrités des vents de mer par d'autres arbres , ou par des enceintes de murailles ; et c'est cette connaissance qui m'a découvert la cause de la dévastation de l'île de Pâque. Les habitans de cette île ont bien moins à se plaindre des éruptions de leurs volcans , éteints depuis long-temps , que de leur propre imprudence. Mais comme l'homme est de tous les êtres celui qui s'habitue le plus à toutes les situations , ce peuple m'a

paru moins malheureux qu'au capitaine Cook et à M. Forster. Ceux-ci arrivèrent dans cette île après un voyage long et pénible , manquant de tout , malades du scorbut ; ils n'y trouvèrent ni eau , ni bois , ni cochons : quelques poules , des bananes et des patates , sont de bien faibles ressources dans ces circonstances. Leurs relations portent l'empreinte de cette situation. La nôtre était infiniment meilleure : les équipages jouissaient de la plus parfaite santé ; nous avions pris au Chili ce qui nous était nécessaire pour plusieurs mois , et nous ne désirions de ce peuple que la faculté de lui faire du bien ; nous lui apportions des chèvres , des brebis , des cochons ; nous avions des graines d'oranger , de citronnier , de coton , de maïs , et généralement toutes les espèces qui pouvaient réussir dans son île.

Notre premier soin , après avoir débarqué , fut de former une enceinte avec des soldats armés , rangés en cercle ; nous enjoignîmes aux habitans de laisser cet espace vide ; nous y dressâmes une tente ; je fis descendre à terre les présens que je leur destinais , ainsi que les différens bestiaux :

mais comme j'avais expressément défendu de tirer , et que mes ordres portaient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil les Indiens qui seraient trop incommodés , bientôt les soldats furent eux-mêmes exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'était accru ; ils étaient au moins huit cents , et dans ce nombre il y avait bien certainement cent cinquante femmes. La physionomie de beaucoup de ces femmes était agréable ; elles offraient leurs faveurs à tous ceux qui voudraient leur faire quelque présent. Les Indiens nous engageaient à les accepter : quelques-uns d'entre eux donnèrent l'exemple des plaisirs qu'elles pouvaient procurer ; ils n'étaient séparés des spectateurs que par une simple couverture d'étoffe du pays ; et , pendant les agaceries de ces femmes , on enlevait nos chapeaux sur nos têtes et les mouchoirs de nos poches. Tous paraissaient complices des vols qu'on nous faisait ; car à peine étaient-ils commis , que , comme une volée d'oiseaux , ils s'enfuyaient au même instant : mais , voyant que nous ne faisons aucun usage de nos fusils , ils revenaient quelques minutes après ; ils

recommençaient leurs caresses, et épiaient le moment de faire un nouveau larcin : ce manège dura toute la matinée. Comme nous devions partir dans la nuit, et qu'un si court espace de temps ne nous permettait pas de nous occuper de leur éducation, nous prîmes le parti de nous amuser des ruses que ces insulaires employaient pour nous voler ; et afin d'ôter tout prétexte à aucune voie de fait, qui aurait pu avoir des suites funestes, j'annonçai que je ferais rendre aux soldats et aux matelots les chapeaux qui seraient enlevés. Ces Indiens étaient sans armes : trois ou quatre, sur un si grand nombre, avaient une espèce de massue de bois très-peu redoutable. Quelques-uns paraissaient avoir une légère autorité sur les autres ; je les pris pour des chefs, et je leur distribuai des médailles que j'attachai à leur cou avec une chaîne : mais je m'aperçus bientôt qu'ils étaient précisément les plus insignes voleurs ; et quoiqu'ils eussent l'air de poursuivre ceux qui enlevaient nos mouchoirs, il était facile de voir que c'était avec l'intention la plus décidée de ne pas les joindre.

Nous n'avions que huit ou dix heures à rester sur l'île, et nous ne voulions pas perdre ce temps; je confiai donc la garde de la tente et de tous nos effets à M. d'Escures, mon premier lieutenant; je le chargeai en outre du commandement de tous les soldats et matelots qui étaient à terre. Nous nous divisâmes ensuite en deux troupes: la première, aux ordres de M. de Langle, devait pénétrer le plus possible dans l'intérieur de l'île, semer des graines dans tous les lieux qui paraîtraient susceptibles de les propager, examiner le sol, les plantes, la culture, la population, les monumens, et généralement tout ce qui peut intéresser chez ce peuple très-extraordinaire; ceux qui se sentirent la force de faire beaucoup de chemin, s'enrôlèrent avec lui; il fut suivi de MM. Dagelet, de Lamanon, Duché, Dufresne, de la Martinière, du père Receveur, de l'abbé Mongès, et du jardinier: la seconde, dont je faisais partie, se contenta de visiter les monumens, les plate-formes, les maisons et les plantations à une lieue autour de notre établissement. Le dessin de ces monumens, donné par M. Hodges,

rend
vu. M
d'un
que d
son o
plus g
sur ce
mesu
ces de
larger
seura
d'épa
pourn
actue
aucun
à deu
femm
des h
dans
viron
vée a
il y
n'en
supp
de l'
et qu
plus

rend très-parfaitement ce que nous avons vu. M. Forster croit qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple beaucoup plus considérable que celui qui existe aujourd'hui ; mais son opinion ne me paraît pas fondée. Le plus grand des bustes grossiers qui sont sur ces plate-formes, et que nous avons mesurés, n'a que quatorze pieds six pouces de hauteur, sept pieds six pouces de largeur aux épaules, trois pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de largeur et cinq d'épaisseur à la base ; ces bustes, dis-je, pourraient être l'ouvrage de la génération actuelle, dont je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter la population à deux mille personnes. Le nombre des femmes m'a paru fort approchant de celui des hommes ; j'ai vu autant d'enfans que dans aucun autre pays ; et quoique, sur environ douze cents habitans que notre arrivée a rassemblés aux environs de la baie, il y eût au plus trois cents femmes, je n'en ai tiré d'autre conjecture que celle de supposer que les insulaires de l'extrémité de l'île étaient venus voir nos vaisseaux, et que les femmes, ou plus délicates, ou plus occupées de leur ménage et de leurs

enfans, étaient dans leurs maisons; en sorte que nous n'avons vu que celles qui habitent dans le voisinage de la baie. La relation de M. de l'Angle confirme cette opinion; il a rencontré dans l'intérieur de l'île beaucoup de femmes et d'enfans; et nous sommes entrés dans ces cavernes où M. Forster et quelques officiers du capitaine Cook crurent d'abord que les femmes pouvaient être cachées. Ce sont des maisons souterraines, de même forme que celles que je décrirai tout-à-l'heure, et dans lesquelles nous avons trouvé de petits fagots, dont le plus gros morceau n'avait pas cinq pieds de longueur, et n'excédait pas six pouces de diamètre. On ne peut cependant révoquer en doute que les habitans n'eussent caché leurs femmes, lorsque le capitaine Cook les visita en 1772; mais il m'est impossible d'en deviner la raison, et nous devons peut-être à la manière généreuse dont il se conduisit envers ce peuple, la confiance qu'il nous a montrée, et qui nous a mis à portée de mieux juger de sa population.

Tous les monumens qui existent aujourd'hui, et dont M. Duché a donné un des-

sin fo
sont p
en pe
semer
doute
actuel
qu'il
rable
mes s
moire
substi
ceaux
somm
ces es
vrage
sont e
un In
a dési
vraier
main
ment
autre
opini
éloig
péter
gle,
m'ay

sin fort exact , paraissent très-anciens ; ils sont placés dans des morais , autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossements qu'on trouve à côté. On ne peut douter que la forme de leur gouvernement actuel n'ait tellement égalé les conditions, qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupe du soin de conserver sa mémoire, en lui érigeant une statue. On a substitué à ces colosses de petits morceaux de pierres en pyramide ; celle du sommet est blanchie d'une eau de chaux : ces espèces de mausolées , qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme , sont empilés sur le bord de la mer ; et un Indien , en se couchant à terre , nous a désigné clairement que ces pierres couvraient un tombeau : levant ensuite les mains vers le ciel , il a voulu évidemment exprimer qu'ils croyaient à une autre vie. J'étais fort en garde contre cette opinion , et j'avoue que je les croyais très-éloignés de cette idée ; mais ayant vu répéter ce signe à plusieurs , et M. de Langlé , qui a voyagé dans l'intérieur de l'île , m'ayant rapporté le même fait , je n'ai plus

eu de doute là-dessus, et je crois que tous nos officiers et passagers ont partagé cette opinion : nous n'avons cependant vu la trace d'aucun culte ; car je ne crois pas que personne puisse prendre les statues pour des idoles, quoique ces Indiens aient montré une espèce de vénération pour elles. Ces bustes de taille colossale, dont j'ai déjà donné les dimensions, et qui prouvent bien le peu de progrès qu'ils ont fait dans la sculpture, sont d'une production volcanique, connue des naturalistes sous le nom de *lapillo* : c'est une pierre si tendre et si légère, que quelques officiers du capitaine Cook ont cru qu'elle pouvait être factice, et composée d'une espèce de mortier qui s'était durci à l'air. Il ne reste plus qu'à expliquer comment on est parvenu à élever, sans point d'appui, un poids aussi considérable : mais nous sommes certains que c'est une pierre volcanique fort légère, et qu'avec des leviers de cinq ou six toises, et glissant des pierres dessous, on peut, comme l'explique très-bien le capitaine Cook, parvenir à élever un poids encore plus considérable, et cent hommes suffisent pour cette opéra-

tion :
trava
merve
sa pie
et on
de no
que to
qu'on
qui e
et d'ig
diens
qu'ils
besoin
peu é

Je
les mo
dais p
jour :
geurs
sais p
pouva

La
cultur
de tra
procu
facilit
m'a f

tion : il n'y aurait pas d'espace pour le travail d'un plus grand nombre. Ainsi le merveilleux disparaît ; on rend à la nature sa pierre de lapillo, qui n'est point factice ; et on a lieu de croire que , s'il n'y a plus de nouveaux monumens dans l'île , c'est que toutes les conditions y sont égales , et qu'on est peu jaloux d'être roi d'un peuple qui est presque nu , qui vit de patates et d'ignames ; et réciproquement , ces Indiens ne pouvant être en guerre , puisqu'ils n'ont pas de voisins , n'ont pas besoin d'un chef qui ait une autorité un peu étendue.

Je ne puis hasarder des conjectures sur les mœurs de ce peuple , dont je n'entendais pas la langue , et que je n'ai vu qu'un jour : mais j'avais l'expérience des voyageurs qui m'avaient précédé ; je connaissais parfaitement leurs relations , et je pouvais y joindre mes propres réflexions.

La dixième partie de la terre y est à peine cultivée ; et je suis persuadé que trois jours de travail suffisent à chaque Indien pour se procurer la subsistance d'une année. Cette facilité de pourvoir aux besoins de la vie m'a fait croire que les productions de la

terre étaient en commun ; d'autant que je suis à peu près certain que les maisons sont communes au moins à tout un village ou district. J'ai mesuré une de ces maisons auprès de notre établissement * : elle avait trois cent dix pieds de longueur , dix pieds de largeur , et dix pieds de hauteur au milieu ; sa forme était celle d'une pirogue renversée ; on n'y pouvait entrer que par deux portes de deux pieds d'élévation , et en se glissant sur les mains. Cette maison peut contenir plus de deux cents personnes : ce n'est pas la demeure du chef , puisqu'il n'y a aucun meuble , et qu'un aussi grand espace lui serait inutile ; elle forme à elle seule un village , avec deux ou trois autres petites maisons peu éloignées.

Il y a vraisemblablement dans chaque district un chef qui veille plus particulièrement aux plantations. Le capitaine Cook a cru que ce chef en était le propriétaire ; mais si ce célèbre navigateur a eu quelque peine à se procurer une quantité considé-

* Cette maison n'était pas encore finie ; ainsi le capitaine Cook n'avait pu la voir.

nable
moins
mestil
conse
vendr

Qu
nes à
répub
dien
l'auto
partic
prodi

Qu
comm
sont
prou
des e
très-a
parfa
sur u
huit p
creus
entre
pente

* C
laves s

rable de patates et d'ignames, on doit moins l'attribuer à la disette de ces comestibles, qu'à la nécessité de réunir un consentement presque général pour les vendre.

Quant aux femmes, si elles sont communes à tout un district, et les enfans à la république, il est certain qu'aucun Indien ne paraissait avoir sur aucune femme l'autorité d'un mari; et si c'est le bien particulier de chacun, ils en sont très-prodiges.

Quelques maisons sont souterraines, comme je l'ai déjà dit; mais les autres sont construites avec des joncs, ce qui prouve qu'il y a dans l'intérieur de l'île des endroits marécageux: ces joncs sont très-artistement arrangés, et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est porté sur un socle de pierres de taille* de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lequel on a creusé, à distances égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente en se repliant en voûte; des paillass-

* Ces pierres ne sont pas du grès, mais des laves solides.

sons de jonc garnissent l'espace qui est entre ces perches.

On ne peut douter, comme l'observe le capitaine Cook, de l'identité de ce peuple avec celui des autres îles de la mer du Sud; même langage, même physionomie: leurs étoffes sont aussi fabriquées avec l'écorce du mûrier; mais elles sont très-rares, parce que la sécheresse a détruit ces arbres. Ceux de cette espèce qui ont résisté n'ont que trois pieds de hauteur; on est même obligé de les entourer de murailles pour les garantir des vents: il est à remarquer que ces arbres n'excèdent jamais la hauteur des murs qui les abritent.

Je ne doute pas qu'à d'autres époques ces insulaires n'aient eu les mêmes productions qu'aux îles de la Société. Les arbres à fruit auront péri par la sécheresse, ainsi que les cochons et les chiens, auxquels l'eau est absolument nécessaire. Mais l'homme qui, au détroit d'Hudson, boit de l'huile de baleine, s'accoutume à tout; et j'ai vu les naturels de l'île de Pâque boire de l'eau de mer, comme les albatros du cap Horn. Nous étions dans la

saison
saum
mer :
basse
Je ne
leur a
père
boive
ront.

A u
tente
bord
cond
j'y tr
mouc
les vo
des a
desce
voir
peau
comm
je ne
pas a
du sc
sans
cette
m'a d

saison humide ; on trouvait un peu d'eau saumâtre dans des trous au bord de la mer : ils nous l'offraient dans des calebasses , mais elle rebutait les plus altérés. Je ne me flatte pas que les cochons dont je leur ai fait présent multiplient ; mais j'espère que les chèvres et les brebis , qui boivent peu et aiment le sel , y réussiront.

A une heure après midi , je revins à la tente , dans le dessein de retourner à bord , afin que M. de Clonard , mon second , pût à son tour descendre à terre : j'y trouvai presque tout le monde sans mouchoir ; notre douceur avait enhardi les voleurs , et je n'avais pas été distingué des autres. Un Indien qui m'avait aidé à descendre d'une plate-forme , après m'avoir rendu ce service , m'enleva mon chapeau et s'enfuit à toutes jambes , suivi , comme à l'ordinaire , de tous les autres ; je ne le fis pas poursuivre , et ne voulus pas avoir le droit exclusif d'être garanti du soleil , vu que nous étions presque tous sans chapeau. Je continuai à examiner cette plate-forme : c'est le monument qui m'a donné la plus haute opinion des an-

ciens talens de ce peuple pour la bâtisse ; car le mot pompeux d'architecture ne convient point ici. Il paraît qu'il n'a jamais connu aucun ciment : mais il coupait et taillait parfaitement les pierres ; elles étaient placées et jointes suivant toutes les règles de l'art.

J'ai rassemblé des échantillons de ces pierres ; ce sont des laves de différente densité. La plus légère , qui doit conséquemment se décomposer la première , forme le revêtement du côté de l'intérieur de l'île : celui qui est tourné vers la mer est construit avec une lave infiniment plus compacte , afin de résister plus longtemps ; et je ne connais à ces insulaires aucun instrument ni matière assez dure pour tailler ces dernières pierres : peut-être un plus long séjour dans l'île m'eût donné quelques éclaircissemens à ce sujet. A deux heures, je revins à bord , et M. de Clonard descendit à terre. Bientôt deux officiers de l'Astrolabe arrivèrent pour me rendre compte que les Indiens venaient de commettre un vol nouveau qui avait occasioné une rixe un peu plus forte : des plongeurs avaient coupé sous l'eau le ca-

blot de
enlevé
que lo
dans l
pin no
plusiet
ils fur
un cou
fit auc
de tir
dont
doute
cessa
tranq
impos
duren
notre
Ils
établi
leurs
amis
à six
les ca
se pr
me r
lage,
je le

blot du canot de l'Astrolabe, et avaient enlevé son grappin; on ne s'en aperçut que lorsque les voleurs furent assez loin dans l'intérieur de l'île. Comme ce grappin nous était nécessaire, deux officiers et plusieurs soldats les poursuivirent; mais ils furent accablés d'une grêle de pierres: un coup de fusil à poudre tiré en l'air ne fit aucun effet; ils furent enfin contraints de tirer un coup de fusil à petit plomb, dont quelques grains atteignirent sans doute un de ces Indiens; car la lapidation cessa, et nos officiers purent regagner tranquillement notre tente: mais il fut impossible de rejoindre les voleurs, qui durent rester étonnés de n'avoir pu lasser notre patience.

Ils revinrent bientôt autour de notre établissement; ils recommencèrent à offrir leurs femmes, et nous fûmes aussi bons amis qu'à notre première entrevue. Enfin, à six heures du soir tout fut rembarqué; les canots revinrent à bord, et je fis signal de se préparer à appareiller. M. de Langle me rendit compte, avant notre appareillage, de son voyage dans l'intérieur de l'île; je le rapporterai dans le chapitre suivant:

il avait semé des graines sur toute sa route, et il avait donné à ces insulaires les marques de la plus extrême bienveillance. Je crois cependant achever leur portrait, en rapportant qu'une espèce de chef auquel M. de Langle faisait présent d'un bouc et d'une chèvre, les recevait d'un main et lui volait son mouchoir de l'autre.

Il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous ; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte : mais ils savent très-bien qu'ils commettent une action injuste , puisqu'ils prenaient la fuite à l'instant , pour éviter le châtiment qu'ils craignaient sans doute , et que nous n'aurions pas manqué de leur infliger , en le proportionnant au délit , si nous eussions eu quelque séjour à faire dans cette île ; car notre extrême douceur aurait fini par avoir des suites fâcheuses.

Il n'y a personne qui , ayant lu les relations des derniers voyageurs , puisse prendre les Indiens de la mer du Sud pour des sauvages ; ils ont au contraire fait de très-grands progrès dans la civilisation , et je les crois aussi corrompus qu'ils peuvent

l'être
ils se
n'est pa
ont com
s'y pre
de l'Eu
insulain
feintes
un seul
lait le p
on ven
raissait
petits s
Ils f
de treiz
près de
le sala
Indien
leur ég
n'a us
nait ;
donné
temen
en ont
J'ai
des île
moins

l'être relativement aux circonstances où ils se trouvent : mon opinion là-dessus n'est pas fondée sur les différens vols qu'ils ont commis , mais sur la manière dont ils s'y prenaient. Les plus effrontés coquins de l'Europe sont moins hypocrites que ces insulaires ; toutes leurs caresses étaient feintes ; leur physionomie n'exprimait pas un seul sentiment vrai : celui dont il fallait le plus se défier , était l'Indien auquel on venait de faire un présent , et qui paraissait le plus empressé à rendre mille petits services.

Ils faisaient violence à de jeunes filles de treize à quatorze ans pour les entraîner près de nous , dans l'espoir d'en recevoir le salaire ; la répugnance de ces jeunes Indiennes était une preuve qu'on violait à leur égard la loi du pays. Aucun Français n'a usé du droit barbare qu'on lui donnait ; et s'il y a eu quelques momens donnés à la nature , le désir et le consentement étaient réciproques , et les femmes en ont fait les premiers frais.

J'ai retrouvé dans ce pays tous les arts des îles de la Société , mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer , faute de

matières premières. Les pirogues ont aussi la même forme ; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fort étroites, de quatre ou cinq pieds de longueur , et elles peuvent porter quatre hommes au plus. Je n'en ai vu que trois dans cette partie de l'île , et je serais peu surpris que bientôt , faute de bois , il n'y en restât pas une seule : ils ont d'ailleurs appris à s'en passer ; et ils nagent si parfaitement , qu'avec la plus grosse mer , ils vont à deux lieues au large , et cherchent par plaisir , en retournant à terre , l'endroit où la lame brise avec le plus de force.

La côte m'a paru peu poissonneuse , et je crois que presque tous les comestibles de ces habitans sont tirés du règne végétal : ils vivent de patates , d'ignames , de bananes , de cannes à sucre , et d'un petit fruit qui croît sur les rochers , au bord de la mer , semblable aux grappes de raisin qu'on trouve aux environs du Tropicque , dans la mer Atlantique. On ne peut regarder comme une ressource quelques poules qui sont très-rares sur cette île : nos voyageurs n'ont aperçu aucun oiseau de terre , et ceux de mer n'y sont pas communs.

Les
d'intell
herbes
ils fert
dres.
deau.
morell
l'empl
qui pu
comm
ils la
il s'
leurs
ciété
couvr
de pi
de te
gent

Le
vaiss
vu n
ont
bous
sont
pou
fait
eus

Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. Ces insulaires arrachent les herbes, les amoncellent, les brûlent, et ils fertilisent ainsi la terre de leurs cendres. Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le solanum ou la morelle; mais j'ignore à quel usage ils l'emploient: si je leur connaissais des vases qui pussent résister au feu, je croirais que, comme à Madagascar ou à l'île de France, ils la mangent en guise d'épinards; mais ils n'ont d'autre manière de faire cuire leurs alimens que celle des îles de la Société, en creusant un trou en terre, et en couvrant leurs patates ou leurs ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre; en sorte que tout ce qu'ils mangent est cuit comme au four.

Le soin qu'ils ont pris de mesurer mon vaisseau, m'a prouvé qu'ils n'avaient pas vu nos arts comme des êtres stupides: ils ont examiné nos câbles, nos ancres, notre boussole, notre roue de gouvernail, et ils sont venus le lendemain avec une ficelle pour en reprendre la mesure, ce qui m'a fait croire qu'ils avaient eu quelques discussions à terre à ce sujet, et qu'il leur

était resté quelques doutes. Je les estime beaucoup moins , parce qu'ils m'ont paru capables de réflexion. Je leur en ai laissé une à faire , et peut-être elle leur échappera ; c'est que nous n'ayons fait contre eux aucun usage de nos forces , qu'ils n'ont pas méconnues , puisque le seul geste d'un fusil en joue les faisait fuir : nous n'avons , au contraire , abordé dans leur île que pour leur faire du bien ; nous les avons comblés de présens ; nous avons accablé de caresses tous les êtres faibles , particulièrement les enfans à la mamelle ; nous avons semé dans leurs champs toutes sortes de graines utiles ; nous avons laissé dans leurs habitations des cochons , des chèvres et des brebis qui y multiplieront vraisemblablement ; nous ne leur avons rien demandé en échange : néanmoins ils nous ont jeté des pierres , et ils nous ont volé tout ce qu'il leur a été possible d'enlever. Il eût encore une fois été imprudent dans d'autres circonstances de nous conduire avec autant de douceur ; mais j'étais décidé à partir dans la nuit , et je me flattais qu'au jour , lorsqu'ils n'apercevraient plus nos vaisseaux , ils attribue-

raient n
content
leurs pr
rait les
de cett
navigat
cette île
aux vai
îles de l

Voyage
de Pâ
mœur
et la C

« JE
compa
Dufres
père R
d'abor
térieu
pénibl
pierre
bientô

raient notre prompt départ au juste mécontentement que nous devions avoir de leurs procédés, et que cette réflexion pourrait les rendre meilleurs : quoi qu'il en soit de cette idée peut-être chimérique, les navigateurs y ont un très-petit intérêt, cette île n'offrant presque aucune ressource aux vaisseaux, et étant peu éloignée des îles de la Société.

Voyage de M. de Langle dans l'intérieur de l'île de Pâque. — Nouvelles observations sur les mœurs et les arts des naturels, sur la qualité et la culture de leur sol, etc.

« Je partis à huit heures du matin, accompagné de MM. Dagelet, de Lamanon, Dufresne, Duché, de l'abbé Mongès, du père Receveur et du jardinier : nous fîmes d'abord deux lieues dans l'est, vers l'intérieur de l'île ; le marcher était très-pénible à travers des collines couvertes de pierres volcaniques : mais je m'aperçus bientôt qu'il y avait des sentiers par les-

quels on pouvait facilement communiquer de case en case ; nous en profitâmes , et nous visitâmes plusieurs plantations d'ignames et de patates. Le sol de ces plantations était une terre végétale très-grasse, que le jardinier jugea propre à la culture de nos graines ; il sema des choux , des carottes , des betteraves , du maïs , des citrouilles ; et nous cherchâmes à faire comprendre aux insulaires que ces graines produiraient des fruits et des racines qu'ils pourraient manger : ils nous entendirent parfaitement, et dès-lors ils nous désignèrent les meilleures terres, nous indiquant les endroits où ils désiraient voir nos nouvelles productions. Nous ajoutâmes aux plantes légumineuses, des graines d'oranger, de citronnier et de coton, en leur faisant comprendre que c'étaient des arbres, et que ce que nous avions semé précédemment était des plantes.

» Nous ne rencontrâmes d'autre arbuste que le mûrier à papier et le mimosa ; il y avait aussi des champs assez considérables de morelle, que ces peuples m'ont paru cultiver dans les terres épuisées par les ignames et les patates. Nous continuâmes

notre r
quoiqu'
en une
gramen
de ravi
viro
mes au
nous a
vaissea
lunette
monum
il paraî
de les
leur pl
grand
seize p
compre
un pou
fort lég
six pie
la bas

» Ay
rassen
cette
sons
gueur
sée. T

notre route vers les montagnes , qui , quoiqu'assez élevées , se terminent toutes en une pente facile , et sont couvertes de gramin : nous n'aperçûmes aucune trace de ravin ni de torrent. Après avoir fait environ deux lieues à l'est , nous retournâmes au sud vers la côte du sud-est , que nous avons prolongée la veille avec nos vaisseaux , et sur laquelle , à l'aide de nos lunettes , nous avons aperçu beaucoup de monumens : plusieurs étaient renversés ; il paraît que ces peuples ne s'occupent pas de les réparer : d'autres étaient debout , leur plate-forme à moitié ruinée. Le plus grand de ceux que j'ai mesurés avait seize pieds dix pouces de hauteur , en y comprenant le chapiteau , qui a trois pieds un pouce , et qui est d'une lave poreuse fort légère ; sa largeur aux épaules était de six pieds sept pouces , et son épaisseur à la base , de deux pieds sept pouces.

» Ayant ensuite aperçu quelques cases rassemblées , je dirigeai ma route vers cette espèce de village , dont une des maisons avait trois cent trente pieds de longueur , et la forme d'une pirogue renversée. Très-près de cette case , nous remar-

quâmes les fondemens de plusieurs autres qui n'existent plus ; ils sont composés de pierres de lave taillées, dans lesquelles il y a des trous d'environ deux pouces de diamètre. Il nous parut que cette partie de l'île était mieux cultivée et plus habitée que les environs de la baie de Cook. Les monumens et les plate-formes y étaient aussi plus multipliés. Nous vîmes sur différentes pierres dont ces plate-formes sont composées, des squelettes grossièrement dessinés, et nous y aperçûmes des trous bouchés avec des pierres, par lesquels nous pensâmes qu'on devait communiquer à des caveaux qui contenaient les cadavres des morts. Un Indien nous expliqua, par des signes bien expressifs, qu'on les y enterrait, et qu'ils montaient ensuite au ciel. Nous rencontrâmes, sur le bord de la mer, des pyramides de pierres rangées à peu près comme des boulets dans un parc d'artillerie, et nous aperçûmes quelques ossemens humains dans le voisinage de ces pyramides et de ces statues qui toutes avaient le dos tourné vers la mer. Nous visitâmes dans la matinée sept différentes plate-formes sur lesquelles il y avait des

statues
différai
temps
ravages
trouvâ
pèce de
une sta
teur ; i
che du
relle, c
des pro
pendait
d'étoffe
contena
avait un
de long
et les ja
pouvait
d'année
statues
du pays
on voy
enceint
pieds
quatre
savoir
ou un

statues debout ou renversées ; elles ne différaient que par leur grandeur : le temps avait fait sur elles plus ou moins de ravages, suivant leur ancienneté. Nous trouvâmes auprès de la dernière une espèce de mannequin de jonc qui figurait une statue humaine de dix pieds de hauteur ; il était recouvert d'une étoffe blanche du pays, la tête de grandeur naturelle, et le corps mince, les jambes dans des proportions assez exactes ; à son cou pendait un filet en forme de panier revêtu d'étoffes blanches : il nous parut qu'il contenait de l'herbe. A côté de ce sac, il y avait une figure d'enfant, de deux pieds de longueur, dont les bras étaient en croix et les jambes pendantes. Ce mannequin ne pouvait exister depuis un grand nombre d'années ; c'était peut-être un modèle des statues qu'on érige aujourd'hui aux chefs du pays. A côté de cette même plate-forme, on voyait deux parapets qui formaient une enceinte de trois cent quatre-vingt-quatre pieds de longueur sur trois cent vingt-quatre pieds de largeur : nous ne pûmes savoir si c'était un réservoir pour l'eau, ou un commencement de forteresse contre

des ennemis ; mais il nous parut que cet ouvrage n'avait jamais été fini.

» En continuant à faire route au couchant, nous rencontrâmes environ vingt enfans qui marchaient sous la conduite de quelques femmes, et qui paraissaient aller vers les maisons dont j'ai déjà parlé.

» A l'extrémité de la pointe sud de l'île, nous vîmes le cratère d'un ancien volcan dont la grandeur, la profondeur et la régularité excitèrent notre admiration ; il a la forme d'un cône tronqué ; sa base supérieure, qui est la plus large, paraît avoir plus de deux tiers de lieue de circonférence. On peut estimer l'étendue de la base inférieure, en supposant que le côté du cône fait avec la verticale un angle d'environ 30° : cette base inférieure forme un cercle parfait ; le fond est marécageux ; on y aperçoit plusieurs grandes lagunes d'eau douce, dont la surface nous parut au-dessus du niveau de la mer : la profondeur de ce cratère est au moins de huit cents pieds.

» Le père Receveur, qui y descendit, nous rapporta que ce marais était bordé des plus belles plantations de bananiers

et de
l'avion
la côte
sidéra
grande
cette b
et sa
rence s
les côt
fond,
annon
éteints
fond d
ayons r
rondel
rappro
auprès
tité d'
che :
cette r
distric
pour o

* « L
la mer,
par le
siècles

et de mûriers. Il paraît, comme nous l'avions observé en naviguant le long de la côte, qu'il s'est fait un éboulement considérable vers la mer, qui a occasioné une grande brèche à ce cratère; la hauteur de cette brèche est d'un tiers du cône entier, et sa largeur d'un dixième de la circonférence supérieure. L'herbe qui a poussé sur les côtés du cône, les marais qui sont au fond, et la fécondité des terrains adjacens, annoncent que les feux souterrains sont éteints depuis long-temps*: nous vîmes au fond du cratère les seuls oiseaux que nous ayons rencontrés sur l'île; c'étaient des hirondelles de mer. La nuit me força de me rapprocher des vaisseaux. Nous aperçûmes auprès d'une maison une grande quantité d'enfans qui s'enfuirent à notre approche: il nous parut vraisemblable que cette maison logeait tous les enfans du district; leur âge était trop peu différent pour qu'ils pussent appartenir aux deux

* « Il y a sur le bord du cratère, du côté de la mer, une statue presque entièrement dévorée par le temps, qui prouve qu'il y a plusieurs siècles que le volcan est éteint. »

femmes qui paraissaient chargées d'en avoir soin. Il y avait auprès de cette maison un trou en terre où l'on cuisait des ignames et des patates, selon la manière pratiquée aux îles de la Société.

» De retour à la tente, je donnai à trois différens habitans les trois espèces d'animaux que nous leur destinions; je fis choix de ceux qui me parurent les plus propres à multiplier.

» Ces insulaires sont hospitaliers; ils nous ont présenté plusieurs fois des patates et des cannes à sucre: mais ils n'ont jamais manqué l'occasion de nous voler lorsqu'ils ont pu le faire impunément. A peine la dixième partie de l'île est-elle cultivée; les terrains défrichés ont la forme d'un carré long très-régulier, sans aucune espèce de clôture; le reste de l'île, jusqu'au sommet des montagnes, est couvert d'une herbe verte fort grossière. Nous étions dans la saison humide; nous trouvâmes la terre humectée à un pied de profondeur: quelques trous dans les collines contenaient un peu d'eau douce; mais nous ne rencontrâmes nulle part une eau courante. Le terrain paraît d'une bonne

qualité
plus fo
connu
ils pu
champ
avoir
des pi
ainsi l
rencon
de min
que tr
tures
ment
sent en
out
parce
sont b
que le
mune
trict;
aucun
gers,
tienne
et qu
les li
gées,
tion

qualité ; il serait d'une végétation encore plus forte s'il était arrosé. Nous n'avons connu à ces peuples aucun instrument dont ils puissent se servir pour cultiver leurs champs ; il est vraisemblable qu'après les avoir nettoyés, ils y font des trous avec des piquets de bois, et qu'ils plantent ainsi leurs patates et leurs ignames. On rencontre très-rarement quelques buissons de mimosa, dont les plus fortes tiges n'ont que trois pouces de diamètre. Les conjectures qu'on peut former sur le gouvernement de ce peuple, sont qu'ils ne composent entre eux qu'une seule nation, divisée en autant de districts qu'il y a de morais, parce qu'on remarque que les hameaux sont bâtis à côté de ces cimetières. Il paraît que les productions de la terre sont communes à tous les habitans du même district ; et comme les hommes offrent sans aucune délicatesse les femmes aux étrangers, on pourrait croire qu'elles n'appartiennent à aucun homme en particulier, et que, lorsque les enfans sont sevrés, on les livre à d'autres femmes qui sont chargées, dans chaque district, de leur éducation physique.

» On rencontre deux fois plus d'hommes que de femmes ; si en effet elles ne sont pas en moindre nombre , c'est parce que , plus casanières que les hommes , elles sortent moins de leurs maisons. La population entière peut être évaluée à deux mille personnes : plusieurs maisons que nous vîmes en construction , et le nombre des enfans , doivent faire penser qu'elle ne diminue pas ; cependant il y a lieu de croire que cette population était plus considérable lorsque l'île était boisée. Si ces insulaires avaient l'industrie de construire des citernes , ils remédieraient par-là à un des plus grands malheurs de leur situation , et ils prolongeraient peut-être le cours de leur vie : on ne voit pas dans cette île un seul homme qui paraisse âgé de plus de soixante-cinq ans , si toutefois on peut juger de l'âge d'un peuple qu'on connaît si peu , et dont la manière de vivre est si différente de la nôtre. »

Départ de
nomic
Mouil
de Mo

EN P
de Paq
nord ,
une lie
nous m
main à
étions
furent
est : le
ne cha
les ven
se fixé
nous
bonite
frégat
nirent
mois
équip

Départ de l'île de Pâque. — Observations astronomiques. — Arrivée aux îles Sandwich. — Mouillage dans la baie de Keriporepô de l'île de Mowée. — Départ.

EN partant de la baie de Cook dans l'île de Pâque, le 10 au soir, je fis route au nord, et prolongeai la côte de cette île à une lieue de distance, au clair de la lune : nous ne la perdîmes de vue que le lendemain à deux heures du soir, et nous en étions à vingt lieues. Les vents jusqu'au 17 furent constamment du sud-est à l'est-sud-est : le temps était extrêmement clair ; il ne changea et ne se couvrit que lorsque les vents passèrent à l'est-nord-est, où ils se fixèrent depuis le 17 jusqu'au 20, et nous commençâmes alors à prendre des bonites, qui suivirent constamment nos frégates jusqu'aux îles Sandwich, et fournirent, presque chaque jour, pendant un mois et demi, une ration complète aux équipages. Cette bonne nourriture main-

tint notre santé dans le meilleur état ; et après dix mois de navigation , pendant lesquels il n'y eut que vingt-cinq jours de relâche , nous n'eûmes pas un seul malade à bord des deux bâtimens. Nous naviguions dans des mers inconnues ; notre route était à peu près parallèle à celle du capitaine Cook en 1777, lorsqu'il fit voile des îles de la Société pour la côte du nord-ouest de l'Amérique ; mais nous étions environ huit cents lieues plus à l'est. Je me flattais , dans un trajet de près de deux mille lieues , de faire quelque découverte ; il y avait sans cesse des matelots au haut des mâts , et j'avais promis un prix à celui qui le premier apercevrait la terre. Afin de découvrir un plus grand espace , nos frégates marchaient de front pendant le jour , laissant entre elles un intervalle de trois ou quatre lieues.

M. Dagelet , dans cette traversée comme dans toutes les autres , ne laissait jamais échapper l'occasion de faire des observations de distances ; leur accord avec les montres de M. Berthoud était si parfait , que la différence n'a jamais été que de 10 à 15 minutes de degré : elles se servaient

de pré
avait
nous
des cou
tude es
nous p
de lati
ron tre
ils reve
vitesse
prirent
arrivée
d'estim
longitu
les anc
mais e
aurion
l'est. C
des co
provie
gnoles
trouvé
part
Mend
nation
sur le
Je doi

de preuve l'une à l'autre. M. de Langle avait des résultats aussi satisfaisans , et nous connaissions chaque jour la direction des courans par la différence de la longitude estimée à la longitude observée : ils nous portèrent à l'ouest jusqu'à un degré de latitude sud , avec une vitesse d'environ trois lieues en vingt-quatre heures ; ils reversèrent ensuite à l'est avec la même vitesse , jusque par les 7° nord qu'ils reprirent leur cours à l'ouest : et à notre arrivée aux îles Sandwich , notre longitude d'estime différait à peu près de 5° de la longitude observée ; en sorte que si , comme les anciens navigateurs , nous n'avions jamais eu aucun moyen d'observation , nous aurions placé les îles Sandwich 5° plus à l'est. C'est , sans doute , de cette direction des courans peu observée autrefois , que proviennent les erreurs des cartes espagnoles ; car il est remarquable qu'on a retrouvé , dans ces derniers temps , la plupart des îles découvertes par Quiros , Mendana , et autres navigateurs de cette nation , mais toujours trop rapprochées , sur leurs cartes , des côtes de l'Amérique. Je dois même ajouter que , si l'amour-pro-

pre de nos pilotes n'avait pas un peu souffert de la différence qui se trouvait chaque jour entre la longitude estimée et la longitude observée, il est très-probable que nous aurions eu 8 ou 10° d'erreur à notre atterrissage, et que conséquemment, dans des temps moins éclairés, nous aurions placé les îles Sandwich 10° plus à l'est.

Ces réflexions me laissèrent beaucoup de doute sur l'existence du groupe d'îles appelé, par les Espagnols, *la Mesa, los Majos, la Disgraciada*. Sur la carte que l'amiral Anson prit à bord du galion espagnol, et que l'éditeur de son voyage a fait graver, ce groupe est placé précisément par la même latitude que les îles Sandwich, et 16 ou 17° plus à l'est. Mes différences journalières en longitude me firent croire que ces îles étaient absolument les mêmes; mais ce qui acheva de me convaincre, ce fut le nom de *Mesa*, qui veut dire *table*, donné par les Espagnols à l'île d'Owhyhee: j'avais lu dans la description de cette même île par le capitaine King, qu'après en avoir doublé la pointe orientale, on découvrait une montagne appelée *Mowna-roa*, qu'on aperçoit

très-lo
» à la
» appo
glaise
capitain

Quoi
que je
arriver
décidai
portât
résultat
de renc
bliées c
d'un siè
l'éloign
vées des
sent mo
ner que
par l'e
l'honne
miratio
de ce
mes ye
celui q
de ces
a fait c
religio

très-long-temps : « Elle est, dit-il, aplatie » à la cime, et forme ce que les marins » appellent un plateau. » L'expression anglaise est même plus significative, car le capitaine King dit *table-land*.

Quoique la saison fût très-avancée, et que je n'eusse pas un instant à perdre pour arriver sur les côtes de l'Amérique, je me décidai tout de suite à faire une route qui portât mon opinion jusqu'à l'évidence : le résultat, si j'étais dans l'erreur, devait être de rencontrer un second groupe d'îles oubliées des Espagnols depuis peut-être plus d'un siècle, de déterminer leur position et l'éloignement précis où je les aurais trouvées des îles Sandwich. Ceux qui connaissent mon caractère ne pourront soupçonner que j'aie été guidé dans cette recherche par l'envie d'enlever au capitaine Cook l'honneur de cette découverte. Plein d'admiration et de respect pour la mémoire de ce grand homme, il sera toujours à mes yeux le premier des navigateurs ; et celui qui a déterminé la position précise de ces îles, qui en a exploré les côtes, qui a fait connaître les mœurs, les usages, la religion des habitans, et qui a payé de son

sang toutes les lumières que nous avons aujourd'hui sur ces peuples ; celui-là , dis-je , est le vrai Christophe Colomb de cette contrée , de la côte d'Alaska , et de presque toutes les îles de la mer du Sud. Le hasard fait découvrir des îles aux plus ignorans ; mais il n'appartient qu'aux grands hommes comme lui de ne rien laisser à désirer sur les pays qu'ils ont vus. Les marins , les philosophes , les physiciens , chacun trouve dans ses voyages ce qui fait l'objet de son occupation ; tous les hommes peut-être , du moins tous les navigateurs , doivent un tribut d'éloges à sa mémoire : comment m'y refuser au moment d'aborder le groupe d'îles où il a fini si malheureusement sa carrière ?

Le 7 mai , par 8° de latitude nord , nous aperçûmes beaucoup d'oiseaux de l'espèce des pétrels , avec des frégates et des paille-en-culs ; ces deux dernières espèces s'éloignent , dit-on , peu de terre ; nous voyions aussi beaucoup de tortues passer le long du bord ; l'Astrolabe en prit deux qu'elle partagea avec nous , et qui étaient fort bonnes. Les oiseaux et les tortues nous suivirent jusque par les 14°

et je ne doute pas que nous n'ayons passé auprès de quelque île vraisemblablement inhabitée ; car un rocher au milieu des mers sert plutôt de repaire à ces animaux, qu'un pays cultivé. Nous étions alors fort près de Rocca-Partida et de la Nublada : je dirigeai ma route pour passer à peu près à vue de Rocca-Partida , si sa longitude était bien déterminée ; mais je ne voulus pas courir par sa latitude , n'ayant pas , relativement à mes autres projets , un seul jour à donner à cette recherche : je savais très-bien que , de cette manière , il était probable que je ne la rencontrerais pas , et je fus peu surpris de n'en avoir aucune connaissance. Lorsque sa latitude fut dépassée , les oiseaux disparurent ; et jusqu'à mon arrivée aux îles Sandwich , sur un espace de cinq cents lieues , nous n'en avons jamais vu plus de deux ou trois dans le même jour.

Croyant rendre un service important à la géographie , si je parvenais à enlever des cartes ces noms oiseux qui désignent des îles qui n'existent pas , et éternisent des erreurs très-préjudiciables à la navigation , je voulus , afin de ne laisser aucun

doute , prolonger ma route jusqu'aux îles Sandwich : je formai même le projet de passer entre l'île d'Owhyhee et celle de Mowée , que les Anglais n'ont pas été à portée d'explorer , et je me proposai de descendre à terre à Mowée , d'y traiter de quelques comestibles , et d'en partir sans perdre un instant. Je savais qu'en ne suivant que partiellement mon plan , et ne parcourant que deux cents lieues sur cette ligne , il resterait encore des incrédules , et je voulus qu'on n'eût pas la plus légère objection à me faire.

Le 18 mai , j'étais par 20° de latitude nord , et 139° de longitude occidentale , précisément sur l'île Disgraciada des Espagnols , et je n'avais encore aucun indice de terre.

Le 20 , j'avais coupé par le milieu le groupe entier de los Majos , et je n'avais jamais eu moins d'apparence d'être dans les environs d'aucune île ; je continuai de courir à l'ouest sur ce parallèle entre 20 et 21° : enfin , le 28 au matin , j'eus connaissance des montagnes de l'île d'Owhyhee , qui étaient couvertes de neige , et bientôt après de celles de Mowée , un peu moins

élev
de
j'en
l'en
bord
le ca
cher
Mow
A
l'ou
n'ou
l'île
geai
se p
mon
avoit
elles
pren
pou
son
gne
hab
den
ma
clin
jou
qu

élevées que celles de l'autre île. Je forçai de voiles pour approcher la terre : mais j'en étais encore à sept ou huit lieues à l'entrée de la nuit ; je la passai bord sur bord , attendant le jour pour donner dans le canal formé par ces deux îles , et pour chercher un mouillage sous le vent de Mowée , auprès de l'île Morokinne.

A neuf heures du matin , j'apercevais , à l'ouest 22° nord , un îlot que les Anglais n'ont pas été à portée de voir. L'aspect de l'île Mowée était ravissant ; j'en prolongai la côte à une lieue. Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes , et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des Indiens ; elles sont si multipliées , qu'on pourrait prendre un espace de trois à quatre lieues pour un seul village : mais toutes les cases sont sur le bord de la mer ; et les montagnes en sont si rapprochées , que le terrain habitable m'a paru avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Il faut être marin , et réduit , comme nous , dans ces climats brûlans , à une bouteille d'eau par jour , pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui cou-

ronnaient les montagnes ; la verdure , les bananiers qu'on apercevait autour des habitations , tout produisait sur nos sens un charme inexprimable : mais la mer brisait sur la côte avec la plus grande force ; et , nouveaux Tantales , nous étions réduits à désirer et à dévorer des yeux ce qu'il nous était impossible d'atteindre.

Je voulais terminer avant la nuit le développement de cette partie de l'île , jusqu'à celle de Morokinne , auprès de laquelle je me flattais de trouver un mouillage à l'abri des vents alizés : ce plan , dicté par les circonstances impérieuses où je me trouvais , ne me permit pas de diminuer de voiles pour attendre environ cent cinquante pirogues qui se détachèrent de la côte ; elles étaient chargées de fruits et de cochons que les Indiens nous proposaient d'échanger contre des morceaux de fer.

Presque toutes les pirogues abordèrent l'une ou l'autre frégate ; mais notre vitesse était si grande , qu'elles se remplissaient d'eau le long du bord : les Indiens étaient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée ; ils se jetaient à la nage ; ils couraient d'abord après leurs cochons ; et

les ra
vaient
en vic
ment ;
regagi
qu'ils
et qui
d'autr
aussi
verser
pirogu
nous
vint in
nous f
de qu
nous
près c
Les
cune
moye
pieds
largeu
leur
mens
cinq
bâtim
des t

les rapportant dans leurs bras, ils soulevaient avec leurs épaules leurs pirogues, en vidaient l'eau et y remontaient gaiement, cherchant, à force de pagaie, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été dans l'instant occupé par d'autres auxquels le même accident était aussi arrivé. Nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues ; et quoique le commerce que nous faisons avec ces bons Indiens convînt infiniment aux uns et aux autres, il nous fut impossible de nous procurer plus de quinze cochons et quelques fruits, et nous manquâmes l'occasion de traiter de près de trois cents autres.

Les pirogues étaient à balancier ; chacune avait de trois à cinq hommes ; les moyennes pouvaient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à peu près autant de profondeur : nous en pesâmes une de cette dimension, dont le poids n'excédait pas cinquante livres. C'est avec ces frêles bâtimens que les habitans de ces îles font des trajets de soixante lieues, traversent

des canaux qui ont vingt lieues de largeur, comme celui entre Atooi et Wohao, où la mer est fort grosse ; mais ils sont si bons nageurs, qu'on ne peut leur comparer que les phoques et les loups marins.

A mesure que nous avancions, les montagnes semblaient s'éloigner vers l'intérieur de l'île, qui se montrait à nous sous la forme d'un amphithéâtre assez vaste, mais d'un vert jaune : on n'apercevait plus de cascades ; les arbres étaient beaucoup moins rapprochés dans la plaine ; les villages étaient composés de dix à douze cabanes seulement, très-éloignées les unes des autres. A chaque instant, nous avions un juste sujet de regretter le pays que nous laissions derrière nous ; et nous ne trouvâmes un abri que lorsque nous eûmes sous les yeux un rivage affreux où la lave avait autrefois coulé, comme les cascades coulent aujourd'hui dans l'autre partie de l'île.

Après avoir gouverné au sud-ouest-quart-ouest jusqu'à la pointe du sud-ouest de l'île Mowée, je vins à l'ouest, et successivement au nord-ouest, pour gagner un mouillage que l'Astrolabe avait déjà pris à un tiers de lieue de terre.

Les Indiens des villages de cette partie de l'île s'empressèrent de venir à bord dans leurs pirogues, apportant, pour commercer avec nous, quelques cochons, des patates, des bananes, des racines de pied-de-veau que les Indiens nomment *tarro*, avec des étoffes et quelques autres curiosités faisant partie de leur costume. Je ne voulus leur permettre de monter à bord que lorsque la frégate fut mouillée, et que les voiles furent serrées; je leur dis que j'étais *Taboo*, et ce mot, que je connaissais d'après les relations anglaises, eut tout le succès que j'en attendais. M. de Langle, qui n'avait pas pris la même précaution, eut un instant le pont de sa frégate très-embarrassé par une multitude de ces Indiens; mais ils étaient si dociles, ils craignaient si fort de nous offenser, qu'il était extrêmement aisé de les faire rentrer dans leurs pirogues. Je n'avais pas d'idée d'un peuple si doux, si plein d'égards. Lorsque je leur eus permis de monter sur ma frégate, ils n'y faisaient pas un pas sans notre agrément; ils avaient toujours l'air de craindre de nous déplaire; la plus grande fidélité régnait dans leur

commerce. Nos morceaux de vieux cercles de fer excitaient infiniment leurs désirs; ils ne manquaient pas d'adresse pour s'en procurer, en faisant bien leurs marchés : jamais ils n'auraient vendu en bloc une quantité d'étoffes ou plusieurs cochons ; ils savaient très-bien qu'il y aurait plus de profit pour eux à convenir d'un prix particulier pour chaque article.

Cette habitude du commerce, cette connaissance du fer qu'ils ne doivent pas aux Anglais, d'après leur aveu, sont de nouvelles preuves de la fréquentation que ces peuples ont eue anciennement avec les Espagnols *. Cette nation avait, il y a un

* Il paraît certain que ces îles ont été découvertes pour la première fois par Gaétan, en 1542. Ce navigateur partit du port de la Nativité sur la côte occidentale du Mexique, par 20° de latitude nord : il fit route à l'ouest; et après avoir parcouru neuf cents lieues sur cette aire de vent (sans conséquemment changer de latitude), il eut connaissance d'un groupe d'îles habitées par des sauvages presque nus. Ces îles étaient bordées de corail; il y avait des cocos et plusieurs autres fruits, mais ni or ni argent : il les nomma les *îles des Rois*, vraisemblablement du jour où il fit cette découverte; et il nomma

siècle
faire

île de
plus à
phes,
les dé
point
îles S

ajoute
11^e de
et le 2

clure d

Cett
chiffre
pague
siècle,
cet oc

Je s
chiffre
mer qu
route d
trompe
ficile d
vent.

Quo
ajouter
même
peuple
lement
nord a

siècle, de très-fortes raisons pour ne pas faire connaître ces îles, parce que les mers

île des Jardins; celle qu'il trouva vingt lieues plus à l'ouest. Il eût été impossible aux géographes, d'après cette relation, de ne pas placer les découvertes de Gaétan précisément au même point où le capitaine Cook a retrouvé depuis les îles Sandwich : mais le rédacteur espagnol ajoute que ces îles sont situées entre le 9^e et le 11^e degré de latitude, au lieu de dire entre le 19^e et le 21^e, comme tous les marins doivent le conclure d'après la route de Gaétan.

Cette dixaine oubliée est-elle une erreur de chiffre, ou un trait de politique de la cour d'Espagne, qui avait un très-grand intérêt, il y a un siècle, à cacher la position de toutes les îles de cet océan ?

Je suis porté à croire que c'est une erreur de chiffre, parce qu'il eût été maladroit d'imprimer que Gaétan, parti des 20^o de latitude, fit route directement à l'ouest : si on avait voulu tromper sur la latitude, il n'eût pas été plus difficile de lui faire parcourir une autre aire de vent.

Quoi qu'il en soit, à la dixaine près qu'il faut ajouter à la latitude de Gaétan, tout se rapporte : même distance de la côte du Mexique, même peuple, mêmes productions en fruits, côte également bordée en corail, même étendue enfin du nord au sud; le gisement des îles Sandwich étant

occidentales de l'Amérique étaient infestées de pirates qui auraient trouvé des vivres chez ces insulaires, et qui, au contraire, par la difficulté de s'en procurer, étaient obligés de courir à l'ouest vers les mers des Indes, ou de retourner dans la mer Atlantique par le cap Horn. Lorsque la navigation des Espagnols à l'occident a été réduite au seul galion de Manille, je crois que ce vaisseau, qui était extrêmement riche, a été contraint par les propriétaires à faire une route fixe qui diminuât leurs risques. Ainsi peu à peu cette nation a perdu peut-être jusqu'au souvenir de ces îles conservées sur la carte générale du troisième voyage de Cook, par le lieutenant Roberts, avec leur ancienne position à 15° plus à l'est que les îles Sandwich; mais leur identité avec ces dernières me

à peu près entre le 19° et le 21° degré, comme celles de Gaétan entre le 9° et le 11°. Cette nouvelle preuve, jointe à celles déjà citées, me paraît porter cette discussion de géographie au dernier degré d'évidence: j'aurais pu ajouter encore qu'il n'existe aucun groupe d'îles entre le 9° et le 11° degré; c'est la route ordinaire des galions d'Acapulco à Manille.

parais
nettoy

Il ét
serrées
lenden
de fai
me re
nous m
tie de l
couran
dirigé
côté du
ques j
suffirai
un bien
sont pa
dustrie
beauc
les rel
gouver
qui règ
y a un
tend gr
chef, e
imagin
Indien
est au

paraissant démontrée , j'ai cru devoir en nettoyer la surface de la mer.

Il était si tard lorsque nos voiles furent serrées , que je fus obligé de remettre au lendemain la descente que je me proposais de faire sur cette île , où rien ne pouvait me retenir qu'une aiguade facile : mais nous nous apercevions déjà que cette partie de la côte était absolument privée d'eau courante, la pente des montagnes ayant dirigé la chute de toutes les pluies vers le côté du vent. Peut-être un travail de quelques journées sur la cime des montagnes suffirait pour rendre commun à toute l'île un bien si précieux ; mais ces Indiens ne sont pas encore parvenus à ce degré d'industrie : ils sont cependant très-avancés à beaucoup d'autres égards. On connaît par les relations anglaises la forme de leur gouvernement : l'extrême subordination qui règne parmi eux est une preuve qu'il y a une puissance très-reconnue qui s'étend graduellement du roi au plus petit chef , et pèse sur la classe du peuple. Mon imagination se plaisait à les comparer aux Indiens de l'île de Pâque, dont l'industrie est au moins aussi avancée : les monumens

de ces derniers montrent même plus d'intelligence ; leurs étoffes sont mieux fabriquées , leurs maisons mieux construites : mais leur gouvernement est si vicieux , que personne n'a droit d'arrêter le désordre ; ils ne reconnaissent aucune autorité ; et quoique je ne les croie pas méchants , il n'est que trop ordinaire à la licence d'entraîner des suites fâcheuses et souvent funestes. En faisant le rapprochement de ces deux peuples , tous les avantages étaient en faveur de celui des îles Sandwich , quoique tous mes préjugés fussent contre lui , à cause de la mort du capitaine Cook. Il est plus naturel à des navigateurs de regretter un aussi grand homme , que d'examiner de sang-froid si quelque imprudence de sa part n'a pas , en quelque sorte , contraint les habitans d'Owhyhee à recourir à une juste défense.

La nuit fut fort tranquille. A la pointe du jour le grand canot de l'Astrolabe fut détaché avec MM. de Vaujuas , Boutin et Bernizet ; ils avaient ordre de sonder une baie très-profonde qui nous restait au nord-ouest , et dans laquelle je soupçonnais un meilleur mouillage que le nôtre : mais

ce nou
ble , ne
nous oc
officiers
n'offran
et n'ay
doit êtr

A hu
des deu
deux pu
més, con
tenant c
suivis d
n'avaier
service ,
appareil
dès la p
bord da
continué
suiviren
l'air de
jamais c
sonnes
nous att
débarqu
ciers ; ne
lions no

ce nouveau mouillage , quoique praticable , ne valait guère mieux que celui que nous occupions. Suivant le rapport de ces officiers , cette partie de l'île de Mowée , n'offrant aux navigateurs ni eau ni bois , et n'ayant que de très-mauvaises rades , doit être assez peu fréquentée.

A huit heures du matin , quatre canots des deux frégates étaient prêts à partir ; les deux premiers portaient vingt soldats armés , commandés par M. de Pierrevert , lieutenant de vaisseau. M. de Langle et moi , suivis de tous les passagers et officiers qui n'avaient pas été retenus à bord par le service , étions dans les deux autres. Cet appareil n'effraya point les naturels , qui , dès la pointe du jour , étaient le long du bord dans leurs pirogues ; ces Indiens continuèrent leur commerce ; ils ne nous suivirent point à terre , et ils conservèrent l'air de sécurité que leur visage n'avait jamais cessé d'exprimer. Cent vingt personnes environ , hommes ou femmes , nous attendaient sur le rivage. Les soldats débarquèrent les premiers avec leurs officiers ; nous fixâmes l'espace que nous voulions nous réserver : les soldats avaient la

baïonnette au bout du fusil , et faisaient le service avec autant d'exactitude qu'en présence de l'ennemi. Ces formes ne firent aucune impression sur les habitans : les femmes nous témoignaient par les gestes les plus expressifs qu'il n'était aucune marque de bienveillance qu'elles ne fussent disposées à nous donner ; et les hommes dans une attitude respectueuse cherchaient à pénétrer le motif de notre visite, afin de prévenir nos désirs. Deux Indiens qui paraissaient avoir quelque autorité sur les autres , s'avancèrent ; ils me firent très-gravement une assez longue harangue dont je ne compris pas un mot , et ils m'offrirent chacun en présent un cochon que j'acceptai. Je leur donnai , à mon tour, des médailles , des haches et d'autres morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Mes libéralités firent un très-grand effet : les femmes redoublèrent de caresses, mais elles étaient peu séduisantes ; leurs traits n'avaient aucune délicatesse , et leur costume permettait d'apercevoir, chez le plus grand nombre , les traces des ravages occasionés par la maladie vénérienne. Comme aucune femme

n'était
crus q
les m
ques ;
souven
laissé
ressent
Qu'i
miner
les vér
ce crim
relatio
Pour d
tures ,
de M.
chirurg
visité ,
attaque
remarq
ment g
tervalle
aussi d
de cet
l'avoir
mère. J
Cook ,
borda

n'était venue à bord dans les pirogues, je crus qu'elles attribuaient aux Européens les maux dont elles portaient les marques ; mais je m'aperçus bientôt que ce souvenir, en le supposant réel, n'avait laissé dans leur âme aucune espèce de ressentiment.

Qu'il me soit permis cependant d'examiner si les navigateurs modernes sont les véritables auteurs de ces maux, et si ce crime, qu'ils se reprochent dans leur relation, n'est pas plus apparent que réel. Pour donner plus de poids à mes conjectures, je les appuierai sur les observations de M. Rollin, homme très-éclairé, et chirurgien-major de mon équipage. Il a visité, dans cette île, plusieurs individus atteints de la maladie vénérienne, et il a remarqué des accidens dont le développement graduel eût exigé en Europe un intervalle de douze ou quinze ans ; il a vu aussi des enfans de sept à huit ans atteints de cette maladie, et qui ne pouvaient l'avoir contractée que dans le sein de leur mère. J'observerai de plus que le capitaine Cook, en passant aux îles Sandwich, n'aborda la première fois qu'à Atooi et Onee-

heow, et que, neuf mois après, en revenant du nord, il trouva que les habitans de Mowée qui vinrent à son bord étaient presque tous atteints de cette maladie. Comme Mowée est à soixante lieues au vent d'Atooi, ce progrès m'a semblé trop rapide pour ne pas laisser quelques doutes. Si l'on joint à ces différentes observations celle qui résulte de l'ancienne communication de ces insulaires avec les Espagnols, il paraîtra sans doute probable qu'ils partagent depuis long-temps avec les autres peuples les malheurs attachés à ce fléau de l'humanité.

J'ai cru devoir cette discussion aux navigateurs modernes. L'Europe entière, trompée par leur propre relation, leur eût à jamais reproché un crime que les chefs de cette expédition croient n'avoir pu empêcher. Il est cependant un reproche auquel ils ne peuvent échapper, c'est de n'avoir pris que des précautions insuffisantes pour éviter le mal; et s'il est à peu près démontré que cette maladie n'est point l'effet de leur imprudence, il ne l'est pas également que leur communication avec ces peuples ne lui ait donné une plus

grande
beauco

Après
à six s
de nou
sur le b
Pierrev
de nos
descen

Quo
miers d
sent ab
pas dev
du roi
à cet é
Les plu
de voir
qu'ils c
compte
sembla
droits l
un obj
habitan
depuis
leurs a
ment é
gion n

grande activité , et n'en ait rendu les suites beaucoup plus effrayantes.

Après avoir visité le village , j'ordonnai à six soldats commandés par un sergent de nous accompagner : je laissai les autres sur le bord de la mer, aux ordres de M. de Pierrevert ; ils étaient chargés de la garde de nos canots dont aucun matelot n'était descendu.

Quoique les Français fussent les premiers qui , dans ces derniers temps , eussent abordé sur l'île de Mowée , je ne crus pas devoir en prendre possession au nom du roi : les usages des Européens sont , à cet égard , trop complètement ridicules. Les philosophes doivent gémir sans doute de voir que des hommes , par cela seul qu'ils ont des canons et des baïonnettes , comptent pour rien soixante mille de leurs semblables ; que , sans respect pour leurs droits les plus sacrés , ils regardent comme un objet de conquête une terre que ses habitans ont arrosée de leur sueur , et qui , depuis tant de siècles , sert de tombeau à leurs ancêtres. Ces peuples ont heureusement été connus à une époque où la religion ne servait plus de prétexte aux vio-

lences et à la cupidité. Les navigateurs modernes n'ont pour objet, en décrivant les mœurs des peuples nouveaux, que de compléter l'histoire de l'homme; leur navigation doit achever la reconnaissance du globe; et les lumières qu'ils cherchent à répandre ont pour unique but de rendre plus heureux les insulaires qu'ils visitent, et d'augmenter leurs moyens de subsistance.

C'est par une suite de ces principes qu'ils ont déjà transporté dans leurs îles des taureaux, des vaches, des chèvres, des brebis, des beliers; qu'ils y ont aussi planté des arbres, semé des graines de tous les pays, et porté des outils propres à accélérer les progrès de l'industrie. Pour nous, nous serions amplement dédommagés des fatigues extrêmes de cette campagne, si nous pouvions parvenir à détruire l'usage de ces sacrifices humains, qu'on dit être généralement répandu chez les insulaires de la mer du Sud. Mais, malgré l'opinion de M. Anderson et du capitaine Cook, je crois, avec le capitaine King, qu'un peuple aussi bon, aussi doux, aussi hospitalier, ne peut être anthropophage;

une religion atroce s'associe difficilement avec des mœurs douces : et puisque le capitaine King dit , dans sa relation , que les prêtres d'Owhyhee étaient leurs meilleurs amis , je dois en conclure que , si la douceur et l'humanité ont déjà fait des progrès dans cette classe chargée des sacrifices humains , il faut que le reste des habitans soit encore moins féroce : il paraît donc évident que l'anthropophagie n'existe plus parmi ces insulaires ; mais il n'est que trop vraisemblable que c'est depuis peu de temps.

Le sol de l'île n'est composé que de détrimens de lave et autres matières volcaniques. Les habitans ne boivent que de l'eau saumâtre , puisée dans des puits peu profonds et si peu abondans , que chacun ne pourrait pas fournir une demi-barrique d'eau par jour. Nous rencontrâmes dans notre promenade quatre petits villages de dix à douze maisons ; elles sont construites et couvertes en paille , et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres ; les toits sont à deux pentes : la porte , placée dans le pignon , n'a que trois pieds et demi d'élévation , et on ne peut y entrer

sans être courbé ; elle est fermée par une simple claie que chacun peut ouvrir. Les meubles de ces insulaires consistent dans des nattes qui , comme nos tapis , forment un parquet très-propre , et sur lequel ils couchent ; ils n'ont d'ailleurs d'autres ustensiles de cuisine que des calebasses très-grosses auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent lorsqu'elles sont vertes ; ils les vernissent , et y tracent , en noir , toute sorte de dessins ; j'en ai vu aussi qui étaient collées l'une à l'autre , et ornaient ainsi des vases très-grands : il paraît que cette colle résiste à l'humidité , et j'aurais bien désiré en connaître la composition. Les étoffes , qu'ils ont en très-grande quantité , sont faites avec le mûrier à papier comme celles des autres insulaires ; mais , quoiqu'elles soient peintes avec beaucoup plus de variété , leur fabrication m'a paru inférieure à toutes les autres. A mon retour , je fus encore harangué par des femmes qui m'attendaient sous des arbres ; elles m'offrirent en présent plusieurs pièces d'étoffes que je payai avec des haches et des clous.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trou-

ver ici
relation
connaît
ces îles
restés
plus l'
pays :
raconté

Notr
res, en
sans qu
à forme
à bord
un che
et un
rouges
cochon
tarro ,
pirogu
petits :

Nou
qu'à ci
pour d
et la p
un can
naître ;
pas de

ver ici des détails sur un peuple que les relations anglaises nous ont si bien fait connaître : ces navigateurs ont passé dans ces îles quatre mois , et nous n'y sommes restés que quelques heures ; ils avaient de plus l'avantage d'entendre la langue du pays : nous devons donc nous borner à raconter notre propre histoire.

Notre rembarquement se fit à onze heures, en très-bon ordre , sans confusion , et sans que nous eussions la moindre plainte à former contre personne. Nous arrivâmes à bord à midi. M. de Clonard y avait reçu un chef, et avait acheté de lui un manteau et un beau casque recouvert de plumes rouges ; il avait aussi acheté plus de cent cochons , des bananes , des patates , du tarro , beaucoup d'étoffes , des nattes , une pirogue à balancier , et différens autres petits meubles en plumes et en coquilles.

Nous n'achevâmes de lever notre ancre qu'à cinq heures du soir ; il était trop tard pour diriger ma route entre l'île de Ranai et la partie ouest de l'île Mowée : c'était un canal nouveau que j'aurais voulu reconnaître ; mais la prudence ne me permettait pas de l'entreprendre la nuit. Jusqu'à huit

heures nous eûmes de folles brises avec lesquelles nous ne pûmes faire une demi-lieue. Enfin le vent se fixa au nord-est ; je dirigeai ma route à l'ouest , passant à égale distance de la pointe du nord-ouest de l'île Tahoorowa et de la pointe du sud-ouest de l'île Ranai. Au jour , je mis le cap sur la pointe du sud-ouest de l'île Morotoi , que je rangeai à trois quarts de lieue , et je débouquai , comme les Anglais , par le canal qui sépare l'île de Wohao de celle de Morotoi : cette dernière île ne m'a point paru habitée dans cette partie , quoique , suivant les relations anglaises , elle le soit beaucoup dans l'autre. Il est remarquable que , dans ces îles , les parties les plus fertiles , les plus saines , et conséquemment les plus habitées , sont toujours au vent. Nos îles de la Guadeloupe , de la Martinique , etc. , ont une si parfaite ressemblance avec ce nouveau groupe , que tout m'y a paru absolument égal , au moins relativement à la navigation.

MM. Dagelet et Bernizet ont pris avec le plus grand soin tous les relèvemens de la partie de Mowée que nous avons parcourue , ainsi que de l'île Morokinne : il a été

impos
mais
lieues

Le p
nous
nous
huit
quinze
de géo
tant ,
six île
qui no
de l'île
parure
c'est
quinze
gates :
foènes
ment
prend
chaqu
avion
sans
ne no
cents
rature

* T

impossible aux Anglais , qui n'en ont jamais approché qu'à la distance de dix lieues , de donner rien d'exact.

Le premier juin , à six heures du soir , nous étions en dehors de toutes les îles ; nous avons employé moins de quarante-huit heures à cette reconnaissance , et quinze jours au plus pour éclaircir un point de géographie qui m'a paru très-important , puisqu'il enlève des cartes cinq ou six îles qui n'existent pas. Les poissons qui nous avaient suivis depuis les environs de l'île de Pâque jusqu'au mouillage , disparurent. Un fait assez digne d'attention , c'est que le même banc de poissons a fait quinze cents lieues à la suite de nos frégates : plusieurs bonites , blessées par nos foènes * , portaient sur le dos un signalement auquel il était impossible de se méprendre ; et nous reconnaissons ainsi , chaque jour , les mêmes poissons que nous avions vus la veille. Je ne doute pas que , sans notre relâche aux îles Sandwich , ils ne nous eussent suivis encore deux ou trois cents lieues , c'est-à-dire jusqu'à la température à laquelle ils n'auraient pu résister.

* Trident avec lequel on harponne le poisson.

Départ des îles Sandwich.—Indices de l'approche de la côte d'Amérique. — Reconnaissance du mont Saint-Élie. — Découverte de la baie de Monti. — Les canots vont reconnaître l'entrée d'une grande rivière, à laquelle nous conservons le nom de rivière de Behring. — Reconnaissance d'une baie très-profonde. — Rapport favorable de plusieurs officiers, qui nous engage à y relâcher. — Risques que nous courons en y entrant. — Description de cette baie, à laquelle je donne le nom de *Baie ou Port des Français*. — Mœurs et coutumes des habitants.— Échanges que nous faisons avec eux.— Détail de nos opérations pendant notre séjour.

LES vents d'est continuèrent jusque par les 30° de latitude nord. je fis route au nord; le temps fut beau. Les provisions fraîches que nous nous étions procurées pendant notre courte relâche aux îles Sandwich, assuraient aux équipages des deux frégates une subsistance saine et agréable pendant trois semaines : il nous fut cependant impossible de conserver nos cochons en vie, faute d'eau et d'alimens ;

je fus ob
méthode
chons ét
nombre
viande r
à l'activ
prompte
détruite
sommer

Le 6 ju
les vents
vint blan
que nou
alizés, e
bientôt a
avaient
avec lesq
jour, fai
la lune a
l'heure
étions pa
ges mari

Mes cr
rent très
rent le g
il n'y eu
même m

je fus obligé de les faire saler suivant la méthode du capitaine Cook : mais ces cochons étaient si petits, que le plus grand nombre pesait moins de vingt livres. Cette viande ne pouvait être exposée long-temps à l'activité du sel sans en être corrodée promptement, et sa substance en partie détruite ; ce qui nous obligea à la consommer la première.

Le 6 juin, étant par 30° de latitude nord, les vents passèrent au sud-est ; le ciel devint blanchâtre et terne : tout annonçait que nous étions sortis de la zone des vents alizés, et je craignais beaucoup d'avoir bientôt à regretter ces temps sereins qui avaient maintenu notre bonne santé, et avec lesquels nous avions, presque chaque jour, fait des observations de distance de la lune au soleil, ou au moins comparé l'heure vraie du méridien auquel nous étions parvenus, avec celle de nos horloges marines.

Mes craintes sur les brumes se réalisèrent très-promptement ; elles commencèrent le 9 juin par 34° de latitude nord, et il n'y eut pas une éclaircie jusqu'au 14 du même mois, par 41° . Je crus d'abord ces

mers plus brumeuses que celles qui séparent l'Europe de l'Amérique. Je me serais beaucoup trompé, si j'eusse adopté cette opinion d'une manière irrévocable ; les brumes de l'Acadie, de Terre-Neuve, de la baie d'Hudson, ont, par leur constante épaisseur, un droit de prééminence incontestable sur celles-ci : mais l'humidité était extrême ; le brouillard ou la pluie avait pénétré toutes les hardes des matelots ; nous n'avions jamais un rayon de soleil pour les sécher, et j'avais fait la triste expérience, dans ma campagne de la baie d'Hudson, que l'humidité froide était peut-être le principe le plus actif du scorbut. Personne n'en était encore atteint ; mais, après un si long séjour à la mer, nous devions tous avoir une disposition prochaine à cette maladie. J'ordonnai donc de mettre des bailles pleines de braise sous le gaillard et dans l'entrepont où couchaient les équipages ; je fis distribuer à chaque matelot ou soldat une paire de bottes, et on rendit les gilets et les culottes d'étoffe que j'avais fait mettre en réserve depuis notre sortie des mers du cap Horn.

Mon chirurgien, qui partageait avec

M. de Clo
me propo
déjeuner
quina, q
goût de c
des effets t
donner qu
ment : san
sent certa
grog ; mai
cut, il n'y
nouveau
de grande
à l'opinio
Ces diff
grand suc
seules nos
traversée
près le pl
à blé qui
lité.

Les dir
le grain e

* Liqueu
et de deux
pour les éq

M. de Clonard le soin de tous ces détails , me proposa aussi de mêler au *grog* * du déjeuner une légère infusion de quinquina , qui , sans altérer sensiblement le goût de cette boisson , pouvait produire des effets très-salutaires. Je fus obligé d'ordonner que ce mélange fût fait secrètement : sans ce mystère , les équipages eussent certainement refusé de boire leur *grog* ; mais comme personne ne s'en aperçut , il n'y eut point de réclamation sur ce nouveau régime , qui aurait pu éprouver de grandes contrariétés s'il eût été soumis à l'opinion générale.

Ces différentes précautions eurent le plus grand succès ; mais elles n'occupaient pas seules nos loisirs pendant une aussi longue traversée : mon charpentier exécuta , d'après le plan de M. de Langle , un moulin à blé qui nous fut de la plus grande utilité.

Les directeurs des vivres , persuadés que le grain étuvé se conserverait mieux que

* Liqueur composée d'une partie d'eau-de-vie et de deux parties d'eau , beaucoup plus saine pour les équipages que l'eau-de-vie pure.

la farine et le biscuit , nous avaient proposé d'en embarquer une très-grande quantité ; nous l'avions encore augmentée au Chili. On nous avait donné des meules de vingt-quatre pouces de diamètre sur quatre pouces et demi d'épaisseur ; quatre hommes devaient les mettre en mouvement. On assurait que M. de Suffren n'avait point eu d'autre moulin pour pourvoir au besoin de son escadre ; il n'y avait plus dès-lors à douter que ces meules ne fussent suffisantes pour un aussi petit équipage que le nôtre : mais , lorsque nous voulûmes en faire usage , le boulanger trouva que le grain n'était que brisé et point moulu ; et le travail d'une journée entière de quatre hommes qu'on relevait toutes les demi-heures , n'avait produit que vingt-cinq livres de cette mauvaise farine. Comme notre blé formait près de la moitié de nos moyens de subsistance , nous eussions été dans le plus grand embarras sans l'esprit d'invention de M. de Langle , qui , aidé d'un matelot , autrefois garçon meunier , imagina d'adapter à nos petites meules un mouvement de moulin à vent : il essaya d'abord avec quelque succès des ailes que

le vent f
substitu
par ce
parfaite
et nous
deux qu

Le 14
ouest. I
le résult
ciel s'éc
les vent
ment de
sur l'ho
temps o
de pluie
qu'à l'es
midité e
bres et
Ces obs
ceux qu
gation :
dre au p
campag
qui en
ront pe
navigat
et après

le vent faisait tourner ; mais bientôt il leur substitua une manivelle : nous obtînmes par ce nouveau moyen une farine aussi parfaite que celle des moulins ordinaires , et nous pouvions moudre chaque jour deux quintaux de blé.

Le 14 , les vents passèrent à l'ouest-sud-ouest. Les observations suivantes ont été le résultat de notre longue expérience : le ciel s'éclaircit assez généralement lorsque les vents ont été quelques degrés seulement de l'ouest au nord , et le soleil paraît sur l'horizon ; de l'ouest au sud-ouest , temps ordinairement couvert avec un peu de pluie ; du sud-ouest au sud-est , et jusqu'à l'est , horizon brumeux , et une humidité extrême qui pénètre dans les chambres et dans toutes les parties du vaisseau. Ces observations serviront utilement à ceux qui nous succéderont dans cette navigation : d'ailleurs , ceux qui voudront joindre au plaisir de lire les événemens de cette campagne , un peu d'intérêt pour ceux qui en ont essuyé les fatigues , ne penseront peut-être pas avec indifférence à des navigateurs qui , à l'extrémité de la terre , et après avoir eu à lutter sans cesse contre

les brumes, le mauvais temps et le scorbut, ont parcouru une côte inconnue, théâtre de tous les romans * de géographie, trop légèrement adoptés des géographes modernes.

Cette partie de l'Amérique jusqu'au mont Saint-Élie, par 60°, n'a été qu'aperçue par le capitaine Cook, à l'exception du port de Nootka, dans lequel il a relâché; mais, depuis le mont Saint-Élie jusqu'à la pointe d'Alaska, et jusqu'à celle du cap Glacé, ce célèbre navigateur a suivi la côte avec l'opiniâtreté et le courage dont toute l'Europe sait qu'il était capable. Ainsi l'exploration de la partie d'Amérique comprise entre le mont Saint-Élie et le port de Monterey était un travail très-intéressant pour la navigation et pour le commerce; mais il exigeait plusieurs années, et nous ne nous dissimulions pas que, n'ayant que deux ou trois mois à y donner, à cause de la saison et plus encore du vaste plan de notre voyage, nous lais-

* Le voyage de l'amiral Fuentes et les prétendues navigations des Chinois et des Japonais sur cette côte.

serions
teurs qu
siècles
toutes l
partie d
connus
la déter
tude de
assurer
ne sera

Depu
wich ju
Saint-É
instant
que nou
approch
passer c
nouvell
seur d'
quarant
cette alg
à la tig
graine.
espèce
annonc
enfin e
heures

serions beaucoup de détails aux navigateurs qui viendraient après nous. Plusieurs siècles s'écouleront peut-être avant que toutes les baies, tous les ports de cette partie de l'Amérique soient parfaitement connus ; mais la vraie direction de la côte, la détermination en latitude et en longitude des points les plus remarquables, assureront à notre travail une utilité qui ne sera méconnue d'aucun marin.

Depuis notre départ des îles de Sandwich jusqu'à notre atterrage sur le mont Saint-Élie, les vents ne cessèrent pas un instant de nous être favorables. A mesure que nous avançons au nord et que nous approchions de l'Amérique, nous voyions passer des algues d'une espèce absolument nouvelle pour nous : une boule de la grosseur d'une orange terminait un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur ; cette algue ressemblait, mais très en grand, à la tige d'un oignon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeurs et les canards, nous annoncèrent aussi l'approche d'une terre ; enfin elle se montra à nous le 23, à quatre heures du matin : le brouillard, en se

dissipant , nous permit d'apercevoir tout d'un coup une longue chaîne de montagnes couvertes de neiges , que nous aurions pu voir de trente lieues plus loin , si le temps eût été clair ; nous reconnûmes le mont Saint-Élie de Behring , dont la pointe paraissait au-dessus des nuages.

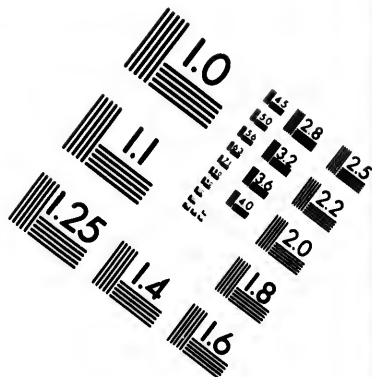
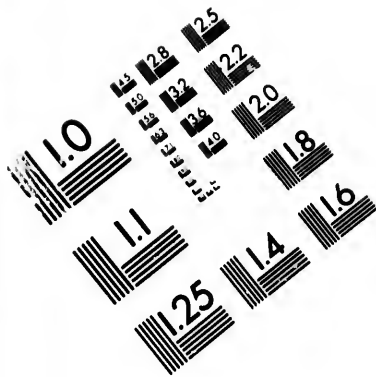
La vue de la terre , qui , après une longue navigation , procure ordinairement des impressions si agréables , ne produisit pas sur nous le même effet ; l'œil se reposait avec peine sur ces masses de neiges qui couvraient une terre stérile et sans arbres ; les montagnes paraissaient un peu éloignées de la mer , qui brisait contre un plateau élevé de cent cinquante ou deux cents toises. Ce plateau noir , comme calciné par le feu , dénué de toute verdure , contrastait , d'une manière frappante , avec la blancheur des neiges qu'on apercevait au travers des nuages ; il servait de base à une longue chaîne de montagnes qui paraissait s'étendre quinze lieues de l'est à l'ouest. Nous crûmes d'abord en être très-près ; la cime des monts paraissait au-dessus de nos têtes , et la neige répandait une clarté faite pour tromper les yeux qui

n'y son
que no
en ava
couvert
des îles
y trou
ainsi qu
posais
prétend
qui pro
au sud
partie
une c
brume
toute
temps
heures
Je la p
beauc
l'espoi
J'ai
quant
servan
reulé
rieur
une p
parais

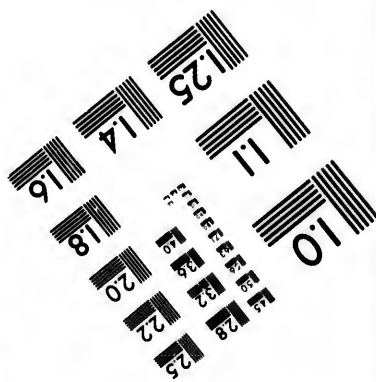
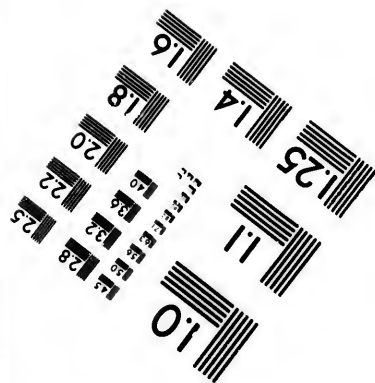
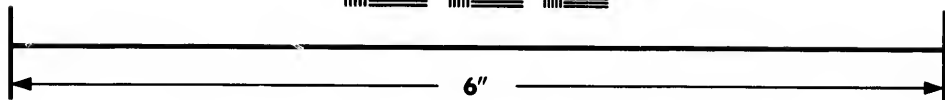
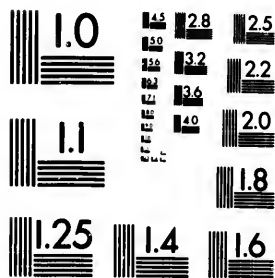
n'y sont pas accoutumés : mais , à mesure que nous avançâmes , nous aperçûmes , en avant du plateau , des terres basses couvertes d'arbres , que nous prîmes pour des îles : il était probable que nous devions y trouver un abri pour nos vaisseaux , ainsi que de l'eau et du bois. Je me proposais donc de reconnaître de très-près ces prétendues îles , à l'aide des vents d'est qui prolongaient la côte : mais ils sautèrent au sud ; le ciel devint très-noir dans cette partie de l'horizon : je crus devoir attendre une circonstance plus favorable. Une brume épaisse enveloppa la terre pendant toute la journée du 25 : mais , le 26 , le temps fut très-beau ; la côte parut à deux heures du matin avec toutes ses formes. Je la prolongeai à deux lieues ; je désirais beaucoup trouver un port ; j'eus bientôt l'espoir de l'avoir rencontré.

J'ai déjà parlé d'un plateau de cent cinquante à deux cents toises d'élévation , servant de base à des montagnes immenses , reculées de quelques lieues dans l'intérieur ; bientôt nous aperçûmes dans l'est une pointe basse couverte d'arbres qui paraissait joindre le plateau , et se termi-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8
1.8 3.2
2.2 3.6
2.5 4.0
1.8

10
1.8

ner loin d'une seconde chaîne de montagnes qu'on apercevait plus à l'est : nous crûmes tous assez unanimement que le plateau était terminé par la pointe basse couverte d'arbres , qu'il était une île séparée des montagnes par un bras de mer , dont la direction devait être est et ouest comme celle de la côte , et que nous trouverions dans le prétendu canal un abri commode pour nos vaisseaux.

Je dirigeai ma route vers cette pointe boisée, que je supposais toujours être une île et dont nous étions encore à trois lieues. J'avais , dès le matin , détaché le grand canot de ma frégate , commandé par M. Boutin , pour aller reconnaître ce canal ou cette baie. MM. de Monti et de Vaujuas étaient partis de l'Astrolabe pour le même objet , et nous attendîmes à l'ancre le retour de ces officiers. La mer était très-belle : le courant faisait une demi-lieue par heure au sud-sud-ouest ; ce qui acheva de me confirmer dans l'opinion que , si la pointe boisée n'était pas celle d'un canal , elle formait au moins l'embouchure d'une grande rivière.

Le ciel était très-noir ; tout annonçait

qu'un mauvais temps allait succéder au calme plat qui nous avait forcés de mouiller : enfin , à neuf heures du soir , nos trois canots furent de retour , et les trois officiers rapportèrent unanimement qu'il n'y avait ni canal ni rivière ; que la côte formait seulement un enfoncement assez considérable dans le nord-est , ayant la forme d'un demi-cercle , et que rien n'y mettait à l'abri des vents , depuis le sud-sud-ouest jusqu'à l'est-sud-est , qui sont les plus dangereux. La mer brisait avec force sur le rivage , qui était couvert de bois flotté. M. de Monti avait débarqué avec une extrême difficulté : et comme il était le commandant de cette petite division de canots , j'ai donné à cette baie le nom de *baie de Monti*. Ils ajoutèrent que notre erreur venait de ce que la pointe boisée joignait une terre beaucoup plus basse encore , sans aucun arbre , ce qui la faisait paraître terminée. MM. de Monti , de Vaujuas et Boutin , avaient relevé au compas les différentes pointes de cette baie ; leur rapport unanime ne laissait aucun doute sur le parti que nous avions à prendre. Je fis signal d'appareiller ;

et comme le temps paraissait devenir très-mauvais , je profitai d'une brise du nord-ouest pour courir au sud-est , et pour m'éloigner de la côte.

Le 28 , la côte était fort embrumée ; nous ne pouvions reconnaître les points que nous avions relevés les jours précédens : les vents étaient encore à l'est , mais tout annonçait un changement favorable. A cinq heures du soir , nous n'étions qu'à trois lieues de terre , et la brume s'étant un peu dissipée , nous fîmes des relèvemens qui formaient une suite non interrompue avec ceux des jours précédens. Les navigateurs , et ceux qui font une étude particulière de la géographie , seront peut-être bien aises de savoir que , pour ajouter encore un plus grand degré de précision aux vues et à la configuration des côtes ou des points les plus remarquables , M. Dagelet a eu soin de vérifier et de corriger les relèvemens faits au compas de variation , par la mesure des distances réciproques des mornes , en mesurant avec un sextant les angles relatifs qu'ils font entre eux , et en déterminant , en même temps , l'élévation des montagnes

au-dessus du niveau de la mer. C'est à l'aide de cette méthode que cet académicien a déterminé la hauteur du mont Saint-Élie à dix-neuf cent quatre-vingts toises, et sa position à huit lieues dans l'intérieur des terres.

Le 29 juin, nous observâmes $59^{\circ} 20'$ de latitude nord; la longitude occidentale par nos horloges était $142^{\circ} 2'$; nous avons fait pendant vingt-quatre heures huit lieues à l'est. Les vents de sud et les brumes continuèrent toute la journée du 29, et le temps ne s'éclaircit que le 30 vers midi; mais nous aperçûmes par instans les terres basses dont je ne me suis jamais éloigné de plus de quatre lieues: nous étions, suivant notre point, à cinq ou six lieues dans l'est de la baie à laquelle le capitaine Cook a donné le nom de baie de Behring; la sonde rapporta constamment de soixante à soixante-dix brasses, fond de vase. Notre hauteur observée était de $58^{\circ} 55'$, et nos horloges donnaient $141^{\circ} 48'$ de longitude. Je fis route, toutes voiles dehors, sur la terre, avec de petits vents de l'ouest-sud-ouest. Nous aperçûmes dans l'est une baie qui paraissait très-profonde, et que

je crus d'abord être celle de Behring; j'en approchai à une lieue et demie: je reconnus distinctement que les terres basses joignaient, comme dans la baie de Monti, des terres plus hautes, et qu'il n'y avait point de baie; mais la mer était blanchâtre et presque douce; tout annonçait que nous étions à l'embouchure d'une très-grande rivière, puisqu'elle changeait la couleur et la salure de la mer à deux lieues au large. Je fis signal de mouiller, par trente brasses, fond de vase, et je détachai le grand canot commandé par M. de Clonard, mon second, accompagné de MM. Monneron et Bernizet. M. de Langle avait envoyé aussi le sien avec sa biscayenne, aux ordres de MM. Marchainville et Daigremont. Ces officiers étaient de retour à midi. Ils avaient prolongé la côte aussi près que les brisans le leur avaient permis, et ils avaient reconnu un banc de sable à fleur d'eau, à l'entrée d'une grande rivière qui débouchait dans la mer par deux ouvertures assez larges; mais chacune de ces embouchures avait une barre comme celle de la rivière de Bayonne,

sur laquelle la mer brisait avec tant de force, qu'il fut impossible à nos canots d'en approcher. M. de Clonard passa cinq à six heures à chercher vainement une entrée; il vit de la fumée, ce qui prouvait que le pays était habité; nous aperçûmes du vaisseau une mer tranquille au-delà du banc, et un bassin de plusieurs lieues de largeur et de deux lieues d'enfoncement: ainsi, lorsque la mer est belle, il est à présumer que des vaisseaux, ou au moins des canots, peuvent entrer dans ce golfe; mais, comme le courant est très-violent, et que, sur les barres, la mer d'un instant à l'autre devient très-agitée, le seul aspect de ce lieu doit l'interdire aux navigateurs. En voyant cette baie, j'ai pensé que ce pouvait être celle où Behring avait abordé; il serait alors plus vraisemblable d'attribuer la perte de l'équipage de son canot à la fureur de la mer qu'à la barbarie des Indiens. J'ai conservé à cette rivière le nom de rivière de Behring, et il me paraît que la baie de ce nom n'existe pas, et que le capitaine Cook l'a plutôt soupçonnée qu'aperçue,

puisqu'il en est passé à dix ou douze lieues *.

Le 1^{er} juillet à midi, j'appareillai avec une petite brise du sud-ouest. Nous prolongeâmes la terre avec une petite brise de l'ouest, à deux ou trois lieues de distance, et d'assez près pour apercevoir, à l'aide de nos lunettes, des hommes, s'il y en eût eu sur le rivage; mais nous vîmes des brisans qui parurent rendre le débarquement impossible.

Le 2, à deux heures après midi, nous eûmes connaissance d'un enfoncement, un peu à l'est du cap Beau-Temps, qui parut une très-belle baie; je fis route pour en approcher. A une lieue, j'envoyai le

* Le lieu que la Pécuse désigne sous le nom de rivière de Behring, est sans contredit la baie de Behring, de Cook: il reste à savoir si le changement de couleur et de salure de l'eau de la mer suffit pour décider que cet enfoncement dans les terres soit une rivière, et si cette cause ne peut venir, pour la salure, de la quantité d'énormes glaçons qui tombent continuellement du sommet des montagnes; et pour la couleur, du terrain de la côte et du rivage où la mer brise avec tant de fureur.

petit canot aux ordres de M. de Pierrevert, pour aller, avec M. Bernizet, en faire la reconnaissance; l'Astrolabe détacha pour le même objet deux canots commandés par MM. de Flassan et Boutervilliers. Nous apercevions, du bord, une grande chaussée de roches, derrière laquelle la mer était très-calme; cette chaussée paraissait avoir trois ou quatre cents toises de longueur de l'est à l'ouest, et se terminait à deux encâblures environ de la pointe du continent, laissant une ouverture assez large; en sorte que la nature semblait avoir fait, à l'extrémité de l'Amérique, un port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan comme dans ses moyens: ce nouveau port avait trois ou quatre lieues d'enfoncement. D'après le rapport favorable de MM. de Flassan et Boutervilliers, je me déterminai à faire route vers la passe.

Nous aperçûmes bientôt des sauvages qui nous faisaient des signes d'amitié, en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux: plusieurs pirogues de ces Indiens pêchaient dans la baie, où l'eau était tranquille comme celle

d'un bassin , tandis qu'on voyait la jetée couverte d'écume par les brisans ; mais la mer était très-calme au-delà de la passe , nouvelle preuve pour nous qu'il y avait une profondeur considérable.

A sept heures du soir, nous nous présentâmes ; le vent était faible , et le jusant si fort , qu'il fut impossible de le refouler. L'Astrolabe fut porté en dehors avec une assez grande vitesse , et je fus obligé de mouiller , afin de n'être pas entraîné par le courant , dont j'ignorais la direction. Mais, lorsque je fus certain qu'il portait au large , je levai l'ancre , et je rejoignis l'Astrolabe , fort indécis sur le parti que je prendrais le lendemain. Le courant très-rapide , dont nos officiers n'avaient point parlé , avait ralenti l'empressement que j'avais eu de relâcher dans ce port : je n'ignorais pas les grandes difficultés qu'on rencontre toujours à l'entrée et à la sortie des passes étroites , lorsque les marées sont très-fortes ; et obligé d'explorer les côtes de l'Amérique pendant la belle saison , je sentais qu'un séjour forcé dans une baie dont la sortie exigeait une réunion de circonstances heureuses , nuirait beaucoup

au succès de l'expédition. Je me tins cependant bord sur bord toute la nuit ; et au jour, je hélai mes observations à M. de Langle : mais le rapport de ses deux officiers fut très-favorable ; ils avaient sondé la passe et l'intérieur de la baie : ils représentèrent que ce courant qui nous paraissait si fort , ils l'avaient refoulé plusieurs fois avec leur canot ; en sorte que M. de Langle crut que cette relâche nous convenait infiniment ; et ses raisons me parurent si bonnes, que je n'hésitai pas à les admettre.

Ce port n'avait jamais été aperçu par aucun navigateur : il est situé à trente-trois lieues au nord-ouest de celui de los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles ; à environ deux cent vingt-quatre lieues de Nootka , et à cent lieues de Williams-sound : je pense donc que , si le gouvernement français avait des projets de factorerie sur cette partie de la côte de l'Amérique , aucune nation ne pourrait prétendre avoir le plus léger droit de s'y opposer. La tranquillité de l'intérieur de cette baie était bien séduisante pour nous, qui étions dans l'absolue nécessité de faire

et de changer presque entièrement notre arrimage , afin d'en arracher six canons placés à fond de cale , et sans lesquels il était imprudent de naviguer dans les mers de la Chine* , fréquemment infestées de pirates. J'imposai à ce lieu le nom de *Port des Français*.

Nous fîmes route à six heures du matin pour donner dans l'entrée avec la fin du flot. L'Astrolabe précédait ma frégate , et nous avions , comme la veille , placé un canot sur chaque pointe. Les vents étaient de l'ouest à l'ouest-sud-ouest ; la direction de l'entrée est nord et sud : ainsi tout paraissait favorable. Mais , à sept heures du matin , lorsque nous fûmes sur la passe , les vents sautèrent à l'ouest-nord-ouest et au nord-ouest-quart-d'ouest ; en sorte qu'il fallut ralinguer , et même mettre le vent sur les voiles : heureusement le flot porta nos frégates dans la baie , nous faisant ranger les roches de la pointe de l'est , à demi-portée de pistolet. Je mouillai en dedans , par trois brasses et demie , fond

* Nous devons arriver à la Chine dans les premiers jours de février.

de roche, à une demi-encâblure du rivage. L'Astrolabe avait mouillé sur le même fond et par le même brassiage.

Depuis trente ans que je navigue, il ne m'est pas arrivé de voir deux vaisseaux aussi près de se perdre; la circonstance, d'éprouver cet événement à l'extrémité du monde, aurait rendu notre malheur beaucoup plus grand: mais il n'y avait plus de danger. Nos chaloupes furent mises à la mer très-promptement; nous élogeâmes des grelins avec de petites ancres; et, avant que la marée eût baissé sensiblement, nous étions sur un fond de six brasses: nous donnâmes cependant quelques coups de talon, mais si faibles qu'ils n'endommagèrent pas le bâtiment. Notre situation n'eût plus rien eu d'embarrassant si nous n'eussions pas été mouillés sur un fond de roche qui s'étendait à plusieurs encâblures autour de nous; ce qui était bien contraire au rapport de MM. de Flassan et Boutervilliers. Ce n'était pas le moment de faire des réflexions; il fallait se tirer de ce mauvais mouillage, et la rapidité du courant était un grand obstacle: sa violence m'obligea de mouiller une an-

cre de bossoir. A chaque instant , je craignais d'avoir le câble coupé et d'être entraîné à la côte : nos inquiétudes augmentèrent encore , parce que le vent d'ouest-nord-ouest fraîchit beaucoup. La frégate fut serrée contre la terre , l'arrière fort près des roches ; il fut impossible de songer à se touer. Je fis amener les mâts de perroquet , et j'attendis la fin de ce mauvais temps , qui n'eût pas été dangereux si nous eussions été mouillés sur un meilleur fond.

J'envoyai très-promptement sonder la baie. Bientôt M. Boutin me rapporta qu'il avait trouvé un excellent plateau de sable, à quatre encâblures dans l'ouest de notre mouillage ; que nous y serions par dix brasses ; mais que , plus avant dans la baie, vers le nord, il n'y avait point de fond à soixante brasses, excepté à une demi-encâblure du rivage ; où l'on trouvait trente brasses, fond de vase : il me dit aussi que le vent de nord-ouest ne pénétrait pas dans l'intérieur du port, et qu'il y était resté en calme absolu.

M. d'Escures avait été expédié dans le même moment pour visiter le fond de cette

bai
tag
au
par
enc
cer
éta
de
des
né
au-
çon
can
con
pas
ima
pén
jus
ven
mi
de
tro
le
gat
de
lou
I

baie , dont il me fit le rapport le plus avantageux : « Il avait fait le tour d'une île auprès de laquelle nous pouvions mouiller par vingt-cinq brasses , fond de vase ; nul endroit n'était plus commode pour y placer notre observatoire ; le bois , tout coupé , était épars sur le rivage ; et des cascades de la plus belle eau tombaient de la cime des montagnes jusqu'à la mer. Il avait pénétré jusqu'au fond de la baie , deux lieues au-delà de l'île ; elle était couverte de glaciers. Il avait aperçu l'entrée de deux vastes canaux ; et pressé de venir me rendre compte de sa commission , il ne les avait pas reconnus. » D'après ce rapport , notre imagination nous présenta la possibilité de pénétrer peut-être , par un de ces canaux , jusque dans l'intérieur de l'Amérique. Le vent ayant calmé à quatre heures après midi , nous nous touâmes sur le plateau de sable de M. Boutin , et l'Astrolabe se trouva à portée d'appareiller et de gagner le mouillage de l'île : je joignis cette frégate le lendemain , aidé d'une petite brise de l'est-sud-est , et de nos canots et chaloupes.

Pendant notre séjour forcé à l'entrée de

la baie , nous avions sans cesse été entourés de pirogues de sauvages. Ils nous proposaient , en échange de notre fer , du poisson , des peaux de loutres ou d'autres animaux , ainsi que différens petits meubles de leur costume ; ils avaient l'air , à notre grand étonnement , d'être très-acoutumés au trafic , et ils faisaient aussi bien leur marché que les plus habiles acheteurs d'Europe. De tous les articles de commerce , ils ne désiraient ardemment que le fer : ils acceptèrent aussi quelques rassades ; mais elles servaient plutôt à conclure un marché qu'à former la base de l'échange. Nous parvînmes dans la suite à leur faire recevoir des assiettes et des pots d'étain ; mais ces articles n'eurent qu'un succès passager , et le fer prévalut sur tout. Ce métal ne leur était pas inconnu ; ils en avaient tous un poignard pendu au cou : la forme de cet instrument ressemblait à celle du cry des Indiens ; mais il n'y avait aucun rapport dans le manche , qui n'était que le prolongement de la lame , arrondie et sans tranchant : cette arme était enfermée dans un fourreau de peau tannée , et elle paraissait être leur meuble

le p
très
nou
que
foré
rou
rer
com
part
diffé
auss

C
de s
taux
nati
les I
ou
peu
il es
des
ne p
nuss
fer

*
en S
à l'île

le plus précieux. Comme nous examinions très-attentivement tous ces poignards , ils nous firent signe qu'ils n'en faisaient usage que contre les ours et les autres bêtes des forêts. Quelques-uns étaient aussi en cuivre rouge , et ils ne paraissaient pas les préférer aux autres. Ce dernier métal est assez commun parmi eux ; ils l'emploient plus particulièrement en colliers , bracelets , et différens autres ornemens ; ils en arment aussi la pointe de leurs flèches.

C'était une grande question parmi nous , de savoir d'où provenaient ces deux métaux. Il était possible de supposer du cuivre natif dans cette partie de l'Amérique , et les Indiens pouvaient le réduire en lames ou en lingots : mais le fer natif n'existe peut-être pas dans la nature ; ou du moins il est si rare , que le plus grand nombre des minéralogistes n'en a jamais vu *. On ne pouvait admettre que ces peuples connussent les moyens de réduire la mine de fer à l'état de métal ; nous avons vu

* Quoique très-rare, on en trouve cependant en Suisse, en Allemagne, au Sénégal, en Sibérie, à l'île d'Elbe.

d'ailleurs , le jour de notre arrivée , des colliers de rassades et quelques petits meubles en cuivre jaune , qui , comme on le sait , est une composition de cuivre rouge et de zinc : ainsi tout nous portait à croire que les métaux que nous avons aperçus provenaient des Russes , ou des employés de la compagnie d'Hudson , ou des négocians américains qui voyagent dans l'intérieur de l'Amérique , ou enfin des Espagnols ; mais je ferai voir dans la suite qu'il est plus probable que ces métaux leur viennent des Russes. Nous avons apporté beaucoup d'échantillons de ce fer ; il est aussi doux et aussi facile à couper que du plomb : il n'est peut-être pas impossible aux minéralogistes d'indiquer le pays et la mine qui le fournissent.

L'or n'est pas plus désiré en Europe que le fer dans cette partie de l'Amérique ; ce qui est une nouvelle preuve de la rareté de ce métal. Chaque insulaire en possède , à la vérité , une petite quantité ; mais ils en sont si avides , qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour s'en procurer. Dès le jour de notre arrivée , nous fûmes visités par le chef du principal village. Avant de

mo
pri
lon
cha
cou
nos
con
mê
tèr
per
qu'
sien
inc
cin
obl
me
et
très
l'
s'y
rép
arr
qu
lou
des
ba

monter à bord , il parut adresser une prière au soleil ; il nous fit ensuite une longue harangue qui fut terminée par des chants assez agréables , et qui ont beaucoup de rapport avec le plain-chant de nos églises ; les Indiens de sa pirogue l'accompagnaient , en répétant en chœur le même air. Après cette cérémonie , ils montèrent presque tous à bord , et dansèrent pendant une heure au son de la voix , qu'ils ont très-juste. Je fis à ce chef plusieurs présens qui le rendirent tellement incommode , qu'il passait chaque jour cinq ou six heures à bord , et que j'étais obligé de les renouveler très-fréquemment , ou de le voir s'en aller mécontent et menaçant ; ce qui cependant n'était pas très-dangereux.

Dès que nous fûmes établis derrière l'île , presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit de notre arrivée se répandit bientôt aux environs ; nous vîmes arriver plusieurs pirogues chargées d'une quantité très-considérable de peaux de loutres , que ces Indiens échangeaient contre des haches , des herminettes , et du fer en barre. Ils nous donnaient leurs saumons

pour des morceaux de vieux cercles ; mais bientôt ils devinrent plus difficiles , et nous ne pûmes nous procurer ce poisson qu'avec des clous ou quelques petits instrumens de fer. Je crois qu'il n'est aucune contrée où la loutre de mer soit plus commune que dans cette partie de l'Amérique ; et je serais peu surpris qu'une factorerie qui étendrait son commerce seulement à quarante ou cinquante lieues sur le bord de la mer , rassemblât chaque année dix mille peaux de cet animal. M. Rollin , chirurgien-major de ma frégate , a lui-même écorché , disséqué et empaillé la seule loutre que nous ayons pu nous procurer ; malheureusement elle avait au plus quatre ou cinq mois , et elle ne pesait que huit livres et demie. L'Astrolabe en avait pris une qui avait sans doute échappé aux sauvages , car elle était grièvement blessée. Elle paraissait avoir toute sa croissance , et pesait au moins soixante-dix livres. M. de Langle la fit écorcher pour l'empailler ; mais comme c'était au moment de crise où nous nous trouvâmes en entrant dans la baie , ce travail ne fut pas soigné , et nous ne pûmes conserver ni la tête , ni la mâchoire.

D
bie
que
Les
lent
de
mel
tura
tion
de l
vien
sem
de l
D
lage
l'île
que
mes
not
sâm
forg
piè
refi
lag
nou
not
rier

La loutre de mer est un animal amphibie, plus connu par la beauté de sa peau que par la description exacte de l'individu. Les Indiens du port des Français l'appellent *skecter*; les Russes lui donnent le nom de *colry-morsky*, et ils distinguent la femelle par le mot de *maska*. Quelques naturalistes en ont parlé sous la dénomination de *saricovienne*; mais la description de la saricovienne de M. de Buffon ne convient nullement à cet animal, qui ne ressemble ni à la loutre du Canada ni à celle de l'Europe.

Dès notre arrivée à notre second mouillage, nous établîmes l'observatoire sur l'île, qui n'était distante de nos vaisseaux que d'une portée de fusil; nous y formâmes un établissement pour le temps de notre relâche dans ce port; nous y dressâmes des tentes pour nos voiliers, nos forgerons, et nous y mîmes en dépôt les pièces à eau de notre arrimage, que nous refîmes entièrement. Comme tous les villages indiens étaient sur le continent, nous nous flattions d'être en sûreté sur notre île; mais nous fîmes bientôt l'expérience du contraire. Nous avons déjà

éprouvé que les Indiens étaient très-voleurs ; mais nous ne leur supposions pas une activité et une opiniâtreté capables d'exécuter les projets les plus longs et les plus difficiles : nous apprîmes bientôt à les mieux connaître. Ils passaient toutes les nuits à épier le moment favorable pour nous voler ; mais nous faisons bonne garde à bord de nos vaisseaux , et ils ont rarement trompé notre vigilance. J'avais d'ailleurs établi la loi de Sparte : le volé était puni ; et si nous n'applaudissions pas au voleur , du moins nous ne réclamions rien , afin d'éviter toute rixe qui aurait pu avoir des suites funestes. Je ne me dissimulais pas que cette extrême douceur les rendrait insolens ; j'avais cependant tâché de les convaincre de la supériorité de nos armes : on avait tiré devant eux un coup de canon à boulet , afin de leur faire voir qu'on pouvait les atteindre de loin ; et un coup de fusil à balle avait traversé , en présence d'un grand nombre de ces Indiens , plusieurs doubles d'une cuirasse qu'ils nous avaient vendue , après nous avoir fait comprendre par signes qu'elle était impénétrable aux flèches et aux poi-

gna
adi
Je s
nou
ma
pas
épu
l'ét
dél
ils
leq
le
con
qu
nos
de
d'e
cha
qu
enl
qu
ava
che
les
fun
eù
ori

gnards ; enfin , nos chasseurs , qui étaient adroits , tuaient les oiseaux sur leur tête. Je suis bien certain qu'ils n'ont jamais cru nous inspirer des sentimens de crainte ; mais leur conduite m'a prouvé qu'ils n'ont pas douté que notre patience ne fût à toute épreuve. Bientôt ils m'obligèrent à lever l'établissement que j'avais sur l'île : ils y débarquaient la nuit , du côté du large ; ils traversaient un bois très-fourré , dans lequel il nous était impossible de pénétrer le jour ; et , se glissant sur le ventre comme des couleuvres , sans remuer presque une feuille , ils parvenaient , malgré nos sentinelles , à dérober quelques-uns de nos effets : enfin ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans la tente où couchaient MM. de Lauriston et Darbaud , qui étaient de garde à l'observatoire ; ils enlevèrent un fusil garni d'argent , ainsi que les habits de ces deux officiers , qui les avaient placés par précaution sous leur chevet : une garde de douze hommes ne les aperçut pas , et les deux officiers ne furent point éveillés. Ce dernier vol nous eût peu inquiétés , sans la perte du cahier original sur lequel étaient écrites toutes

nos observations astronomiques depuis notre arrivée dans le port des Français.

Ces obstacles n'empêchaient pas nos canots et chaloupes de faire l'eau et le bois ; tous nos officiers étaient sans cesse en corvée à la tête des différens détachemens de travailleurs que nous étions obligés d'envoyer à terre ; leur présence et le bon ordre contenaient les sauvages.

Pendant que nous faisons les dispositions les plus promptes pour notre départ , MM. de Monneron et Bernizet levaient le plan de la baie , dans un canot bien armé : je n'avais pu leur adjoindre des officiers de la marine , parce qu'ils étaient tous occupés ; mais j'avais décidé que ces derniers , avant notre départ , vérifieraient les relevemens de tous les points , et placeraient les sondes. Nous nous proposons ensuite de donner vingt-quatre heures à une chasse d'ours dont on avait aperçu les traces dans les montagnes , et de partir aussitôt après , la saison avancée ne nous permettant pas un plus long séjour.

Nous avons déjà visité le fond de la baie , qui est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir

une
d'ea
sur
à p
de
am
la r
jan
face
par
qui
diff
un
tag
len
hor
ain
me
de
qu
les
tér
qu
do
de
na
no

une idée , qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu , bordé par des montagnes à pic , d'une hauteur excessive , couvertes de neige , sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers condamnés par la nature à une stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de cette eau ; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachent très-fréquemment de cinq différens glaciers , et qui font , en tombant , un bruit qui retentit au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille et le silence si profond , que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue , ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux de ces rochers. C'était au fond de cette baie que nous espérions trouver des canaux par lesquels nous pourrions pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Nous supposions qu'elle devait aboutir à une grande rivière dont le cours pouvait se trouver entre deux montagnes , et que cette rivière prenait sa source dans un des grands lacs au nord du Canada. Voilà notre chimère , et

voici quel en fut le résultat. Nous partîmes avec les deux grands canots de la Boussole et de l'Astrolabe. MM. de Monti, de Marchainville, de Boutervilliers, et le père Receveur, accompagnaient M. de Langle; j'étais suivi de MM. Dagelet, Boutin, Saint-Céran, Duché et Prevost. Nous entrâmes dans le canal de l'ouest; il était prudent de ne pas se tenir sur les bords à cause de la chute des pierres et des glaces. Nous parvînmes enfin, après avoir fait une lieue et demie seulement, à un cul-de-sac qui se terminait par deux glaciers immenses; nous fûmes obligés d'écarter les glaçons dont la mer était couverte, pour pénétrer dans cet enfoncement: l'eau en était si profonde, qu'à une demi-encâblure de terre, je ne trouvai pas fond à cent vingt brasses. MM. de Langle, de Monti et Dagelet, ainsi que plusieurs autres officiers, voulurent gravir le glacier; après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de franchir, avec beaucoup de risques, des crevasses d'une très-grande profondeur; ils n'aperçurent qu'une continuation de glaces et de neige qui doit ne se termi-

ner
l
res
qu
cer
bo
qu
le
ten
à b
no
qu
pa
ten
cie

FI

ner qu'au sommet du mont Beau-Temps.

Pendant cette course, mon canot était resté sur le rivage; un morceau de glace qui tomba dans l'eau à plus de quatre cents toises de distance, occasiona sur le bord de la mer un remoux si considérable, qu'il en fut renversé et jeté assez loin sur le bord du glacier: cet accident fut promptement réparé, et nous retournâmes tous à bord, ayant achevé en quelques heures notre voyage dans l'intérieur de l'Amérique. J'avais fait visiter le canal de l'est par MM. de Monneron et Bernizet; il se terminait, comme celui-ci, par deux glaciers.

FIN DU SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME VOLUME.

